HOMMAGE

au Divin Cœur de Jésus

par l'entremise

du Cœur Immaculé de Marie

SUJETS D'ORAISON

POUR

UNE RETRAITE

DE HUIT JOURS

par le **P. VULLIEZ-SERMET**, S. J.

DEUXIÈME ÉDITION

ALMA COLLEGE
060.32
LIBRARY
V 977
Alma, California

PARIS
GABRIEL BEAUCHESNE
Rue de Rennes, 117

MCMXXIII

23978

Nihil Obstat

1er Décembre 1922

J.-V. Banivel.

Imprimatur

Parisiis, die 15a Decembris 1922

E. Thomas, v. g.

SUJETS D'ORAISON

POUR UNE RETRAITE

DE HUIT JOURS

VEILLE DE LA RETRAITE

DISPOSITIONS GÉNÉRALES

1° *Profonde humilité :* Dieu résiste aux superbes, il donne sa grâce aux humbles. — Reconnaître nos immenses pauvretés.

2° *Large confiance :* Confiance proportionnée à nos besoins, à la bonté de Dieu.

3° *Grande générosité — grande bonne volonté :* se livrer à Dieu ; être résolue à ne rien refuser à la grâce.

4° *Silence :* non pas extérieur seulement, mais intérieur. — Calme, tranquillité absolument indispensables pour entendre la voix de Dieu.

5° Lire très lentement dans l'*Imitation de Jésus-Christ*, l. I, ch. I.

PREMIER JOUR

Il importe d'observer avec grand soin dès le commencement les « Additions » des Exercices, notamment, pour la première méditation, celle du moment du coucher et celle du début de la journée.

La première méditation se prépare toujours la veille au soir.

PREMIÈRE MÉDITATION

MON AME — MA VIE — MON ÉTERNITÉ

I

Mon ame ! C'est un dépôt que Dieu m'a confié. — Elle est à Lui, elle est à moi aussi... Et quelle n'est pas son excellence ? Dieu pour la former ne se servit d'aucun élément étranger. Il n'admit aucun intermédiaire... Il la tira d'un souffle de sa bouche. — Telle est mon âme dans *son origine* : œuvre immédiate des seules mains du Créateur !

Par *sa nature*, elle est non moins grande... elle est la copie même, l'image vivante de l'Intelligence incréée !...

Combien durera mon âme ? Autant que Dieu même, elle n'aura jamais de fin !

Que vaut-elle ? Le Sang de Jésus !...

Il n'a pas cru la payer trop cher en l'acquérant à ce prix.

Ai-je assez d'estime de mon âme ? Ai-je assez de soins pour mon âme ? Est-ce que bien souvent je ne lui préfère pas autre chose ?... mon corps, ses plaisirs, ses satisfactions ?

II

Ma vie ! — Qu'est-ce que la vie ? Oh ! bien peu de chose en elle-même... parcourons un cimetière. — Combien de vies éteintes sous ces pierres sépulcrales ! Combien de temps ont-elles duré ?... Qu'en reste-t-il ? — Fleur qui s'épanouit le matin et qui le soir est déjà fanée. Le monde ne comprend pas la vie. Il voudrait en faire une fête, un banquet. Le poète n'a-t-il pas dit :

> Au banquet de la vie, infortuné convive,
> J'apparus un jour...

Erreur, illusion !... La vie n'est pas une fête. Celle de mon Sauveur n'a été qu'une immolation. La vie m'est donnée pour en faire un holocauste à la Majesté divine. Comment ai-je entretenu, ai-je nourri en moi la flamme du sacrifice, le sens de l'immolation ?... Ce n'est pas seulement le dernier jour de sa vie que mon Rédempteur a passé sur le Calvaire... toute sa vie a été une immolation persévérante à la gloire de son Père. Et moi, n'ai-je pas bien souvent interrompu mon sacrifice ?... cherché tout autre chose que Dieu ?...

Combien durera ma vie ? Une heure, un moment. Demain peut-être, la mort me surprendra, et ma vie sera finie... Trop tard !... Oh ! désormais, je m'appliquerai à faire du vouloir divin la trame de ma vie, je m'immolerai pour Celui qui s'est immolé pour moi !

III

Mon éternité ! Nous en parlons souvent ; savons-nous bien ce qu'elle est ? D'abord quand commencera-t-elle ?... Bientôt. — Je m'en approche à chaque instant. — J'en suis à deux pas.

Combien de temps durera-t-elle ? Il est banal de dire que l'éternité durera toujours, qu'elle ne finira jamais. — L'avons-nous compris ? Un philosophe a défini le temps : « le présent qui fuit ». L'éternité, c'est « le présent qui reste » : *(nunc stans)*. Les années passeront, les siècles s'écouleront comme des ondes fugitives qui se précipitent vers l'océan. L'éternité restera : *nunc stans*. — Elle restera ce que je l'aurai faite, car *c'est moi* qui la prépare. Éternité éternellement heureuse dans la possession et la jouissance de ce Dieu qui a créé mon âme et qui l'a créée pour Lui... Je resterai éternellement dans le degré d'union à Dieu où je serai parvenue à la mort. — Éternité éternellement malheureuse peut-être !... Quel sujet de réflexions !

Nous nous demanderons comment nous avons estimé, comment nous avons traité notre âme ? Comment nous avons considéré la vie ? — Ce n'est

pas une fête ! — Comment nous avons alimenté en nous la flamme du sacrifice ? — Enfin nous examinerons ce que nous pensons de l'éternité, et quelle éternité nous nous préparons...

SECONDE MÉDITATION

AVIS

En quel état se trouvent nos âmes, mes chères Sœurs ? Sont-elles dans la paix, le calme, une douce confiance ? Oh ! Dieu soit béni alors ; — notre bon Maître fera son œuvre. Sont-elles dans l'inquiétude, l'angoisse, l'agitation ; éprouvent-elles des répugnances senties en face des Exercices de la Retraite ?... Dieu soit béni encore. Faut-il nous troubler ? Non, il suffit de faire ses Exercices avec bonne volonté, et, comme le dit sainte Chantal, « dans la peine, patienter ». Notre-Seigneur viendra avec ses lumières et ses grâces, et la Retraite n'en sera ni moins bonne ni moins fructueuse.

FIN DE L'HOMME

Hier, nous avons déjà étudié un peu ce que c'est que notre âme ; nous y reviendrons ce matin et nous verrons quel est son but, son orientation constante. Nous méditerons donc sur le Fondement ou la Création, *et la fin de l'homme.* Le Fondement

pourrait se résumer dans la parole du Psaume 118 : *Tuus sum ego, salvum me fac.* Seigneur, je suis toute vôtre. Il *faut* que je sois toute vôtre... mon salut en dépend.

Deux points : *Je me dois à Dieu pour le glorifier. Je me dois à Dieu pour sauver mon âme.*

I

Tuus sum ego. JE ME DOIS A DIEU POUR LE GLORIFIER. — Dieu est notre Créateur et Il nous a faits pour Lui.

Souverainement heureux, il n'avait pas besoin de nous, il est vrai, mais il a voulu nous faire partager sa félicité. Son bon cœur l'a porté à communiquer ses richesses, sa félicité. La création a été faite par le Cœur de Dieu, par son amour...

Mais quelle différence il y a entre les créatures ! Toutes doivent chanter sa gloire à leur manière. Toutes ont une sorte de voix pour le louer, et même, le seul fait de leur existence est déjà une louange pour leur Auteur. L'oiseau, l'insecte, le grain de sable, le caillou du chemin, la feuille de l'arbre ont leur raison d'être devant Dieu et cette raison d'être, c'est la louange de leur Auteur. *Cœli enarrant gloriam Dei !* Les cieux chantent la gloire de Dieu, dit l'Écriture.

Mais nous, nous sommes tenus bien davantage à cette louange, parce que, créatures intelligentes et enrichies de la grâce divine, nous avons reçu bien davantage de notre Créateur : un esprit ca-

pable de le connaître, un cœur capable de l'aimer, une âme destinée à le glorifier en le possédant.

Tuus sum ego ! Je suis toute vôtre, ô mon Dieu, à cause des dons excellents que vous avez réunis en moi... Il m'a créée pour me communiquer sa vie, non seulement par l'être, qui m'est commun avec les créatures, mais par sa grâce, par les différents dons de sa grâce. Toutes les créatures sont un témoignage de l'être de Dieu, de sa puissance, de sa bonté, de son amour ; et moi, douée d'une âme raisonnable et rachetée, je le suis à un bien autre degré !...

Tuus sum ego. Pourquoi encore ? Pour donner une voix à la création. Dieu regarde avec complaisance tous les êtres sortis de ses mains. Il prête l'oreille au concert magnifique de leur louange ; mais il n'est pas pleinement satisfait : il n'y trouve pas l'accent, la note *du cœur.* L'âme seule chante avec intelligence, avec amour la louange de son Seigneur. L'âme seule est capable de cette hymne irrésistible d'un cœur qui aime. A elle de faire monter vers Dieu la louange de toutes les créatures. Admirable unité des œuvres de Dieu !... Il a établi en elles une sorte de hiérarchie. Au Ciel, il communique ses ordres, il se communique lui-même aux esprits d'un rang inférieur, par les esprits d'un ordre supérieur, et, réciproquement, les Anges d'un ordre secondaire rendent gloire à Dieu par l'intermédiaire des esprits plus élevés. Ainsi en est-il dans le monde visible : les créatures inintelligentes payent à Dieu leur tribut de louange par la voix, par le cœur de l'homme. L'homme devient ainsi le prêtre, le pontife universel de la création, selon

la parole de saint Pierre aux premiers fidèles.

Voilà ma fin, voilà pourquoi je suis toute vôtre, ô mon Dieu. Rien n'est petit dans ma vie, tout y est grand, tout y est précieux, puisque tout y est destiné à rendre gloire à Dieu.

II

Tuus sum ego. JE ME DOIS A DIEU POUR SAUVER MON AME, et c'est encore le glorifier. Ce point semble bien différent du premier ; mais non, il le complète. Je ne puis sauver mon âme sans glorifier Dieu... Bonté infinie du divin Maître qui a voulu unir ainsi le salut éternel de mon âme avec sa plus grande gloire !

Mon âme ! quel est son prix ? Je le sais. Moi, pauvre petite créature, j'ai coûté la vie d'un Dieu, et il n'a pas cru faire un mauvais marché, en m'achetant au prix de tout son sang !

Mon âme ! elle est mon *unique*.. Je n'en ai qu'une. Si j'en avais deux, je pourrais faire quelque essai, dût-il être risqué, mais je n'en ai qu'une. Si je la perds, tout est perdu ! Lorsqu'on a deux vêtements, on peut sacrifier l'un pour conserver l'autre ; lorsqu'une maison brûle, on peut la reconstruire ; mais notre âme est notre *unique*, si nous la perdons, le malheur est irréparable. Elle était donc bien vraie cette parole d'un Souverain Pontife, répondant à un Empereur qui exigeait de lui des concessions qui auraient blessé sa conscience : « Empereur, si j'avais deux âmes, je pourrais en sacrifier une à

vos désirs ; mais je n'en ai qu'une, et je dois la sauver ».

Lors des massacres de Thessalonique sous Théodose, l'Empereur avait ordonné d'égorger un nombre considérable d'habitants. Dans une maison où les soldats se présentèrent pour exécuter les ordres de leur maître, il n'y avait qu'un homme avec ses deux enfants. La mère avait disparu depuis quelques années. Lorsque le pauvre père vit menacer les êtres chéris sur lesquels il avait reporté toute sa tendresse, il n'hésita pas. Il ouvrit ses trésors : « Prenez, dit-il, tout ce que vous voudrez ; mais laissez-moi mes enfants. » Les soldats puisèrent l'or à pleines mains. Puis ils se retirèrent. Plus tard ils revinrent : « Il nous faut, dirent-ils, un nombre de têtes déterminé. Il nous en manque. Donne-nous seulement l'un de tes fils. » A ces paroles, les deux pauvres petits entourent leur père, se pressent contre lui et le regardent comme pour implorer sa pitié. Le père les regarde à son tour. Et il n'a pas le courage de choisir.

« Ah ! tu ne veux pas en sacrifier un, disent les bourreaux. Eh bien ! nous les prenons tous les deux. » — Et ils les massacrèrent en effet tous les deux sous les yeux de l'infortuné... Ce père avait deux enfants et il n'avait pu se décider à en sacrifier un ! et nous n'avons qu'une âme, et nous en faisons souvent si peu de cas !

Nous avons facilement pitié d'un être qui souffre, qui est en danger. Une fleur qui se dessèche, nous lui portons un peu d'eau pour la désaltérer ; un petit animal languissant, nous lui portons secours

si nous pouvons. A plus forte raison, si nous sommes en présence d'un être plus noble, qui mérite un intérêt plus grand.

Et notre âme, nous en avons souvent si peu de pitié !

La gloire de Dieu, l'intérêt de mon âme : voilà l'ambition qui doit sans cesse commander à ma vie.

Que d'autres obéissent à d'autres mobiles; l'or, une position brillante, un peu de renommée les fascine et les captive. Tant pis pour eux ! Je les plains ! Mais moi je cherche autre chose. *Tuus sum ego.*

A la plus grande gloire de Dieu ! C'était la devise inscrite par un saint sur son étendard devenu célèbre. Ce doit être la pensée dominante de toute âme chrétienne, bien mieux encore de toute âme consacrée.

Je suis vôtre, Seigneur : toute vôtre jusqu'à la mort !

TROISIÈME MÉDITATION

AVIS

Il est bien entendu, mes chères Sœurs, que dans notre oraison, nous ne devons pas vouloir user de toutes les pensées et de toutes les considérations qui nous sont suggérées ici. Il ne faudrait pas, sous prétexte de beaucoup travailler, passer avec effort et agitation d'une pensée à l'autre sans en appro-

fondir aucune. Comme à une table abondamment servie, chacun prend des mets ce qui lui convient, ainsi, dans les considérations qui nous sont présentées, l'âme doit-elle s'arrêter à celle où elle trouve de quoi se nourrir... L'abeille s'arrête sur la fleur où elle trouve son miel et elle y puise longuement...

Et de même dans tous vos exercices, car chacun d'eux doit être une extension de l'oraison, et votre vie comme une oraison continuelle.

L'INDIFFÉRENCE

Nous avons vu déjà que Dieu était notre fin, que notre âme, grande par son origine et par la fin vers laquelle elle tend, ne devait être arrêtée par aucune créature dans sa marche vers Dieu. Nos méditations de ce matin nous amènent donc tout naturellement à l'usage que nous devons faire des créatures, et à la règle que nous devons garder à leur égard.

Saint Ignace remarque ici qu'il est question des choses créées dont l'usage ne nous est pas déjà défendu, et il nous dit que nous devons en user *autant* qu'elles nous conduisent à notre fin, et nous en dégager *autant* qu'elles nous en écartent. C'est donc le *dégagement*, le *détachement*, la *sainte indifférence*. Trois mots qui rendent la même pensée. Saint François de Sales a tout un livre du *Traité de l'Amour de Dieu* sur ce mot et sur les choses qu'il désigne.

Notre âme doit être, à l'égard de toutes les créatures, *dégagée*, *détachée*, *indifférente*. S'agit-il ici

de l'apathie, de l'inertie ou d'une certaine fierté orgueilleuse qui se renferme en soi-même, qui ne s'émeut, ne se trouble de rien ?... d'une certaine insensibilité naturelle ou affectée ? Pas le moins du monde. Et à ce sujet, j'aime à rappeler l'exquise délicatesse et sensibilité de l'âme des Saints. Saint François d'Assise descendait un jour en compagnie d'un Frère, certaine vallée de l'Ombrie. Il rencontre un marchand qui portait deux agneaux à la boucherie. Les pauvres bêtes ne cessaient de faire entendre des bêlements plaintifs. Suspendues par les pattes sur l'épaule du voyageur insensible, elles souffraient beaucoup.

Le Saint ému de pitié appelle le marchand : — « Veux-tu me vendre tes agneaux ? — Volontiers, dit l'homme. Combien m'en donnez-vous ? — Je n'ai que mon manteau, je te le donne. » Ainsi le marché fut conclu et le Saint prit les deux agneaux.

Il les avait depuis un moment et les caressait avec le plus délicieux sourire, lorsque le frère qui l'accompagnait lui dit : « Père, vous avez les agneaux, c'est bien, mais avec quoi les nourrirons-nous ? — C'est vrai, » reprit le Saint après un instant de réflexion. — Rappelant aussitôt le marchand qui n'était pas encore bien loin. — « Combien veux-tu pour nourrir mes deux agneaux ? Je te les donne à condition que tu en aies grand soin. »

Le marchand accepta. Il emporta à la fois les agneaux et le manteau du Saint.

Un autre exemple : c'est celui de saint Bernard. Il aimait si tendrement son frère Gérard, qu'à

l'époque où il mourut, il composa une élégie capable d'arracher des larmes à quiconque la relit.

Ainsi, sainte Chantal qui passe sur le corps de son fils, et quand un prêtre à ses côtés lui dit : « Eh quoi ! Madame, vous pleurez ? » — « Que voulez-vous, dit-elle, je suis mère ! »

Ainsi, saint François de Sales, après la mort de sa jeune belle-sœur, ne peut contenir son cœur et se retire pour se consoler chez son ami, l'Évêque de Belley.

L'indifférence n'est donc pas l'inertie, l'égoïsme, l'apathie. Les Saints aimaient, mais ils aimaient en Dieu, et la sainte indifférence en eux ne nuisait nullement à leur tendresse de cœur. Ils voyaient Dieu dans la créature, même dans la créature sans raison ; aussi saint François d'Assise ne s'était à ce point ému des souffrances des deux pauvres agneaux que parce qu'ils lui rappelaient l'Agneau divin immolé pour nos péchés.

I

Pratique de l'indifférence. — Saint Ignace réduit l'indifférence à quatre points ; il nous demande de nous *faire* indifférents, c'est-à-dire de nous tenir dégagés, détachés, libres :

1° par rapport *à la santé et à la maladie.* — La santé est un bien, il est tout naturel que nous l'aimions et que nous bénissions Dieu de le posséder ; mais comment le bénir de la maladie, comment aimer l'infirmité ?... Si nous sommes privées de santé,

nous aurons nécessairement une part très petite de dévouement. On aimerait à être employée, à être utile, et la maladie condamne à une inaction forcée ; on aimerait à suivre la règle, à en être un pilier, une règle vivante, et il faut vivre de dispenses, etc. Peu importe !... Mais si l'on me place dans tel emploi, ma santé va en souffrir ; — mais si l'on me donne telle cellule au Nord, ma santé va en souffrir ; — mais si l'on me sert telle nourriture, j'en serai incommodée ; — mais tel vêtement ne sera pas assez chaud, ma santé va en souffrir ! — Et cette saison pluvieuse qui redouble mes rhumatismes ! — Et que sais-je encore ?... Indifférence, dégagement, détachement pour tout. Dieu et nos Supérieures savent ce qu'il nous faut. Sans doute, nous pouvons présenter nos observations, nous devons dire franchement nos souffrances et nos incommodités, mais cela une fois fait, qu'on fasse droit à nos petites nécessités ou qu'on ne le fasse pas, c'est tout un. Et gardons-nous d'incliner nos Supérieures à nous accorder ce à quoi nous pourrions nous attacher...

Au reste, si le bon Dieu veut que nous le servions par la patience dans la maladie, nous donne-t-il par là un moyen moins efficace de procurer sa gloire et de nous sanctifier ?... Le regard humain apprécie beaucoup *l'action*... Dieu apprécie souvent davantage la *passion*.

2° Indifférence pour *la richesse et la pauvreté*. — Nous verrons plus tard que nous devons chérir la sainte pauvreté. Aujourd'hui, bornons-nous à notre sujet et ne parlons que de l'esprit de détachement...

Il faut si peu pour lier une âme !... Saint Jean de la Croix parle d'un fil d'araignée...

Cette indifférence quant aux choses matérielles, peut offrir quelques difficultés. Il en est une plus difficile cependant, celle qui regarde les affections du cœur. On est quelquefois comme dans une atmosphère glaciale : tel visage, comme il est froid ! — tel procédé, telle parole, telle remontrance faite avec si peu de ménagement ! — tel avis ! — Oh ! que tout cela m'est pénible et douloureux ! Nous n'avons le droit nous-même de faire souffrir personne, mais s'il nous arrivait d'être visée par telle ou telle parole peu cordiale, oh ! gardons-nous bien d'en rien laisser paraître, de taxer d'injustice et de poursuivre une revendication. Tenons notre cœur libre ; c'est à Dieu que nous l'avons donné, c'est lui que nous devons aimer.

Enfin, il reste un point où il semblerait que l'on pût désirer la richesse et l'abondance : *les secours spirituels extérieurs*. Nous sommes destinées à nous sanctifier ; notre âme est d'un prix infini, nous l'avons vu, et nous avons dit aussi qu'elle doit être l'objet de toutes nos sollicitudes. Il semblerait donc bien légitime pour nous de désirer tout ce qui peut l'aider à atteindre un haut degré d'union à Dieu, de vie intérieure. Cependant même ici et peut-être *surtout ici*, Dieu demande l'esprit de *dégagement*. Nous verrons tout près de nous, d'autres âmes à qui Dieu semble accorder des secours que nous n'avons pas, et voilà que dans notre cœur s'élèveront mille petits sentiments d'envie, de jalousie, de défiance, de tristesse. Peut-être irons-

nous plus loin encore, jusqu'aux remarques, aux murmures. Mais, si j'avais tel confesseur, tel directeur ; si j'avais la voie d'une telle qui a un air si calme, si recueilli ; je vois bien à son visage qu'elle est toujours en consolation ! Tout me manque, je ne puis pas avancer, et que sais-je ?... Eh bien non, pas même ces désirs-là, il faut être détachée de tout. Si vous n'avez pas ce moyen, vous en avez d'autres, et si votre voie est plus dure, plus pénible, vous avez aussi des grâces en proportion. Ce qui est sûr, c'est que Dieu donne largement et à tous les grâces nécessaires de sanctification.

Et vous voyez déjà, combien loin nous conduit la sainte indifférence.

En 3me lieu, indifférence pour les *honneurs ou les opprobres.* — Dans notre milieu, il ne semble pas qu'il y ait beaucoup à sacrifier de ce côté, et cependant, que l'on serait aise d'être particulièrement estimée, honorée ! J'ai déjà tant d'années de vie et je reste toujours dans l'obscurité et les plus jeunes me passent devant ! On ne reconnaît pas mon mérite, mes capacités. — Je ferais si bien si j'étais mise en lumière !... Indifférence pour les honneurs ou les mépris et manques d'égards.

4° Indifférence aussi pour *la vie ou la mort.* — On s'attache facilement à la vie, plus encore peut-être à un certain âge que dans la jeunesse. De là, des craintes exagérées de la mort, le désir de remèdes et de soins extraordinaires ; l'agitation et le trouble si l'on ne nous traite pas comme nous voudrions. Que de naturel et de recherche de soi-même dans ces préoccupations !...

Il est vrai, la mort paraît souvent redoutable à cause des jugements de Dieu qui la suivent. Mais une âme religieuse doit se confier et vivre dans la paix et l'abandon jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de l'appeler dans son éternité.

Pour les soins, s'en tenir à ce que décident les Supérieures.

II

Raisons de l'Indifférence. — 1° *Sentiment de délicatesse envers Dieu.* — N'être pas indifférentes, pas détachées, c'est manquer de délicatesse envers Dieu. Il a tant fait pour nous ! Il semblerait qu'Il dût nous suffire, et quand nous nous attachons à quelque chose, nous lui disons en quelque sorte : Vous m'avez appelée pour vous seul, ô mon Dieu, et j'ai répondu à votre appel avec un cœur bien entier, et maintenant vous ne me suffisez pas ! Je vous laisse, ô vous la source d'eau vive, pour chercher ailleurs dans des jouissances menteuses, ma satisfaction et mes plaisirs !

2° *Question de paix et de progrès.* — Sans indifférence, point de paix. — La paix produit dans l'âme un certain bien-être moral, mais ce n'est pas à ce point de vue que nous devons la considérer, la rechercher, Nous l'envisagerons comme facilitant et produisant en quelque sorte dans nos âmes l'union à Notre-Seigneur, comme source de progrès.

Si, par notre manque de dégagement, de détachement, nous avons laissé la porte ouverte aux

jalousies, aux remarques, aux critiques, notre âme ne pourra jouir de l'union divine. Emportée par ses petites passions, elle voit les peines s'ajouter aux peines, car la créature est mobile. La plus petite attache suffit pour tenir une âme dans l'agitation, le trouble, l'inquiétude. — Juste punition d'un cœur qui ne se contente pas de Dieu seul.

3° *Question de salut.* — Sans indifférence, le salut est en péril. — Ce n'est pas du premier coup que l'on se perd. On s'attache à peu d'abord, puis les liens grossissent, on ne peut plus les rompre... Judas était probablement dans ses débuts un excellent apôtre — il se laissa prendre à l'amour de l'argent, les liens grossirent, et placé entre son Maître et l'argent, il vendit son Maître.

Nous examinerons si notre cœur est bien dégagé, bien détaché et nous prendrons une généreuse résolution de tout sacrifier à l'avenir pour être tout entières et sans réserve au service de notre bon Maître.

QUATRIÈME MÉDITATION

Un mot sur la présence de Dieu. On sait combien elle est utile à l'âme. Tous les auteurs spirituels la conseillent. Saint François de Sales donne plusieurs méthodes dans l'*Introduction à la Vie Dévote :* Voir Notre-Seigneur au saint Tabernacle... Si l'on est là, c'est très bon. — Voir Dieu dans le Ciel,

et vous regardant dans les créatures, etc. Chacune peut se servir du moyen qui lui offre le plus de facilité : mais il en est un que je vous recommanderai plus spécialement parce qu'il est très avantageux, c'est de voir Dieu *en soi*. Il y a dans cette considération de Dieu en nous-même, qui est très réelle, quelque chose d'intime qui facilite l'oraison et l'union divine.

LE BON EMPLOI DU TEMPS

Nous parlerons aujourd'hui du *bon emploi du temps*. — Chez une nation voisine de notre pays on dit : « Le temps vaut de l'or ». C'est faux... il vaut plus que cela ; il vaut l'éternité, si nous savons en tirer parti.

Napoléon vainqueur en Italie, attendait qu'on lui apportât les conditions du traité de paix. Et l'on traînait en longueur, et l'on cherchait à *gagner du temps*. Napoléon s'en aperçut bientôt ; et faisant appeler les officiers italiens : « Messieurs, leur dit-il, je puis bien perdre des batailles, je ne puis pas *perdre du temps*. Si dans une heure (et il regarda sa montre) le traité n'est pas conclu, la bataille recommence. » Quelle parole ! Je ne puis pas *perdre du temps !* — Et nous, nous en faisons parfois si peu de cas !... Nous avons vu ce matin, que c'est nous qui faisons notre éternité : Je me dois toute à Dieu, je me dois toute à mon âme, Voyons maintenant ce qu'il faut pour bien employer le temps. Deux choses : *Faire ce que Dieu veut. — Le faire pour Lui plaire.*

I

Faire ce que Dieu veut. — Lorsqu'un serviteur s'est engagé chez un maître, il doit faire ce pourquoi il a été loué : le moissonneur ira moissonner, le cultivateur ira piocher, celui qui est chargé de mettre l'ordre dans la maison, s'en occupera. Si le moissonneur, par exemple, voulait aller piocher, si celui qui a soin du jardin voulait aller moissonner, si celui qui doit tenir en ordre la maison, s'occupait à lire, les serviteurs ne feraient pas ce pourquoi ils sont loués, et le maître aurait droit de se montrer mécontent. Ils auraient *perdu leur temps*. — De même dans la vie spirituelle. — Il y a des âmes qui se dépensent, qui s'agitent beaucoup. Que font-elles ? — Rien, parce qu'elles agissent en dehors de la volonté de Dieu. — Donc ne faire que ce dont on est chargé et ne pas se faire ordonner les choses que l'on désire faire.

On trouve assez souvent dans le monde de belles âmes, bien détachées, qui se tourmentent, qui s'inquiètent pour savoir où est la volonté de Dieu ; dans quelle mesure exacte elles doivent faire oraison, visiter les malades ; quel temps donner à telle ou telle bonne œuvre... Je lisais dernièrement une lettre qui m'a bien édifié. Une pauvre âme du monde suppliait qu'on voulût bien régler chaque instant de ses journées, afin de faire toujours ce que Dieu voulait qu'elle fît, et cela seulement. — Réjouissons-nous, si nous sommes religieuses, ces inquiétudes nous seront toujours étrangères. Nous avons notre

Règle qui détermine à chaque instant la volonté de Dieu sur nous, et le moyen d'utiliser toute notre vie, pour la plus grande gloire de Notre Seigneur et Maître. Nous aimerons donc les moindres articles les plus petites prescriptions de notre Règle, de notre Directoire, de la sainte obéissance ; ainsi nous remplirons la première condition du bon emploi du temps : *Faire ce que Dieu veut.*

Nous éviterons aussi de nous faire commander ce que *nous désirerions* faire. Il y a certaines petites industries, certaines petites habiletés, de petits moyens pour obtenir des Supérieures tel emploi qui plaît davantage, telle occupation plus agréable. — Ils réussissent quelquefois — tant pis, tant pis !... Ces âmes ont bien travaillé, mais elles ont perdu leur temps, en grande partie du moins. Notre emploi une fois fixé par l'obéissance, travaillons, ne *tuons* pas le temps. — *Tuer* le temps ! Quel mot !...

Ne perdons pas notre temps en rêveries. Je ne parle pas de ces rêveries malsaines, propres aux personnes du monde, mais voilà : j'ai reçu une petite blessure d'amour-propre, je m'en occupe, je m'en entretiens !... Nous perdons ainsi beaucoup de temps à nous occuper des autres..., à nous attendrir sur nous-mêmes...

N'employons pas notre temps à des bagatelles, à des lectures, je ne dis pas dangereuses — mais lectures au moins inutiles, spiritualité vague, nuageuse et commode, spiritualité à belles formules qui ne demande pas de renoncement. L'alimentation que l'âme y trouve est aussi légère que possible, mais c'est égal, ce style plaît, et puis, cela fait passer

le temps. — Quel est donc le principe qui doit nous guider dans le choix de nos lectures ? — Je ne dois pas les choisir parce qu'elles me plaisent, mais parce qu'elles me font du bien, parce qu'elles nourrissent mon âme.

II

Faire ce que Dieu veut, LE FAIRE POUR LUI PLAIRE. — L'employé qui est dans un magasin, le cultivateur au service d'un propriétaire, le régisseur d'un domaine ne travaillent pas pour eux-mêmes : ils réalisent des bénéfices pour celui qui les a engagés à son service. Ils lui doivent l'intégrité et la fidélité.

Il y a des âmes qui sont, en apparence du moins, très régulières, très dévouées. Leurs œuvres, cependant, sont vides. Pourquoi ? Leur intention n'est pas pure. Dieu regarde *le cœur*, c'est le cœur qu'il veut ; et leur cœur est ailleurs. — Telle se dépense pour paraître, telle est cordiale pour recevoir un retour d'affection, telle, en suivant sa Règle, ne poursuit que l'estime de la créature... Que de fois nous nous sommes trompées nous-mêmes et nous avons trompé les autres !...

De là, la nécessité de bien veiller sur nos intentions de tenir notre cœur bien pur de toutes les scories qui diminuent le mérite de nos actions. De là, la nécessité aussi d'offrir très souvent nos actions au divin Maître, de renouveler notre intention d'agir pour Lui *seul*. Et si cette dédicace de nos actions

nous semblait onéreuse par sa fréquence, renouvelons-la au moins avant les actes principaux de la journée.

Prenons la comparaison du calice. Vous savez que plus la couche d'or qui recouvre le métal est épaisse, plus le calice a de valeur. Il en est de même de nos actions ; plus notre intention sera pure, plus elle sera fréquemment renouvelée, plus nos actes seront agréables à Dieu et le glorifieront.

Que de temps perdu dans notre vie religieuse que de secrets détours pour faire ce que nous voulons et non ce que Dieu veut ! Heures gaspillées journées inutiles ! années de *néant !*... Et ma vie se passe ainsi... et le temps s'écoule... et la mort approche... et je ne trouverai à ma dernière heure qu'une somme d'actions vides, sans poids, sans mérite, parce qu'elles n'auront pas été faites pour plaire à Dieu !... O mon Dieu, pendant qu'il en est temps, je veux me détourner de la créature et de moi-même. Mon emploi, ma vie tout entière seront réglée par l'obéissance. Je veux faire ce que vous voulez, rien que ce que vous voulez, et le faire pour vous plaire.

Il y a eu des Saints qui ont fait vœu de ne jamais perdre de temps. Au fond, le bon emploi du temps renferme la matière de ce vœu. Nous nous appliquerons donc à ne jamais perdre une parcelle d'un temps si précieux qu'il vaut l'éternité !

SECOND JOUR

PREMIÈRE MÉDITATION

LA FIN DE L'AME RELIGIEUSE

Après l'acte de présence de Dieu dont nous avons parlé, il faut, mes chères Sœurs, au commencement de nos oraisons, demander la grâce, implorer la lumière du Saint-Esprit. Le Saint-Esprit est lumière et souveraine énergie. C'est lui qui éclaire notre intelligence et donne la force à notre volonté. Pauvres âmes aveuglées, que nous avons besoin de la lumière d'en-haut ! — Pauvres âmes sans force, que nous avons besoin d'être soulevées de terre ! — Qui nous donnera tout cela ? — Le Saint-Esprit.

Comment avons-nous jusqu'à présent compris ces choses ? Ne nous sommes-nous pas trop souvent présentées à l'oraison, comme s'il dépendait uniquement de nous de la bien faire ?... Avons-nous demandé la grâce ?... L'avons-nous demandée assez humblement ?... Et si nos oraisons ont été si distraites et si stériles, n'est-ce pas parce que nous n'avons pas assez imploré le Saint-Esprit ?... Oh ! prenons pour l'avenir la résolution de mieux préparer nos oraisons.

FIN DE L'AME CONSACRÉE

Nous avons médité hier matin sur le Fondement, sur la fin de l'homme en général, nous méditerons ce matin sur la fin de l'âme religieuse.

Ego elegi vos, car nous sommes *des choisies*, des choisies de Dieu. Choisies dans le passé, nous sommes des *âmes privilégiées*. *Choisies* dans le présent, nous devons être des *âmes d'élite*. *Choisies* dans l'avenir, nous sommes des *prédestinées*.

I

Choisies dans le passé, nous sommes des privilégiées. Ce n'est pas seulement à notre naissance, ou quelques siècles avant notre naissance que Dieu a pensé à nous, c'est *de toute éternité* qu'Il nous a traitées en privilégiées. Il est très doux de considérer cette pensée de Dieu occupée de nous, fixée sur nous *de toute éternité ;* de se représenter les trois personnes divines, se suffisant à Elles-mêmes, penchées sur cette petite créature qu'Elles avaient dessein de tirer du néant. Nous pensons que notre vocation a été seulement une touche de la grâce, un *coup* de la grâce qui nous a subitement illuminées sur le néant des choses d'ici-bas. Non, ce n'est pas cela. — *De toute éternité* Dieu nous a choisies, et toutes les grâces que nous avons reçues dans notre vie, toute la conduite de Dieu sur nous, toutes les préservations dont nous avons été l'objet,

ont convergé vers ce but de notre vocation. Les œuvres de Dieu se préparent de longue date... Cet arbre magnifique n'a pas poussé en un jour ; il fut d'abord une toute petite semence, puis une frêle tige. Ce fruit qui me nourrit n'a été, dans son principe, qu'un tout petit bourgeon. Ainsi en est-il de notre vocation... Chaque jour, à chaque instant, Dieu la faisait croître et grandir à notre insu.

Nous repasserons notre vie dans notre mémoire. Nous nous rappellerons toutes ces grâces, toutes ces miséricordes de Dieu et toutes nos ingratitudes. Nous en trouverons beaucoup ! Nous penserons à telle, telle autre, que nous connaissions qui valait bien mieux que nous et que Dieu n'a pas choisie, et nous laisserons aller notre âme à une grande reconnaissance envers notre bon Maître.

II

Choisies dans le présent, nous devons être des ames d'élite. Nous sommes appelées à une très grande familiarité avec Dieu. — Notre présent, de quels soins, de quelles prédilections l'entoure-t-il ? Et comment y répondons-nous ? Sommes-nous des âmes livrées, détachées, sacrifiées ? Ne tenons-nous pas encore beaucoup à nos petites commodités, à nos petites satisfactions ? Il y a dans le monde de belles âmes qui savent vivre parfaitement dégagées, détachées de leur famille même pour être tout à Dieu. Et nous, le serons, nous moins ? Il nous a tant aimées ce bon Maître-

et nous lui rendons si peu de retour !... Il nous a tant aimées !...

Nous considérerons en particulier tous ces bienfaits de Dieu sur notre âme, et nous nous exciterons à une grande générosité envers ce Maître si libéral et magnifique dans ses dons, générosité dans la prière, générosité dans le devoir, générosité dans la souffrance, générosité dans la pénitence.

III

Choisies dans l'avenir, nous sommes des prédestinées. Nous verrons que notre vie est plus heureuse, notre mort sera plus douce, notre éternité plus belle. *Notre vie est plus heureuse.* Eh oui ; regardons la vie des personnes du monde : de quels soucis, de quels revers, de quels chagrins n'est-elle pas traversée ? Nul foyer n'en est exempt, nulle famille n'est à l'abri de la souffrance, et nous pouvons croire que bien des extérieurs riants cachent des douleurs amères. — Pour nous, nous avons à souffrir, c'est le partage de tous les enfants d'Adam, mais nos peines ont une plus grande valeur. *Il est certain* que notre état rend notre vie et nos souffrances plus méritoires, plus agréables à Dieu, il les rend aussi plus *consolées*, si nous les voyons avec foi.

Notre mort sera plus douce, c'est très sûr. Nous mourrons avec la paix, l'espérance d'aller bientôt jouir de Dieu, la consolation de lui avoir tout sacrifié. — Il est remarquable que dans l'Évangile

tous les passages qui parlent du salut au milieu du monde sont terribles : Beaucoup d'appelés, peu d'élus. — Il est difficile à un riche d'entrer dans le royaume des Cieux, etc. Notre-Seigneur semble prendre à tâche de montrer que, dans le monde, le salut est très difficile. Quand il parle de la vie religieuse, c'est tout le contraire : « Pour vous, qui avez tout quitté et qui m'avez suivi, vous aurez le centuple en ce monde et la vie éternelle en l'autre. » Là, des menaces ; ici, des promesses et des récompenses. Là, le danger ; ici, la sécurité. Oui, notre mort sera douce, c'est pour nous une certitude.

Notre éternité sera plus belle. Au Ciel, nous resterons les *choisies*. Dieu accumule les récompenses pour ceux qui lui sont consacrés. Toutes leurs œuvres ont un mérite particulier. Ce sont des œuvres pour ainsi dire *sacrées*... Récompense d'un verre d'eau... de la plus petite chose faite en son nom, grande sans doute. Récompense incomparablement plus grande lorsque ces œuvres sont accomplies par un choisi, par un consacré. Et, n'est-ce rien, de mieux connaître, de mieux aimer, d'être plus près pendant toute l'éternité de ce bon Maître qui nous a tant aimées, qui nous a choisies ?

Nous considérerons ces diverses pensées, nous examinerons nos infidélités et nous exciterons dans nos âmes un grand amour de notre vocation, une grande reconnaissance envers Celui qui nous l'a donnée et un vif désir d'en mieux remplir les devoirs.

SECONDE MÉDITATION

Nous commençons, mes chères Sœurs, les exercices de la vie purgative ; ce n'est pas qu'il y ait un temps où nous ne devions pas purifier nos âmes, mais tous les auteurs spirituels divisent la retraite, comme d'ailleurs toute la vie, en trois périodes : vie purgative, vie illuminative, vie unitive. Et parce que l'âme est d'autant mieux éclairée qu'elle est plus purifiée, et que par là elle devient aussi capable d'une union plus intime avec Dieu, il faut souvent revenir aux exercices de la vie purgative et nous y appliquer sérieusement.

LE PÉCHÉ

Le sujet de notre oraison sera ce matin le péché, et la rigueur avec laquelle Dieu le châtie nous apprendra quelle est *sa malice.*

I

LA HAINE DE DIEU POUR LE PÉCHÉ. — Dieu avait créé les Anges pour former autour de lui une cour merveilleuse. Il avait orné leur intelligence de tous les dons. C'étaient de purs esprits comblés de toutes les faveurs divines. Il les avait faits ineffablement heureux, et il y en avait une multitude. Une partie d'entre eux, le tiers, se révoltèrent contre leur Créateur. *A l'instant* même de

leur révolte, Dieu créa pour eux l'abîme de l'enfer et les y précipita.

Lorsque Maxence immola, dans la vallée d'Agaune, la Légion Thébaine, parce qu'elle ne voulait point sacrifier aux faux dieux il considéra qu'il aimait ses soldats et qu'ils étaient nombreux, et tout d'abord il fit décimer cette Légion, espérant ainsi la réduire peu à peu. On en comptait dix, et le dixième avait la tête tranchée. Dieu n'agit pas de la sorte. Il aimait les Anges ; c'étaient ses plus belles créatures, Il avait mis ses complaisances dans cet ouvrage de ses mains, car Dieu aime tout ce qu'Il fait. Il les aimait beaucoup, et cependant Il les précipite immédiatement dans l'abîme. Il ne les décime pas, Il punit *tous* les coupables ; et pour un *seul* péché, pour un péché d'*un moment*, Il les châtie d'une *éternité de peines !....*

Quelle malice que celle du péché !... La théologie nous enseigne, et saint François de Sales le dit expressément, dans le *Traité de l'Amour de Dieu*, que Dieu ne laisse jamais agir sa justice seule, même lorsqu'il punit ; la miséricorde intervient toujours. Le châtiment n'est donc pas proportionné à la faute...

Quelle est donc, ô mon Dieu, la grièveté du péché, puisqu'il vous inspire tant d'horreur, et que même en épargnant le coupable, vous le punissez avec une telle sévérité !...

Et si souvent, ô mon Dieu, et avec tant d'insouciance je l'ai commis, et vous m'avez épargnée ! — Je puis dire en vérité que je suis une échappée de l'enfer et je vis comme si je ne devais rien à votre

justice et à votre miséricorde ! Confusion pour mon passé coupable, regrets profonds, désirs de réparer.

II

Les effets du péché.— Les Anges, sublimes intelligences, cœurs tout enflammés d'amour pour leur Dieu, supérieurs à toutes créatures, sont *à l'instant* dépouillés de leurs admirables prérogatives. A *jamais* déchus, à *jamais* dégradés, ils n'auront plus d'instinct que pour le mal, de cœur que pour la haine.

Lorsque Notre-Seigneur chassa les démons du corps des possédés Géraséniens, au Maître qui leur commandait, ceux-ci demandèrent comme une grâce de se réfugier dans le corps d'animaux immondes qui paissaient là. Notre-Seigneur le leur ayant permis, ils y entrèrent et en même temps tout ce troupeau se précipita dans la mer. Voilà les effets du péché !... Lucifer, la plus belle intelligence créée, pur esprit, voilà ce qu'il ambitionne : posséder le corps d'un animal immonde !... Ainsi dégradé, ainsi avili, déchu pour un *seul* péché !...

Dieu avait créé nos premiers parents dans un état de beauté et d'innocence. Leur âme était belle de toute la beauté de la grâce, leur corps, leur intelligence, toutes leurs facultés enrichies de dons splendides. Il les avait placés dans un jardin de délices. Ils étaient heureux d'un bonheur sans limites ; innocents, ils possédaient leur Dieu, ils conversaient avec Lui. Vous savez quelle condition

Dieu mit à leur félicité et quelle fut leur chute... et aussitôt, chassés du Paradis terrestre, privés de la vue de Dieu, dépouillés de toute beauté, ils ont honte d'eux-mêmes et les voilà condamnés à la souffrance, au travail, à la douleur. Tout leur était soumis et ils deviennent soumis eux-mêmes à toutes les passions !... Un péché *d'un instant* — 900 ans de pénitence !... Un péché d'*un seul homme et tous* les hommes punis pour ce *seul* péché de leur premier père...

Que le péché est donc un mal redoutable dans ses effets !... Dégradation de l'âme... avilissement profond... prédominance des plus mauvais instincts... châtiments même physiques et temporels pour le pécheur, sans compter la sentence d'éternel malheur portée contre l'âme qui abandonne son Dieu pour aller à la créature !...

Nous nous rappellerons nos propres péchés, ceux de notre vie entière, nous nous efforcerons de les reconnaître, de les pleurer, de les expier... Ne pas nous ménager... On a une grande tendance aujourd'hui à se faire victime pour les péchés des autres... Penser d'abord aux *nôtres*... Nous convaincre que nous sommes des pécheurs, de grands pécheurs... qu'il y a en chacune de nous l'étoffe pour faire un damné... Qui aurait d'autres sentiments serait dans l'illusion.

Se purifier du péché ne suffit pas, il faut travailler à anéantir les inclinations perverses... combattre la *cause* du péché. C'est là le point essentiel, car tant que le principe mauvais vivra dans l'âme, il nous portera au péché.

Nous demanderons de bien sentir toute l'horreur, toute l'ingratitude du péché afin d'en concevoir plus de repentir et un ferme propos pour l'avenir.

TROISIÈME MÉDITATION

LA PÉNITENCE

Nous avons vu ce matin, mes chères Sœurs, la laideur, l'ingratitude du péché, et combien il déplaît à Dieu puisqu'Il le punit si rigoureusement. Le péché une fois commis demande la pénitence. Inutile de rappeler que la pénitence est l'esprit même du Christianisme ; inutile de le démontrer, cela ne peut être contesté. Et, là où l'on trouve l'esprit du Christianisme dans sa perfection, on trouve aussi dans sa perfection l'esprit de pénitence, c'est-à-dire l'esprit de mortification, de mort à soi-même. Mais il ne sera pas inutile de voir que dès lors la pénitence, l'esprit de pénitence, doit se trouver dans sa perfection dans une maison religieuse, dans la vôtre, mes chères Sœurs, car nous sommes tous pécheurs. Vous êtes toutes pécheresses, de grandes pécheresses. — Nous ne parlerons ici que de *la pénitence corporelle.*

I

La pénitence corporelle. — Et d'abord sa nécessité. — Nous avons tous péché et beaucoup

péché. La sainte absolution a effacé ces taches du péché ; mais vous le savez, certaines taches d'huile. sur un vêtement par exemple, ne disparaissent pas complètement, il en reste la *trace*, l'étoffe en est comme imprégnée. Ainsi du péché : effacé par l'absolution, il laisse une *trace* dans l'âme. — La pénitence l'efface.

Une chambre a été infectée par une odeur nauséabonde ; bien qu'on ait nettoyé l'appartement, qu'on ait enlevé ce qui avait causé cette mauvaise odeur, les tentures, les meubles restent longtemps encore imprégnés de cette odeur malsaine. Ainsi encore de notre âme après le péché : elle en porte les traces, l'empreinte, et parfois, elle est toute couverte des cicatrices. *Nécessité* de la pénitence pour rendre à l'âme toute sa beauté... une grande pureté, une grande limpidité...

II

Autres raisons. — Elle dompte les passions, elle attire de grandes grâces. — *Elle dompte nos passions* : Nous savons tous quels ennemis puissants nous trouvons en nous-mêmes. Chacun de nous est sujet à une ou plusieurs passions mauvaises... L'orgueil nous enfle. Si nous le laissons grandir, nous ne pourrons plus le maîtriser... L'amour de nos aises, la sensualité nous entraînent. Si nous cédons à notre corps, si nous lâchons la bride, il demandera toujours davantage... La jalousie, la vanité, la paresse nous pressent, et, pour peu

que nous cédions à leurs instincts, elles prennent des proportions gigantesques. Il faut donc tenir les sens et les passions sous le joug, et les y tenir d'une main ferme. *Nécessité* encore de la pénitence.

La pénitence attire de grandes grâces. Certaines grâces ne s'obtiennent *que* par la pénitence. Lorsque Notre-Seigneur descendait du Thabor, Il trouva ses disciples au bas de la montagne. Un père venait de leur amener son fils possédé du démon, afin qu'ils le délivrassent. Les disciples avaient prié, ils avaient commandé au démon et celui-ci n'avait pas obéi. Étonnés, ils s'adressèrent à Jésus : « Maître, nous avons commandé au démon et il n'a pas obéi !... » Notre-Seigneur, après avoir délivré l'enfant, leur répondit : « Ces sortes de démons ne sont chassés que par le jeûne et la prière. » Le jeûne, c'est-à-dire la pénitence...

Oui, certainement, la prière est efficace. C'est la supplication qui s'élève vers le Ciel, c'est aussi l'entretien doux et intime de l'enfant avec son père, le cœur à cœur de l'épouse avec son époux. Elle est très agréable à Dieu, elle est toute-puissante auprès de Lui ; mais il n'en est pas moins vrai que certaines grâces, les *grandes* grâces ne s'obtiennent pas *sans* la pénitence. Voilà pourquoi, à la prière, Ninive joignit la pénitence. Pénitence si rigoureuse, si générale que les animaux eux-mêmes y participèrent. Donc, pour obtenir les grandes grâces, il faut ajouter la pénitence à la prière.

III

Sa pratique. — Cela veut-il dire, mes chères Sœurs, que nous devons nous couvrir de cilices, nous déchirer les épaules avec la discipline, coucher sur la dure, etc. ? — Réponse : ces grandes austérités peuvent être bonnes ; en certains cas du moins, elles le sont même certainement ; mais notre première pénitence doit *être la vie commune*. Saint Berchmans le disait : « *Maxima mea pœnitentia vita communis. Ma grande pénitence c'est la vie commune.* » Ne pas solliciter de dispense, sans motif suffisant, ne pas s'écouter, et se demander sans cesse : mais ceci m'incommodera peut-être ?... il m'irait mieux de manquer tel exercice, telle pratique ?... Donc, j'observerai intégralement — à moins d'impossibilité manifeste — toute ma Règle, tout mon Directoire, tout le Coutumier. Voilà, votre *grande* pénitence.

Et il ne faudra pas du premier coup s'effrayer — et se persuadant que l'on ne peut pas — tout abandonner. Il y a eu des martyrs qui sont allés au supplice en chantant, mais ils sont rares. Comme nous, beaucoup ont connu les répugnances, le combat ; et, soutenus de la grâce, ils ont triomphé. Il ne faudra donc pas, après quelques essais, dire : Oh ! c'est impossible, je ne puis pas, je vais demander dispense de ce point de Règle. — Il faut cependant observer la discrétion ; mais une fois que l'obéissance a fixé, réglé et sanctionné ce que nous devons faire, gardons-nous de nous persuader

trop aisément que nous ne pouvons pas. Lorsque le capitaine dit d'aller au feu, les soldats vont au feu. Seront-ils atteints par la mitraille ? verseront-ils leur sang ?... Il ne s'agit pas de cela. S'ils meurent, peu importe, pourvu qu'ils obéissent.

Est-ce à dire qu'on ne doit pas manifester ses nécessités ? Nous avons dit le contraire hier ; et si, la chose une fois exposée, votre Supérieure répond : « Allez quand même », obéissez sans retour malgré ce qu'il pourra vous en coûter. Si l'on vous dit de vous reposer, reposez-vous et restez en paix.

Est-ce donc que l'on ne doive pas pratiquer d'autres austérités que celle de la Règle ?... Non, certainement ; il est des cas où elles sont utiles et nécessaires. Il peut se trouver une âme à qui Dieu demande d'en faire beaucoup. Que tout soit soumis à l'obéissance, et qu'elle fasse, dans le secret, sans que personne le sache et s'en aperçoive, tout ce qui lui sera permis. Mais encore une fois, avant tout, la Règle, la vie commune... Où en suis-je de la vie commune ? De la fidélité aux moindres observances ?...

Il y aura bien toujours en nous cette fatale propension au péché : mais grâce à la pénitence, il ne laissera pas de trace dans notre âme, il n'y prendra pas racine et notre âme ainsi purifiée sera plus capable de l'union divine et plus digne des grâces dont elle est la source.

QUATRIÈME MÉDITATION

L'ENFER

La méditation qui suit la considération du péché est tout naturellement celle des *conséquences* du péché. En cette vie, nous pouvons réparer le péché, mais s'il n'est pas expié, il entraînera nécessairement la *perte* de l'âme.

Nous avons vu ce matin, mes chères Sœurs, que Dieu avait précipité les Anges rebelles dans les abîmes éternels pour un seul péché grave. L'enfer a donc été créé pour eux, mais il est destiné aussi aux hommes qui, ayant violé la loi de Dieu, ne sont point trouvés à leur mort en état de grâce.

La considération de l'enfer est une des plus salutaires à l'âme ; nous l'étudierons, non pas pour entrer dans des sentiments uniquement de crainte servile, mais afin que si, à de certaines heures, l'amour de notre Dieu n'était point assez fort en nous pour nous faire éviter le péché, la crainte des châtiments dont il est suivi, nous retienne sur la pente du mal.

Nous ferons cette considération à ce point de vue : *Ce que nous aurions à perdre en nous damnant.* Nous prendrons pour texte les paroles mêmes du saint Évangile. Quand un juge prononce la sentence d'un condamné, il a soin d'exprimer en termes fort clairs la peine à subir. Notre-Seigneur, dans le saint Évangile, en s'adressant aux damnés leur dit : « RETIREZ-VOUS LOIN DE MOI, MAUDITS, ALLEZ AU FEU ÉTERNEL ! »

I. — LOIN DE MOI !... — C'est la première parole, la plus terrible !... Cette âme créée pour Dieu, cette âme dont il devait faire la félicité... à jamais bannie, exilée, loin de sa face !... Elle a entrevu Dieu d'une certaine manière, elle a compris quelque peu ce qu'Il est, elle l'a connu et c'est pour le perdre à jamais ! — *Loin de moi* !... plus de revoir, plus d'espérance !

Nous sommes sur cette terre pour chercher Dieu. De son côté, Il nous cherche aussi, et qui pourra nous faire comprendre les recherches de son amour, les infinies tendresses de ses poursuites miséricordieuses ! Il est père, aussi père qu'il est possible de l'être. Il recherche ici-bas celui qui l'abandonne, Il n'attend pas qu'il vienne à lui, Il va à la poursuite du pécheur. Cependant, si le pécheur résiste, s'il fuit Dieu, il est certain qu'il restera éternellement dans l'état où la mort le trouvera. Oh ! qui dira *un Dieu perdu* ?... Dieu, seul capable de remplir les aspirations de l'âme ! Ici-bas, quand Dieu se cache, quelle souffrance ! Et dans l'enfer, c'est un vide immense. Et jamais un instant de relâche dans cette privation, jamais un rayon d'espoir dans ces affreuses ténèbres, jamais un peu de rafraîchissement dans ces ardeurs vengeresses, jamais plus Dieu possédé, aimé ! — C'est bien fini. Dieu est éternellement perdu pour cette âme, et, perdant Dieu, elle a tout perdu !...

II. — Loin de moi, MAUDITS ! C'est la seconde partie de la sentence. — La malédiction est le con-

traire de la bénédiction. Lorsqu'on dit de quelqu'un qu'il est béni de Dieu, on entend par là qu'il est favorisé, que son bonheur est augmenté. — La bénédiction divine *porte bonheur.*

La malédiction divine est de même synonyme de malheur. Le damné est maudit, maudit d'une façon générale.

Maudit dans son intelligence. — Elle devait connaître Dieu, elle était ouverte à toutes les grandes choses, aux pensées nobles et élevées... Maudit !... Elle est à jamais incapable de jouir de la vue de Dieu, de contempler la souveraine vérité ; elle est fixée, rivée à jamais aux ténèbres et aux obscurités les plus suffocantes.

Maudit dans sa mémoire. — Plus de souvenir de Dieu que pour le regretter ou le haïr, — plus de retours consolants et, par suite des souvenirs du passé, des regrets qui ne finiront jamais.

Maudit dans sa conscience. — Elle sentira à jamais ce remords poignant que la Sainte Écriture compare à un ver rongeur.

Maudit dans sa volonté. — Elle sera tout entière plongée dans le mal. — La volonté est nourrie par l'espérance... Or désormais, plus de bien, plus de bonheur !... Plus jamais, le damné n'espérera voir finir ses tourments.

Ce n'est pas assez. *Maudit dans ses affections, dans son cœur* ! — Quand on aurait toutes les autres jouissances, s'il manque celles du cœur, on n'en peut goûter aucune. — La famille où l'on ne s'aime pas, est une famille malheureuse. La famille religieuse dont les membres ne sont pas unis, est

une Communauté où ne règnent pas la paix et le bonheur. Et l'enfer est le lieu où l'on n'est pas aimé et où l'on n'aime pas !... Notre cœur est parfois angoissé, serré, il souffre alors beaucoup. Tout cela n'est rien comparé à l'enfer.

III. — Nous arrivons à la troisième parole : *in ignem.* ALLEZ AU FEU !... et quel feu ! Les théologiens ont bien fait des considérations sur ce feu dont Notre-Seigneur parle, ils n'ont pu le définir au juste. Mais nous savons que le feu d'ici-bas n'est rien comparé à celui-là. — Saint Augustin, voulant nous en donner une idée, nous dit en substance : « Vous voyez cette peinture représentant un incendie, ces flammes qui montent contre les murs, qui s'échappent, se répandent en lueurs sinistres ; c'est une image du feu réel envahissant une demeure. Eh bien! il y a autant de différence entre le feu de l'enfer et un incendie qu'entre cette peinture, cette image froide et sans vie, et le feu qui consume et détruit une habitation. » C'est la comparaison qui exprime le mieux l'*immense disproportion* qui existe entre tout ce que la terre peut nous offrir de plus intense et les flammes de l'enfer. Ce sera un feu dévorant, pénétrant tout entier le pauvre damné. — Puisse cette considération du feu de l'enfer nous donner un grand mépris pour toutes les menues souffrances qui forment la trame de notre vie !...

IV. — Enfin tout cela : cette séparation, cette malédiction, ce feu : IN ÆTERNUM, pour *une éternité* !... Oh ! je comprends l'éternité pour le Ciel, pour la jouissance de tous les biens, de toutes les joies, pour la possession de Dieu, la louange ininterrompue ; mais à l'endroit même où Notre-Seigneur dit que le Ciel sera éternel, il dit aussi que l'enfer sera *éternel !*

Au feu ÉTERNEL !... Caïn est damné, d'après le sentiment commun des saints Pères ; il y a six mille ans qu'il est dans les abîmes de la divine Justice ! Caïn n'a fait que commencer son éternité. — Judas — nous en avons pour témoignage la parole même de Notre-Seigneur — est aussi damné ; depuis deux mille ans qu'il souffre, plongé dans les tourments du feu, et depuis le jour où son supplice a commencé, quel désespoir, quelles tortures ! Et Judas ne fait que commencer son éternité !... — Cette personne que nous avons vu mourir la première, alors que nous étions tout jeunes, si elle est en enfer, n'a fait que commencer son éternité ! Une nuit seulement dans le feu, il semble que ce serait intolérable ! — L'éternité commence toujours et ne finit jamais !...

Et dire, ô mon Dieu ! que j'ai mérité ce sort !... dire qu'il y a eu telle et telle époque de ma vie où j'ai creusé ces abîmes sous mes pas !... et si vous n'aviez pas dit à la mort : Ne frappe pas, que serais-je devenue ?... O mon Dieu, dans ma fureur

insensée, je vous aurais perdu ! Quel épouvantable malheur !... Et ce malheur menace tant d'âmes de mondains qui ne vivent pas pour vous !... mon Dieu, pardonnez-leur comme vous m'avez pardonné à moi-même. Que désormais je ne vive plus que pour vous seul et qu'en sauvant mon âme, j'en sauve une multitude d'autres qui puissent vous aimer, ô mon Dieu, pendant toute l'éternité !

TROISIÈME JOUR

PREMIÈRE MÉDITATION

L'ENFANT PRODIGUE

Nous savons, mes chères Sœurs, que dans nos oraisons, nous devons avant tout suivre *l'attrait de la grâce.* Il ne faut pas mettre notre activité naturelle à la place de l'activité divine. La grâce seule peut faire en nous l'œuvre de notre sanctification, de notre purification. Il faut donc la suivre, ne pas la gêner, la contrarier. Ainsi, si nous nous sentons portées à nous humilier, à nous anéantir devant Dieu, nous devons, en méditant le sujet qui nous a été donné, ramener nos pensées à cet attrait d'anéantissement et considérer le sujet, l'enfer par exemple, ou tout autre, à ce point de vue. Il n'est pas nécessaire d'ajouter que cet attrait est très bon, excellent, Dieu ne faisant quelque chose que dans les âmes *humbles.*

Il en est de même, si nous avons l'attrait de la contrition ; nous pouvons tout considérer à ce point de vue. — De même encore pour l'attrait de l'amour.

Nous méditerons ce matin une des pages les

plus touchantes du saint Évangile : l'Enfant Prodigue. — Nous verrons SON DÉPART, SON SÉJOUR loin de la maison de son père et SES ÉGAREMENTS, enfin SON RETOUR.

I

Il sera facile de nous représenter la demeure du prodigue. Il y a là une famille heureuse. Elle se compose du père et de deux fils tendrement aimés. Les deux fils sont la joie de leur père ; il leur a fait donner une éducation distinguée. Il leur prodigue tout ce qu'ils peuvent souhaiter. L'allégresse rayonne sur tous les visages, et quand on voit passer ce groupe dans les rues, sur le chemin, on se prend à envier leur sort.

Cependant le plus jeune fils s'assombrit bientôt, son visage est préoccupé ; il a vu des amis qui lui ont vanté leurs plaisirs, et il se laisse aller, lui aussi, à souhaiter d'autres joies que les joies pures de la famille.

Bientôt il se présente auprès de son père, et d'un ton à demi impertinent, il lui demande de réaliser la part qui doit lui revenir dans sa fortune et de la remettre entre ses mains ; il la gérera selon qu'il l'entendra. Le père, surpris, contristé, cède cependant ; il lui remet une portion de sa fortune et le pauvre enfant s'éloigne !...

Remarquons ici l'ingratitude du prodigue. Remarquons aussi son mépris de l'affection paternelle... Son père ne vivait que pour lui, il avait tout

fait pour lui, et l'enfant part, il s'éloigne !... Oh ! que c'est bien là l'image de notre âme, quand elle s'attache à la créature et quitte son Créateur !... En Dieu, elle avait tous les biens, toutes les joies : joies pures de la conscience, sécurité du devoir accompli ; elle laisse tout cela, elle va à ses plaisirs. — Ingratitude, mépris pour le meilleur des pères !

II

Le prodigue est parti, il a trouvé des amis qui partagent ses plaisirs ; — ils ne sont pas difficiles en cela, car, dit le saint Évangile, ils vivaient dans la débauche. — Mais l'argent est vite épuisé et avec l'argent les amis ont disparu. Le voilà pauvre, sans vêtements, sans nourriture ; et pour vivre il entre en service chez un métayer dont il gardera les pourceaux.

Pour comble de malheur, la disette arrive dans le pays... Le prodigue envie la nourriture de ces animaux immondes, et il ne lui est pas permis de s'en rassasier !...

Ainsi, quand nous quittons notre Père qui est Dieu, nous perdons *tout !* nous perdons tous les biens de la grâce dont notre âme était si richement douée, et bientôt, dans notre misère, nous nous repaissons de satisfactions peu nobles, avilissantes même, et nous tombons dans cet état de dégradation décrit par le Prophète : *qui nutriebantur in croceis amplexati sunt stercora.* Ceux qui étaient nourris dans la pompe, sont tombés dans l'ordure...

Voilà le sort de l'âme qui s'éloigne de Dieu. — N'a-t-il pas été parfois le nôtre ?

III

Cependant, le prodigue se souvient : « Il y a, dit-il, dans la maison de mon père, des mercenaires qui ont du pain en abondance, et je meurs ici de faim, — Je me lèverai et j'irai à mon père. »

Il ne doute pas du cœur paternel, il le connaît,... et il se met en route...

Nous aussi, nous connaissons le cœur de notre Père, tant de fois déjà il a pardonné ! — Nous irons à lui et nous dirons : *Peccavi*, j'ai péché... Je regrette, je me repends...

Enfin le prodigue est parti, presque sans vêtements, pâle, exténué, il se dirige vers la maison de son père. Celui-ci, chaque jour, interroge la route du regard, et chaque jour lui apporte un nouveau déchirement. Un jour, il lui semble apercevoir son enfant — il va à sa rencontre — il presse le pas — il l'atteint enfin et le pressant sur son cœur : « Voici mon fils, dit-il. Il était perdu et le voilà retrouvé, qu'on lui apporte des vêtements, qu'on tue le veau gras, qu'on lui mette l'anneau au doigt et des chaussures aux pieds, mon enfant était perdu et il est retrouvé. » Voilà l'accueil divin au pécheur repentant — pauvre prodigue, à peine a-t-il prononcé son *peccavi*, que le Cœur de Dieu s'ouvre pour le recevoir et que le Ciel est en fête pour son retour !..

Nous considérerons la bonté, la tendresse, la miséricorde infinie de notre Dieu, qui très souvent fait un grand saint d'un pécheur qui l'a gravement offensé. — Nous penserons à David, — à Marie-Madeleine, — Marie-Madeleine qui surpassa de beaucoup Marthe sa sœur... et sur ces considérations, nous nous exciterons à une grande confiance en la miséricorde de notre Dieu.

DEUXIÈME MÉDITATION

LE JUGEMENT GÉNÉRAL

AVIS

Voici encore, mes chères Sœurs, un jour de deuil, de larmes, de pénitences. Si nous pouvons faire quelque pénitence corporelle, c'est aujourd'hui qu'il faut en user.

La lecture de ce jour pourra se faire au XXIII^e^ chapitre du I^er^ Livre de l'*Imitation : De la méditation de la mort.* — L'*Imitation*, comme le saint Évangile, contient des choses très substantielles ; cette lecture doit donc être faite lentement, lentement. Il convient de peser chaque parole afin de se les bien assimiler. Une pensée, si elle touche, peut suffire ; et il ne faudrait pas vouloir lire beaucoup, croyant faire un plus grand profit.

Parmi tous nos exercices, nous pouvons aussi

compter comme très excellent le Chemin de la Croix, surtout pour obtenir la contrition. Il est difficile que, voyant notre bon Maître tant souffrir pour nos péchés, nous n'en concevions pas une profonde douleur et un regret très grand.

Nous avons médité ce matin une parabole touchante du saint Évangile, c'est encore une parabole qui fera le sujet de notre prochaine oraison.

Un homme sortit pour semer son champ, il n'y sema que du bon grain, et quand il eut fini, il s'en alla. Peu après son ennemi vint et sema de l'ivraie dans le même champ et personne ne s'en aperçut. Le bon et le mauvais grain germèrent ensemble, grandirent et se couronnèrent d'épis. A ce moment, les serviteurs se rendirent au champ et lorsqu'ils en revinrent, ils coururent à leur maître. « Maître, dirent-ils, n'avez-vous pas semé du bon grain dans votre champ ? d'où vient donc qu'il y ait tant d'ivraie ? Voulez-vous que nous allions l'arracher ? — Non, répondit le maître, attendez jusqu'à la moisson, alors nous couperons le bon et le mauvais grain, nous mettrons le bon grain dans nos greniers et nous jetterons le mauvais dans le feu. »

Ceci est une figure du gouvernement de la Providence qui laisse croître et grandir le bien et le mal jusqu'au jour des grandes manifestations au jugement général. Nous considérerons trois choses : *Les préparatifs, l'examen de la cause, et la sentence.*

I

Les préparatifs. — Dans un jugement ordinaire, les juges se réunissent, les témoins à charge et à décharge se présentent, le prévenu est amené. — Le jugement dernier aura aussi ses préliminaires.

Un jour, Dieu transporta en esprit le prophète Ezéchiel dans une grande plaine toute couverte d'ossements de morts et Dieu dit au prophète : « Parle », et le prophète parla et tous ces ossements blanchis se remuèrent, s'emboîtèrent les uns avec les autres et la plaine fut couverte de squelettes !... « Parle », dit encore le Seigneur au prophète ; et le prophète parla, et soudain ces ossements se couvrirent de chair et de muscles, mais c'étaient des cadavres !... « Parle », dit une troisième fois le Seigneur au prophète ; et le prophète parla de nouveau, et voilà que ces cadavres prirent vie, et il y en avait une armée !...

Quelque chose de semblable se passera au dernier jour. Les anges donneront un signal, et au son de la trompette (on ne sait pas au juste ce que sera ce signal) toutes les tombes rendront leurs morts, et il y en aura des multitudes. — Nous serons là, nous aussi, debout sur notre cercueil ! — Et alors le Seigneur Jésus apparaîtra plein de gloire et de majesté, entouré de toute la Cour céleste, portant en sa main cette Croix sur laquelle il a expiré pour notre salut, et qui est le signe de sa puissance. — Jadis on l'a vu, humilié, trahi, vendu,

comparé à un scélérat, — jadis on l'a vu prisonnier dans son tabernacle, — jadis il a supporté tous les blasphèmes, tous les outrages, tous les crimes de la terre !... aujourd'hui, cela est passé, c'est l'heure du triomphe... Qu'il est beau, qu'il est grand notre divin Maître !

Tous les hommes seront là !... Mais ils n'y seront pas tous dans le même état. Les Anges sépareront les bons à droite, les mauvais à gauche...

Mais comment les Anges pourront-ils faire le discernement ? car ils n'ont pas le pouvoir de lire dans le cœur de l'homme... Dieu seul pénètre dans ce sanctuaire impénétrable ! — Ah ! c'est que les âmes communiqueront au corps quelque chose de leur état. — Les âmes des justes, resplendissantes de pureté, donneront à leurs corps quelque chose de lumineux et de céleste. — Les âmes des pécheurs leur donneront ce qu'elles ont en partage : la laideur, la difformité. — Ainsi se fera le jugement, il sera facile... De quel côté serons-nous ?...

II

Devant les assises de la terre, on instruit la cause du coupable. — Aux grandes assises de l'éternité, toutes les causes seront instruites d'avance. Le juste Juge éclaire les consciences, en dévoile les secrets aux yeux de tous...

Que de pensées, que d'actions que l'on croyait à jamais ensevelies et qui seront alors à découvert !...

III

Enfin, dans les assises de la terre, les juges se retirent pour délibérer, puis revenant, ils prononcent la sentence : travaux forcés, prison à perpétuité, peine capitale. Mais le divin Roi n'a pas de délibération à faire. La sentence est toute prête, et avec une voix pleine de douceur, avec un visage resplendissant de beauté et de bonté : « Venez, les bénis de mon Père, leur dira-t-il, venez posséder le royaume que je vous ai préparé. » Et aussitôt, donnant le motif de cet appel : « J'étais nu et vous m'avez revêtu ; j'étais prisonnier... j'ai eu faim, etc. », car tout se réduit à la charité. — Qui aime Dieu, a toutes les vertus, et qui a toutes les vertus a conséquemment la charité. — Puis se tournant à gauche, avec un visage sévère : « Allez, maudits, au feu éternel ! » — Et aussitôt les damnés se précipiteront dans l'enfer... *In ignem æternum...*

Nous méditerons, mes chères Sœurs, ces grandes assises qui se tiendront au dernier jour, et nous verrons comment il faudra régler désormais notre vie pour mériter d'entendre de la bouche du divin Maître la sentence de bénédiction. Car nous serons là... Et nous serons d'un côté ou de l'autre... Et quelle sera notre sentence ?... C'est maintenant, c'est chaque jour que nous préparons les éléments de cette sentence... éternelle !...

TROISIEME MÉDITATION

LE PÉCHÉ VÉNIEL

Il faut aller à la confession avec un grand esprit de foi. Ce n'est pas un homme qui est derrière cette grille, c'est Notre-Seigneur. — Si l'âme se présente au saint Tribunal avec cet esprit de foi, Dieu fera que le confesseur, sans le savoir peut-être, sans le comprendre même, lui dira la parole nécessaire à son âme, une parole qui la nourrira, la fortifiera pour poursuivre sa route. Ou bien encore, l'âme comprendra ce qui lui est dit, dans un sens que le confesseur n'y avait point mis et qui sera pour cette âme une lumière et une force.

J'ajouterai encore ce mot : Le Sacrement opère *en proportion des dispositions de l'âme.* Or, la disposition essentielle, c'est *la douleur.* Il faut donc s'appliquer beaucoup plus à exciter en soi une grande douleur de ses fautes, qu'à en faire l'examen, qui est d'ailleurs assez facile. En tous cas, si l'on vous appelle à l'improviste et sans que vous ayez tout le temps nécessaire pour vous préparer, avoir bien soin de formuler l'acte de contrition, avant d'entrer au saint Tribunal. Cela pour plus de sécurité.

Le sujet de notre oraison sera le *péché véniel.* — Je ne parle pas du péché véniel semi-délibéré. Il est regrettable, sans doute, puisqu'il offense Dieu, mais il est sans dommage profond pour notre âme et n'entrave pas notre sanctification. Il peut rendre

notre marche un peu plus lente, mais il n'est pas un obstacle, et ceci est bien consolant. Je parle donc du péché véniel de propos *délibéré*. Et c'est toujours de ce péché qu'il sera question dans tout ce que je vais dire. Non pas de ce péché véniel *très volontaire*, *très consenti* pour lequel on a quelque attache et qui passe en habitude ; que l'on commet en s'y résignant, — je dirai presque *en s'y abonnant*. — Saint François de Sales en parle assez au long et clairement dans son *Introduction à la Vie dévote*. Il est certain qu'une âme qui se laisse enlacer par de telles habitudes renonce à sa perfection. Et ceci est rigoureusement vrai. Je parle donc seulement des péchés véniels de *propos délibéré*, auxquels nous pouvons nous laisser aller de temps en temps, que nous commettons par négligence, jalousie, orgueil, irritation, etc. — Et je dis que ce péché est un très grand mal : 1° *Parce qu'il s'attaque à Dieu*, 2° *Parce qu'il s'attaque à l'âme*.

I

Il s'attaque a Dieu. — La simple infidélité, sans être un péché d'omission, consiste à refuser un sacrifice que Dieu nous demande et plus généralement à ne pas répondre aux appels intimes de Dieu. Ainsi entendue, elle n'est qu'un manque de générosité et qu'une indélicatesse par rapport à Notre-Seigneur ; — elle prive de sa grâce en ce sens que l'âme aurait eu, en suite de sa fidélité, plus de force, plus de lumière ; mais, si préjudiciables

qu'elles soient, les conséquences de nos infidélités ne sont pas comparables à celles du péché véniel.

Le péché véniel est une désobéissance *vraie* à l'égard de Dieu. — Dieu commande et nous n'obéissons pas. Il s'attaque donc à Dieu : c'est une offense en de petites choses, il est vrai, mais la désobéissance existe, l'offense est réelle. — L'imperfection ne s'attaque qu'au conseil ; le péché véniel s'attaque au précepte qu'il viole formellement.

C'est encore manquer de *reconnaissance* envers sa bonté, Dieu multipliant ses grâces, ses bienfaits, et nous, multipliant nos ingratitudes !... De là, ces affirmations si fortes de la théologie que vous connaissez bien : Quand on pourrait, par un petit mensonge, guérir les souffrances de tous les malades, soulager tous les maux de la terre, il ne faudrait pas le dire. — Pourquoi ? Parce que le péché, c'est le mal de Dieu, et la souffrance n'est que le mal de la créature.

Quand, par un léger péché véniel, on pourrait délivrer toutes les âmes souffrantes du Purgatoire et leur procurer immédiatement la vue et la jouissance de Dieu, il ne faudrait pas le commettre, parce que Dieu ne trouverait pas dans la délivrance de toutes ces âmes, qui lui sont cependant si chères, une compensation à l'outrage que lui fait un seul péché véniel.

Bien plus, quand par un petit péché véniel on pourrait vider instantanément l'enfer et faire de tous les damnés autant de Bienheureux, il ne faudrait pas le commettre. Voilà la logique : d'une part, le

mal de Dieu, d'autre part le mal de la créature. Le second toujours inférieur au premier.

Ouvrez la Sainte Écriture. Elle est pleine de traits qui marquent la souveraine répulsion de Dieu pour le péché véniel.

David a un sentiment de complaisance dans le grand nombre de ses sujets, il en fait faire le dénombrement, et Dieu est si irrité de ce péché d'orgueil qu'Il lui envoie son prophète pour lui témoigner son courroux. Il lui donne à choisir entre trois fléaux : la guerre, la peste et la famine. David choisit la peste, et en trois jours soixante-dix mille hommes sont frappés de mort. — Pour un *petit* péché !

Moïse reçoit de Dieu l'ordre de parler au rocher pour en faire jaillir une source, il se défie quelque peu de la parole de Dieu et frappe deux fois le rocher. — Moïse tant aimé de Dieu, Moïse qui avait avec lui tant d'entretiens ineffables, Moïse sera privé de la jouissance après laquelle il soupire, il n'entrera pas dans la terre promise. — Pour une *petite* défiance !

La femme de Loth !... La famille de Loth quittait la ville coupable et condamnée. Conduite par les Anges, elle s'éloignait. La femme de Loth, — attirée peut-être par un souvenir, un sentiment de pitié, — se détourne un peu, jette un regard sur la ville qu'elle laisse. A l'instant elle est punie de mort, changée en statue de sel. — Pour une *petite* curiosité !...

Ah ! le péché n'est donc pas *si peu* de chose !... Dieu en a une horreur telle qu'il retient, et quel-

quefois longtemps, dans le Purgatoire des âmes très saintes, et qu'il aimait beaucoup, afin de les purifier de la plus petite trace de péché.

Le vénérable Père de la Colombière passa onze à douze heures dans les flammes du Purgatoire, d'après le témoignage de Sainte Marguerite-Marie.

Saint Louis de Gonzague, cette âme si pure, d'après une révélation de sainte Catherine de Sienne, passa par les flammes du Purgatoire... Et pourtant Dieu aimait ces âmes !... Il avait une soif ardente de se les unir pour jamais !... Elles s'élancent vers Lui et Dieu les repousse... Non, elles ne sont pas toutes pures ! Attendez !... Et Dieu les condamne à rester des heures, des jours, souvent des années dans ce lieu de souffrances, avant de le posséder à jamais.

Voilà ce qu'est le péché véniel. — Ah ! quand les Saints versaient des larmes sur leurs fautes les plus légères, quand ils les expiaient par de longues pénitences, ils avaient raison. — Peut-être avons-nous été parfois tentés de les taxer de sainte exagération. — C'est nous qui étions dans l'erreur.

II

Le péché véniel s'attaque à Dieu, IL S'ATTAQUE AUSSI A L'AME.

1° Il *diminue les secours de la grâce.* Sans la grâce, nous ne pouvons rien faire dans l'ordre du salut. Il s'agit ici évidemment de la grâce *actuelle.* Elle est à la fois prévenante et excitante non moins

que dirigeante et fortifiante, suivant la forme sous laquelle elle est donnée.

Elle s'adresse à l'intelligence, lui fait concevoir les pensées élevées, lui montre sous un jour favorable, attrayant, séduisant parfois, le bien, la vertu, les récompenses éternelles, le bonheur d'aimer Dieu. Tantôt elle agit d'elle-même comme par une initiative spontanée. Tantôt elle accompagne certaines influences extérieures ! lectures, bonnes paroles entendues, spectacles édifiants et leur donne une puissance victorieuse. — Une Sainte passe devant l'image de l'*Ecce homo*... Elle y avait passé souvent sans éprouver aucun sentiment particulier... Cette fois-ci la vue de son Sauveur ainsi maltraité pour elle, lui rappelle son amour avec tant de force qu'elle fond en larmes. C'est l'action de la grâce... Nous parcourons une page d'un livre de spiritualité, nous y trouvons des choses lues souvent peut-être, mais que nous comprenons tout autrement, nous sommes subjuguées... c'est la grâce, etc., etc. : Grâce *prévenante* et *excitante*.

La grâce revêt une autre forme que nous connaissons bien. A de certains jours, nous nous sentons fortes, indomptables. Nul sacrifice ne nous coûte, nulle tentation ne nous paraît difficile à vaincre ; c'est l'effet de la grâce...

Sans compter qu'à notre insu, Dieu nous conduit Lui-même par les chemins les meilleurs... les plus sûrs... Oh ! que la grâce est nécessaire et précieuse !

Par le péché véniel elle est *diminuée*. Les canaux qui l'amènent sont rétrécis. Pauvre âme enténé-

brée, affaiblie, jetée presque sans soutien à travers les périls, que deviendra-t-elle ?

2° Non seulement le péché diminue la lumière, la force, l'assistance d'en-haut, *mais il porte atteinte à nos propres actions*. Il les rend bien moins méritoires.

L'âme qui commet le péché véniel de propos délibéré est inclinée vers la terre. Elle est conduite aisément par l'amour-propre ou la sensualité. Par suite : travail, souffrance, prière même sont mélangés de tant de scories que l'or pur du vrai mérite reste en bien petite quantité. Autre déperdition effroyable due au péché véniel ; autre source d'affaiblissement, autre source de péril pour l'âme !...

3° Il y a une Providence spéciale pour les justes. Dieu veille sur eux avec plus de tendresse. Il a soin de rendre les efforts de Satan plus inoffensifs. Le démon est une bête féroce attachée par une forte chaîne. Il ne peut nuire que dans le rayon tracé par la puissance divine. — Autour des âmes généreuses, Dieu *raccourcit* la chaîne... Autour des âmes qui lui sont moins fidèles, il *l'allonge* et laisse au démon plus de pouvoir.

Pauvre âme qui tombe dans le péché véniel avec une certaine fréquence, qu'elle est à plaindre !...

Tempérament maladif, tout lui coûte : la prière, la règle, la charité fraternelle, chaque détail de la vertu...

Brebis exposée aux atteintes du loup dévorant !... Pauvre âme, qu'elle est à plaindre déjà dès cette vie ! — Et si son malheur présent ne la conduit

pas à l'abîme éternel, si par miracle elle échappe au péché grave, quel purgatoire terrible sera le sien !... terrible par la *durée*, terrible par l'*intensité* de la peine...

O mon Dieu, que j'ai peu compris jusqu'à présent ce qu'était le péché ! Je l'ai multiplié à plaisir dans ma vie — j'y suis plongée, il y en a une multitude. Je le sais, je viens d'en faire le recensement et je n'ai pas tout vu ! — S'il me fallait envisager en ce moment les péchés véniels de toute ma vie !... toutes ces négligences volontaires dans la prière... toutes ces pensées d'amour-propre... ces aversions nourries ou trop peu combattues... cette façon de me porter mollement au devoir, au sacrifice !... O mon Dieu ! ayez pitié de ma pauvre âme, et donnez-moi de mieux comprendre à l'avenir quel grand mal est le péché dont vous avez tant d'horreur et qui me fait un si grand tort...

Pardonnez-moi, mon Dieu, de grâce épargnez-moi et faites qu'à l'avenir je m'efforce d'éviter le péché, pour mériter par là plus de grâce pour ma sanctification et un plus grand degré d'amour pour vous.

QUATRIEME MÉDITATION

LE LENDEMAIN DE CETTE VIE

AVIS

Nous touchons, mes chères Sœurs, à la fin de la première phase des Exercices, et nous devons nous efforcer de ne pas en sortir sans en avoir recueilli toutes les grâces, et avoir profité de tous les secours du Ciel.

Nous avons déjà médité plusieurs passages du saint Évangile, c'est encore le saint Évangile qui nous donnera ce soir la matière de notre oraison. Elle pourrait s'appeler : Les justes secrets de la Providence ou : *La vie présente et la vie future;* ou encore : *La vie molle et ses conséquences*, comme aussi : *La récompense d'une vie passée dans la vertu*, suivant le côté sous lequel on l'envisage.

Le saint Évangile nous offre ce tableau : Il y avait deux hommes vivant l'un près de l'autre. Le premier était pauvre, dénué de tous les biens ; sans toit pour s'abriter, sans vêtements pour se couvrir, sans pain, sans amis, et de plus il était souffrant, — il avait des plaies, des plaies profondes, des ulcères !... Jamais un mot d'affection, jamais un regard ne venait réjouir et dilater son cœur, et les chiens, plus pitoyables que les hommes, venaient lécher ses plaies.

L'autre était riche, il habitait une demeure somptueusement meublée, était vêtu de fin lin, dit l'Évangile. Sa table était magnifiquement ser-

vie de mets délicats. Le pauvre enviait les miettes qui tombaient de cette table et personne ne lui en donnait une seule. — Enfin, il arriva ce qui arrive toujours, la mort frappa l'un et l'autre. — L'Évangile ajoute que le pauvre dans son agonie fut visité par les Anges, et qu'après sa mort, il fut transporté dans le Ciel. Il ne dit pas ce qui arriva avant la mort du riche, mais après sa mort, *sepultus est in inferno :* il fut enseveli dans l'enfer.

Remarquons que Notre-Seigneur, pour rendre l'image plus saisissante, pousse les choses à l'extrême : d'un côté toutes les souffrances sans aucune consolation, sans aucun adoucissement ; de l'autre, les jouissances, le bien-être sans aucune peine. Il n'en est pas ordinairement ainsi. Les plaisirs de ce monde, qui valent si peu, sont souvent mêlés de beaucoup d'amertume ; et les souffrances du juste ne sont pas sans consolations..., au moins avons-nous celles de la foi. Notre-Seigneur a voulu nous montrer par là que, quand il serait possible (ce qui n'arrive pas) qu'une âme passât sa vie tout entière dans la souffrance, l'humiliation, la privation de toute consolation, cette âme cependant en verrait la fin, elle en recevrait les éternelles compensations. Car qu'est-ce que tout cela ? — Demain, pour elle, ce sera le Ciel !... Et quand même un homme accumulerait toutes les richesses et vivrait dans de perpétuelles délices, que lui en resterait-il demain, si l'enfer est son partage ?...

Arrêtons donc un instant nos regards sur l'*au-delà* de la vie et voyons quelle est la part du pauvre, — quelle est celle du riche.

I

Celle du riche, l'Évangile nous le dit encore, car il nous le montre élevant du milieu des flammes une voix suppliante et disant : « Seigneur, par pitié, permettez que Lazare vienne à moi, qu'il trempe son doigt dans l'eau et en laisse tomber une goutte sur ma langue : car je suis affreusement torturé dans cette flamme ! » — Et des profondeurs de l'éternité descend une voix qui répond : « Impossible !... impossible ! pendant que tu étais sur la terre, tu as eu tous les biens : Lazare, mon ami, a eu les maux... un abîme à jamais vous sépare. Nul ne saurait aller de ce lieu dans celui où vous êtes. » — Et le riche resta dans son enfer et il y souffre encore. Et le pauvre resta dans le ciel et il y jouit toujours, il y jouira à jamais.

II

La part du pauvre, c'est le bonheur éternel, c'est Dieu ! — Dieu, dans toute *sa beauté*, et qui dira la beauté de Dieu ? nul homme sur la terre ne l'a vue. Beauté incompréhensible, beauté si grande qu'elle nous ravira sans fin et avec des délices toujours nouvelles.

La beauté nous ravit toujours. — Que nous la contemplions dans l'étoile qui brille sur nos têtes au milieu de la voûte azurée, dans la splendeur de nos montagnes, dans l'agréable variété d'une

campagne fleurie, nous sentons en tout cela quelque chose qui nous séduit et nous captive. — Tout cela, cependant, est la beauté créée. — Elle n'est *rien* en comparaison de la beauté divine.

Dieu dans *sa bonté !* — Dieu se communiquant, se donnant sans mesure à sa créature... Dieu parlant à son cœur... Dieu l'aimant et étant aimé d'elle !... Le cœur a ses besoins, besoins qui sont vivement ressentis. — Ah ! si sur la terre un regard, une parole d'affection nous fait déjà tant de bien, que sera donc le Ciel se versant avec toutes les effusions de la charité divine dans notre pauvre cœur !...

Bonheur pour *le cœur*, bonheur pour *l'intelligence.* — Dieu est *vérité* et il se donnera tout entier ! — Ici-bas, l'homme est sans cesse à la poursuite de la vérité ; nous sommes ainsi faits que seule, elle peut nous satisfaire. Si les savants, dans leurs spéculations scientifiques, sont tellement fascinés que les heures passent sans qu'ils s'en aperçoivent, que sera-ce d'avoir son intelligence pénétrée, rassasiée de l'éternelle Vérité, la Vérité de toutes choses ! — Plus d'ombre, plus d'incertitude — pleine lumière et en même temps merveilleuses connaissances.

Nous rencontrons quelquefois des âmes pures, limpides, transpárentes, dont la candeur se lit tout entière dans le regard. Oh ! qu'il fait bon passer quelques instants avec ces âmes, en pénétrer les délicieux replis dans un entretien quelque peu intime. Il semble que tout est plus élevé, plus noble, plus pur en elles et autour d'elles. — Et, qu'est-ce

que cela vis-à-vis de la pureté, de la sainteté, de la vérité divine dans laquelle nous serons plongés ?

III

Le Ciel n'est pas une félicité d'un moment, c'est un jour *sans fin*, le bonheur ne cesse jamais, il recommence toujours.

Que sera donc une éternité passée en présence de la Trinité sainte, de Notre-Seigneur, de notre bonne Mère Marie, des Anges !...

Cécile obtint pour son époux Valérien la faveur de voir son Ange, et ce spectacle suffit à convertir Valérien et à lui obtenir la force et la générosité du martyre. Il ne pensait plus qu'au Ciel.

Telle était la part du pauvre Lazare, et pendant ce temps le riche était enseveli dans les enfers !... Une éternité de malheur, de haine, de supplices atroces. — Et pour l'un et l'autre c'est l'*éternité*, — car, à la demande du riche sollicitant un peu de soulagement, Dieu répond : « Impossible ! on ne passe pas de ce lieu à celui où vous êtes... » Rien ne change dans l'éternité.

Jamais, ce mot est écrit sur l'enfer : *jamais*, et toujours *jamais !...*

Je fais choix du paradis et par suite du chemin qui y mène : sacrifice, renoncement, volonté divine, je veux vous aimer sans relâche.

QUATRIÈME JOUR

PREMIÈRE MÉDITATION

LA SAINTE COMMUNION

Nous avons reçu la sainte absolution, mes chères Sœurs. Nos âmes sont purifiées. Désormais tout est oublié.

Ordinairement, après la sainte absolution, l'âme éprouve une grande paix, de la joie, une douce allégresse. Ce sentiment est bon, nous pouvons nous y livrer sans défiance, et si nous avons dit, ces jours passés, qu'il ne fallait laisser entrer dans nos âmes aucun sentiment qui pût les porter à la joie, parce que nous devions, au contraire, nous exciter autant que possible à la douleur, aux larmes, pleurer nos fautes, cette consigne n'existe plus. Si Dieu nous donne ce mouvement de joie, dilatons nos âmes, pourvu que rien cependant ne nous porte à la dissipation.

Il arrive parfois que Dieu ne donne pas cette joie, l'âme reste chargée, elle se sent encore toute imprégnée du péché. Il lui semble qu'elle en a gardé le venin, que l'absolution a coulé sur elle comme l'eau sur le marbre. — Faut-il s'en inquié-

ter ? *Non.* — L'absolution peut avoir été très bonne, la confession peut avoir été excellente et ce sentiment de culpabilité peut demeurer dans l'âme. C'est une souffrance que Dieu envoie pour achever de purifier l'âme, pour l'humilier, et cette souffrance sera la source de grandes grâces. Toutes donc, demain, vous vous approcherez de la Table sainte. Oh ! le délicieux festin ! oh ! comme Notre-Seigneur va bien recevoir vos âmes purifiées !...

Voyons donc ce soir quelle préparation, quelles dispositions nous devons apporter à la sainte Communion. Nous prendrons pour cela les paroles mêmes du Missel, du livre de l'Église ; les paroles que le prêtre nous adresse lorsqu'il nous donne la sainte Communion.

I

Et d'abord, élevant la sainte Hostie sur le saint Ciboire et tourné vers le peuple, il dit : *Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi.* — C'est *le mot de la foi.* — Jean-Baptiste s'adressant aux foules qui accouraient à lui au Jourdain leur montrait le Sauveur et leur disait : « C'est Lui l'Agneau de Dieu : c'est Lui qui ôte le péché du monde. » — Et les foules croyaient sur le témoignage du prophète.

Ici, devant la sainte Eucharistie, notre foi ne s'appuie pas seulement sur la parole d'un Prophète, elle s'appuie sur celle de Dieu même : *Ceci est mon Corps, ceci est mon Sang.*

Ravivons notre foi et qu'elle nous inspire un profond sentiment d'adoration.

O mon Dieu ! vous l'Éternel, vous le Tout-Puissant, vous la grandeur, la majesté, la sainteté ; je vous adore !... Mes adorations sont peu de chose... Seigneur, ne les dédaignez pas.

II

Puis le prêtre poursuit : *Domine, non sum dignus*, Seigneur, je ne suis pas digne. C'est le mot de l'*humilité* et de la *confiance*. — Vous connaissez cette page de l'Évangile : Un centurion a son serviteur malade, il envoie vers le Maître, le grand prophète qui fait tant de merveilles. Il ne demande pas une visite. Il sait qu'un mot du thaumaturge peut guérir son serviteur. Et quand il apprend que le Maître vient, il court au-devant de Lui : « Seigneur, vous dans ma maison ! non, non, je n'en suis pas digne, dites une parole et mon serviteur sera guéri. » Quelle humilité et quelle confiance !...

Je ne suis pas digne que vous veniez à moi. — Oh ! que cela est vrai !... Pas digne, car je ne suis rien... pas digne, car je suis pécheresse... pas digne pour tant de motifs !...

Je ne suis pas une indigne, on me l'a dit et je dois le croire ; mais, Seigneur, je ne suis pas digne de vous...

Cependant !... cependant !... Daignez ne pas me rejeter... Dites seulement une parole et mon âme sera guérie. Elle est malade, languissante, faible.

Une parole, Seigneur, et elle sera guérie. — Confiance sans limites !

III

Enfin le prêtre déposant la sainte Hostie sur les lèvres dit : *Corpus Domini nostri Jesu Christi custodiat animam tuam in vitam æternam. Amen.* C'est le mot de l'*union.* — Voilà le corps de Notre-Seigneur Jésus-Chrsit, Il est vôtre, emportez-le et qu'Il garde votre âme pour la vie éternelle... O mon Dieu, est-il possible ?... Vous unir, et de telle façon qu'il n'est pas d'union plus étroite, plus indissoluble, avec votre pauvre créature !... Vous faire mon aliment, ma nourriture ! ...

Comment répondrons-nous, mes chères Sœurs, à cet amour de notre Dieu ? — Dans la nourriture corporelle, c'est le corps qui s'assimile les aliments ; ici, c'est le contraire. — C'est Notre-Seigneur qui nous assimile à Lui, qui nous transforme en Lui. Et de même que, dans la nourriture corporelle, dans certains fruits, par exemple, il y a des parties peu assimilables, de même dans notre âme il y a des éléments que Notre-Seigneur ne peut pas s'assimiler. — Cet amour-propre, cette occupation de nous-mêmes, ces mouvements de nature, tout cela Notre-Seigneur ne se l'assimile pas et, dès lors, la transformation n'est que partielle ; elle se fait lentement, la vie divine ne circule pas librement en nous. Que faire donc ? — A chacune de nos Communions, *nous livrer* à Notre-Seigneur, et nous livrer

sans réserve... O bon Maître, vous vous donnez tout à moi, à moi si chétive, si misérable, à moi, *néant, péché !*... Oh ! je me donne toute à vous, toute à vous par le sacrifice, par l'immolation ; toute à vous par l'amour, afin que vous puissiez vraiment vivre en moi et me transformer totalement en vous.

DEUXIÈME MÉDITATION

L'APPEL DU ROI JÉSUS

Nous avons à nous occuper désormais, mes chères Sœurs, de la personne sacrée de notre divin Maître. Au jour où la très sainte Vierge portait le divin Enfant Jésus au Temple, le saint vieillard Siméon dit, le prenant entre ses bras : *Lumen ad revelationem Gentium.* Notre-Seigneur est vraiment *lumière* et non seulement Il est lumière pour éclairer, mais Il est encore *chaleur* pour échauffer le cœur.

Le meilleur moyen de conquérir l'esprit, c'est de s'adresser au cœur. On connaît la réponse de ce philosophe qui, parlant de ses disciples peu dociles à ses enseignements, disait : « Que voulez-vous que je leur apprenne ? Je ne puis même pas me faire aimer !... »

Nous entrons donc dans la deuxième période des Exercices, la période *illuminative*, et notre travail consistera à étudier Notre-Seigneur, à faire *connaissance* avec le divin Maître.

On pourra lire aujourd'hui le XIII^e^ chap. du III^e^ Livre de l'*Imitation : De l'obéissance à l'exemple de Jésus-Christ* ou, si l'on veut, le saint Évangile, quelque vie de saints, mais en général il faut lire peu. Lire pour nous aider à faire oraison, pour nous *maintenir* en oraison, non pas pour amasser dans notre esprit quantité de pensées. — L'important est de *faire oraison.* — Dans ces vies de saints, lesquelles choisir ? — Principalement la vie des saints Fondateurs, parce que c'est la nourriture qui nous est propre. Il peut y avoir de très belles choses dans la vie des autres saints, des choses admirables, mais elles ne s'harmonisent pas aussi bien avec notre vocation et par là avec les besoins et les attraits de nos âmes.

Plusieurs d'entre vous, — toutes peut-être, — ont une oraison facile. Quelques-unes cependant, peuvent avoir des difficultés : qu'elles ne perdent pas courage, qu'elles suivent fidèlement l'impulsion de la grâce, qu'elles se tiennent dans la paix et elles parviendront.

Ce matin, nous méditerons une parabole, une sorte d'apologue proposé par saint Ignace et que nous pouvons nommer l'*Appel du Roi Jésus.*

Supposons un roi jouissant d'un grand prestige moral, aimé de ses sujets et se préparant à une grande expédition. Il appelle tous ses sujets à le suivre, à prendre part à ses combats pour partager ensuite les fruits de la victoire. — Il sera lui-même le premier à la peine. — De plus, il est certain

que dans cette expédition aucun ne trouvera la mort.

Appliquons maintenant ce que nous venons de dire à Notre-Seigneur, et voyons : *Qui nous appelle ? Pourquoi il nous appelle ? et la réponse que nous devons faire.*

I

Qui nous appelle ? — C'est le divin Roi. — Roi, Il l'est à tous les titres. Il l'est comme *Créateur*. C'est Lui qui a tout fait, Il nous a faits nous-mêmes. C'est Lui qui nous conserve l'être, la vie. — Roi, Il l'est comme *Rédempteur*. Il nous a rachetés de son sang. — Roi, Il l'est par libre choix de notre part, par notre naissance chrétienne, par notre baptême qui nous place parmi ses sujets ; par notre vocation à l'état religieux qui nous engage plus particulièrement à son service. — Roi, Il l'est comme *Epoux* de nos âmes. Et il n'y a pas de lien plus intime, d'appartenance plus totale...

Ne le voulons-nous pas servir comme des vaillants, comme des braves ?... Les anciens chevaliers étaient heureux de tomber sur le champ de bataille pour la cause de leur roi, et leur dernière parole en mourant était : Vive le Roi !

Roi, Notre-Seigneur l'est encore par *ses attraits personnels*. — Immensément grand, tout-puissant, Il commande à la vie, à la mort, et la mort obéit. Il commande à la tempête et la mer se calme. Il commande aux éléments : Il multiplie les pains

pour nourrir la multitude ! Si *beau* qu'Il ravit toutes les âmes. si *bon* qu'il n'y a pas de bonté comparable à la sienne, tout le monde compte sur son Cœur. — Les enfants, les malades, les infirmes, tous sont bien accueillis, tous soulagés, tous consolés, guéris ! — Qui a su comme Lui consoler les âmes souffrantes ?...

Grand par l'intelligence, grand par le génie, Il est grand aussi par la durée de son règne. — Les souverains de la terre ne durent que quelques années, leur règne n'a qu'une heure. Ils *passent* et ce qui reste d'eux, — fussent-ils les plus grands et les plus illustres, — est bien peu de chose. Le règne du divin Roi n'aura pas de fin, *et regni ejus non erit finis.* Oh ! quelle gloire, quel bonheur de servir un tel Roi !

II

Quelle est l'entreprise ? — Notre siècle en a vu beaucoup : avez-vous entendu parler des chercheurs d'or ?... Ils s'expatrient, vont au loin, dans un pays désert, se construisent une petite cabane et ils emploient leur temps, leurs travaux, leurs peines à chercher un peu de ce métal fatidique, mêlé de bien des scories.

Il en est d'autres : ils poursuivent les charges, la fortune, les honneurs quelconques. Que tout cela est donc petit !...

Bien autre est l'entreprise du divin Roi. C'est la gloire de son Père, l'extension de son règne,

dans mon âme et dans les âmes. Quoi de plus grand, de plus noble, de plus magnifique ? Y a-t-il une entreprise comparable à celle-là ?... Et nous sommes tous appelés à y participer, tous nous sommes invités...

Répondons à cet appel du divin Maître avec un cœur généreux, une volonté toute livrée. — Seigneur je suis toute prête et avec moi tout ce que je possède. Je suis toute à vous !

III

Quelle réponse devons-nous faire ? — Il y en a plusieurs. — Il y a celle des *médiocres*. — Je ne parle pas de ceux qui ne répondent pas du tout. Qui ne voit que c'est de la démence de ne pas accepter, de se retirer en arrière ? La simple raison, la *seule* raison dit qu'il faut accepter. Ne considérerions-nous que nos intérêts, il faudrait accepter.

Mais parmi ceux qui acceptent... Il y a ceux qui suivent *de loin*, pour faire leur salut à peu près, qui donnent quelque chose, qui se réservent *beaucoup*.

A ne consulter que la lumière de la raison, le bon sens et nos intérêts personnels, il ne faut pas prendre place parmi ceux-là. — Mais laissons-là nos intérêts, regardons ceux de Dieu, consultons *notre cœur*. C'est avec son Cœur que Dieu nous appelle, c'est notre cœur qui doit répondre. — Voulons-nous être de ceux qui ont compris, des braves, des vaillants, des *distingués* dans l'armée du divin

Roi ? — Je sais, ô mon Dieu, que le vrai bonheur consiste dans la vraie générosité.

Durant la guerre de 1870, l'armée française se trouvait à Patay, en face de l'armée prussienne, bien supérieure en nombre et en force. Le général de Sonis, à la tête de deux régiments, devait protéger la retraite du général Chanzy et empêcher qu'elle fût une déroute. Les deux régiments se trouvaient en vue de l'ennemi nombreux, et grisé de ses victoires. L'issue du combat n'était pas douteuse. — « En avant ! commande le général à ses deux régiments ! » — Personne ne bouge. — « En avant ! » répète-t-il une seconde fois ; — même silence, même immobilité. — « En avant ! reprend-il, et, prenant son revolver, je brûle la cervelle au premier qui refuse de marcher. » — Personne ne fait un mouvement, personne n'avance !... Ils étaient abattus, découragés.

A deux pas se trouvait le petit groupe des zouaves du Pape, sur lequel flottait le drapeau du Sacré-Cœur, brodé dans un couvent de la Visitation. Le général, se tournant vers les zouaves : « Voilà l'ennemi, en avant, mes braves ! » et la petite troupe s'élance au pas de charge. — En passant devant le général de Sonis, le commandant de Troussures lui crie : « Merci, mon général, de nous envoyer à pareille fête ! » La fête. nous savons ce qu'elle fut : c'était la mort pour la plupart.

Et nous, quand Jésus nous appelle au sacrifice de tous nos goûts, quand il nous fait *l'honneur* de nous inviter à l'immolation, sachons lui dire : Merci, merci, mon Dieu, de m'envoyer à pareille fête !

TROISIÈME MÉDITATION

PRIÈRE ET VIGILANCE

Nous avons, mes chères Sœurs, à veiller, à bien garder en nous le précieux trésor de la paix divine. Ne pas nous troubler des attaques du démon, ne pas nous troubler de nos défauts, de nos fautes, de nos défaillances. — Ne pas croire tout perdu parce qu'il faut combattre. — Nous voulons suivre Notre-Seigneur, nous voulons répondre à son appel que nous avons médité ce matin et nous distinguer à son service, nous voulons être des âmes d'élite.

I

1re *condition.* Etre des âmes *priantes*, des âmes d'oraison, de supplication. — Prier pour les ouvriers évangéliques, prier pour l'Église, prier pour que le règne de Dieu s'établisse dans la Communauté.

Le rôle de la prière est essentiel pour la sanctification de l'âme. — Les saints Pères ont comparé la prière à la respiration. Elle est la respiration de l'âme. Quelles que soient les conditions de force, de santé d'un corps humain, si la respiration est arrêtée par un effet quelconque, manque d'air ou autre, il y a asphyxie. La respiration est plus nécessaire à notre corps que les aliments. Nous pouvons vivre quelque temps sans prendre de nourriture ; nous ne pouvons pas vivre sans respirer...

Donc nécessité essentielle de la prière, efficacité de la prière, veiller à ce que, dans notre vie, le recueillement soit bien gardé.

2e *condition.* Assurer intérieurement l'effet de nos oraisons ; cela se fait surtout par les DEUX EXAMENS. — Il y a des âmes qui se font des examens une grosse difficulté. On en rencontre qui vous disent : Tout me plaît excepté l'examen. — C'est qu'elles ne savent pas le faire, car rien n'est plus *facile*, rien n'est plus *fructueux*, comme rien n'est plus *nécessaire.*

Dans une machine, il y a des engrenages, des rouages qui entrent les uns dans les aures. Parfois — pardonnez-moi le mot — ils s'encrassent, et dès lors, ils fonctionnent mal. Il en est ainsi de notre âme. Saint Paul dit : *Elevez des mains pures vers le Ciel.* Si nous voulons que notre prière aille droit à Dieu, qu'elle soit puissante sur le Cœur de Dieu, il faut que notre âme soit pure, et elle se purifie par l'examen de conscience, qui est comme une espèce de confession spirituelle.

Sur les cheminées des appartements nous voyons des pendules ; les unes sont à l'air libre, les autres sous verre. Celles qui sont à l'air libre, doivent être souvent visitées, parce qu'il s'introduit entre leurs différentes pièces des corps étrangers, des grains de poussière, et que par suite elles fonctionnent mal. Celles qui sont sous verre, ont besoin moins souvent d'être visitées, nettoyées, parce qu'elles sont préservées de l'air et de la poussière ; mais il est nécessaire pourtant que l'artiste les revoie, les retouche

de temps en temps. De même, il n'est pas d'âmes, même les plus vigilantes, même les plus recueillies, qui n'aient besoin de s'examiner et de remettre toute chose en ordre dans leur intérieur.

Il y a deux sortes d'examen : le *général* et le *particulier*. Nous parlerons de celui-ci tout à l'heure, voyons d'abord L'EXAMEN GÉNÉRAL.

On se fait ordinairement une grosse affaire de la recherche des fautes. — C'est à tort. — Dans une vie religieuse, surtout une vie comme la vôtre, cette recherche est facile et doit être vite faite.

Faut-il prendre ses actions une à une et les examiner chacune par tous leurs côtés ? Ce serait du temps perdu. L'examen ne doit pas être si minutieux. La partie *vitale* de l'examen c'est la *contrition*, c'est la douleur et bon propos. Par la douleur, je purifie mon âme de ses fautes ; par le bon propos, je la purifie de ses mauvaises inclinations. — Donc, passer un peu rapidement sur ses fautes, et appuyer sur le *regret* et les *mesures préventives*. Que ce soit un mouvement du cœur, un regret calme, paisible, ce qui n'est pas autre chose que l'exercice de l'amour. Que le bon propos soit établi dans une détermination *ferme* de la volonté avec des résolutions bien *précises* et bien à votre portée.

Il y a des âmes qui sont sans cesse à regarder leurs fautes, leurs défauts ! Ce retour sur soi-même peut être une source d'humilité, de vraie componction, mais il est nuisible dès qu'il resserre le cœur et le déprime. Dans ce dernier cas, il ne faut pas prolonger ces regards sur son âme, et lorsqu'une

faute a été commise dans la journée, on demande pardon, on n'y pense plus et on passe.

Parlons maintenant de l'autre examen, dit EXAMEN PARTICULIER. — Tous les Saints l'ont recommandé. Il ne suffit pas de dire : Je veux être vertueux, je veux pratiquer toutes les vertus ; il faut avoir un point particulier sur lequel on concentre les efforts. — Voyez une ville assiégée. Est-ce qu'on se contente de mettre l'armée tout autour et de dire aux soldats : Tirez sur la ville... Non, on examine le côté faible, celui par lequel on pourra plus facilement faire une brèche ; puis on pointe les canons de ce côté-là et, la brèche faite, on pénètre dans la ville. De même pour notre âme : si nous tirons de tous les côtés à la fois, nous nous donnerons beaucoup de peine et il y aura *très peu* de résultat.

On peut faire l'examen sur une vertu à acquérir ou un défaut à corriger. — Parmi les défauts, prendre de préférence les défauts extérieurs, surtout ceux qui nuisent au bon ordre de la Communauté et malédifient le prochain. S'il y a des impatiences, des manques de charité, de cordialité, c'est par là qu'il faut commencer.

Mais alors, direz-vous, mes autres défauts ? — Quand on combat un défaut, on les combat tous.

Permettez-moi de vous citer un trait quelque peu familier. — Un de nos Pères racontait qu'ayant un jour rencontré un gendarme à cheval, il s'aperçut qu'il n'avait qu'un éperon. Le gendarme parais-

sait bien disposé, la conversation s'engagea, et chemin faisant, le Père enhardi lui posa cette question : « Mais mon ami, dites-moi comment il se fait que vous n'ayez qu'un éperon ? — Oh ! répondit le gendarme, il me serait bien inutile d'en avoir deux, car lorsque la moitié de mon cheval marche, l'autre moitié marche aussi. » — On en peut dire autant de nos défauts : quand on en attaque un, on les attaque tous.

Quelques âmes se trouvent mieux de s'appliquer à une vertu ; on est plus encouragé, on voit mieux ses efforts, cela dilate davantage.

Faut-il marquer les résultats de l'examen ? — Cela est bon. — Ce n'est pas absolument nécessaire, mais c'est très bon. — On compare semaine à semaine ; s'il y a du mieux, on bénit Dieu ; dans le cas contraire on s'aiguillonne.

On peut encore faire cet examen en partie double : marquer les actes de vertu d'une part, les fautes de l'autre. En tout cas, l'examen particulier est *très important*, il faut le faire soigneusement. Les rouages de notre âme fonctionneront mieux et nous atteindrons plus sûrement le but, qui est de mettre notre âme dans un état d'union continuelle avec Dieu.

QUATRIÈME MÉDITATION

L'INCARNATION

C'est toujours la personne adorable de Notre-Seigneur qui fera l'objet de notre méditation. Nous allons considérer les différents mystères de sa vie afin de le mieux connaître et de le suivre de plus près.

Saint Ignace, dans cette seconde partie des Exercices, nous fait constamment demander cette double grâce de connaître plus intimement, d'aimer plus ardemment Notre-Seigneur Jésus-Christ afin que, le connaissant mieux, l'aimant davantage, nous le servions aussi avec plus de fidélité.

Il nous propose souvent les mystères sous la forme de contemplation ; mais il ne faudrait pas entendre par le mot de *contemplation*, l'oraison infuse qui porte ce nom chez les auteurs ascétiques.

Ce que saint Ignace entend par ce mot de *contemplation* est une manière d'oraison très simple, très facile et savoureuse. Il s'agit tout bonnement de se représenter la scène : *voir* les personnes, *écouter* ce qu'elles disent, *considérer* ce qu'elles font.

Et voici ce que cette manière très simple de faire oraison a d'avantageux : elle nous saisit et nous captive. — Nous regardons Notre-Seigneur... Rien qu'à le voir, nous le comprenons, nous l'aimons. Lui si beau, si bon, serait-il possible qu'Il ne nous attirât pas ? ...Nous écoutons ses paroles,

cet écho de son Cœur pénètre dans le nôtre, le dilate, le touche. — Nous considérons ses actions. Rien qu'en le voyant agir, nous nous sentons portés à l'imiter. — Cette méthode présente d'immenses avantages ; des avantages bien *supérieurs* en général à ceux de la méditation des vérités abstraites. Elles produisent d'ordinaire beaucoup moins d'effet ; le cœur n'est pas attiré, soulevé, gagné. Et c'est le cœur qui fait les grandes choses.

Pour faire la contemplation, il faut se mettre dans le cadre de la scène, se mouvoir, agir, parler, suivant que la grâce de Notre-Seigneur nous y excitera.

La vie divine doit remplacer la mauvaise masure du vieil homme ; mais cela ne se fait pas d'un seul coup : il faut détruire avant d'édifier. Quand on a démoli un pan de muraille, on le rebâtit, et ensuite c'est cet autre, et cet autre encore. Pour faire ce travail d'édification spirituelle, il faut avoir sous les yeux l'idéal divin ; il nous est proposé dans les mystères de la vie du Verbe Incarné.

Nous allons ce soir contempler l'un d'entre eux. — Ce sera l'*Incarnation* de Notre-Seigneur. — Trois tableaux : 1er tableau : *la terre*, — 2e tableau : le *Ciel*, — 3e tableau : *la petite demeure de Nazareth*.

I

La terre : 1er tableau. — Quel spectacle nous offre le monde avant la venue de Notre-Seigneur ? Une multitude d'hommes si divers de couleurs, de

nations, de mœurs !... Que font-ils ? — Les uns sont en guerre, ils se battent, ils s'entre-tuent : c'est le trouble, l'agitation. — Les autres sont en paix dans l'oisiveté, le luxe, qui accompagnent ordinairement l'abondance des biens de la terre. — Les uns pleurent, et c'est le plus grand nombre ; leur souffrance est inconsolée, l'au-delà leur est inconnu ! — Les autres rient, se livrent à des joies vaines, adorent de belles idoles, personnification des vices les plus ignobles.

Qu'entendons-nous ? — Des pleurs, des cris, des blasphèmes, échos du pauvre cœur humain lorsqu'il est loin de son Créateur !... Partout des haines, partout les hommes divisés les uns d'avec les autres. La terre tout entière dans un état affreux. — Le secours divin se faisait encore sentir, sans doute, mais bien faiblement. — Voilà ce que nous sommes sans Dieu !...

Nous nous arrêterons longuement sur ce néant, cette *misère* de notre pauvre nature. Nous nous dirons bien sincèrement : S'il y a quelque chose de bon en moi, je ne le dois qu'à Dieu. — Je suis capable de tous les crimes quel que soit mon état actuel de grâce. — Et, sur cette pensée, nous nous exciterons à une grande reconnaissance d'être nées dans un temps et dans un pays, où le secours divin est si abondant, d'avoir été appelées à une vocation si parfaite.

II

Le Ciel : 2e tableau. — Les trois adorables per-

sonnes de la Sainte Trinité s'entretenant ensemble. — Sous leurs pieds le monde multipliant à l'infini ses désordres et ses crimes, et provoquant la justice divine... La miséricorde intervient, parle en faveur de l'homme coupable... Le Fils de Dieu s'offre... Il s'offre pour se faire le plus *petit*, le plus *pauvre*, le plus *souffrant*. Il s'offre pour racheter les hommes. Quelle bonté !... Quelle miséricorde !...

Dieu aurait pu remettre aux hommes leurs péchés par une seule parole, mais son Fils devenu homme donnera tout son sang !... Confiance, grande confiance !... Quelles que soient mes fautes, la miséricorde de Dieu est encore plus grande.

III

Nazareth : 3e tableau. — Nous entrons dans la petite demeure de Nazareth... Quel silence !... Pénétrons jusqu'à un certain oratoire... Marie est là !... Quelle modestie !... Quel recueillement !... Quel reflet divin sur tout son être !...

Elle demande le salut du monde, elle s'estimera heureuse de devenir la servante de la future Mère de Dieu. — Et voilà qu'elle est tout environnée d'une lumière céleste, un Ange la salue : *Ave gratia plena !* Salut pleine de grâce !... Il n'y en a point sur cette terre, mais voici que la source en est dans le sein de Marie !...

Nous écouterons le dialogue qui s'établit entre l'humble fille de Juda et le Prince de la milice céleste. — Nous en savourerons les paroles : *Ecce ancilla*

Domini, — Fiat mihi secundum verbum tuum. Voici la servante du Seigneur ! Que sa parole soit accomplie !

Que de choses dans ce sanctuaire incomparable !... Marie prie, elle n'ose espérer être la Mère du Rédempteur, elle se nomme sa servante : *humilité profonde !... — Humilité* de l'Ange qui s'incline devant une Vierge : *abaissement plus profond encore !...* Le Verbe divin s'incarne et revêt la nature humaine : *quel anéantissement !...*

Ici tout parle d'humilité. Nous la demanderons, mes chères Sœurs, nous en avons tant besoin !... Malgré notre misère profonde, nos péchés si nombreux, il y a en nous tant d'orgueil, tant de retours d'amour-propre !... Nous nous abaisserons, nous nous ferons *bien petites*, *bien petites* et nous attirerons ainsi dans nos âmes une grande abondance de grâces.

CINQUIÈME JOUR

PREMIÈRE MÉDITATION

LA NAISSANCE DE NOTRE-SEIGNEUR

Nous ferons sur la naissance de Notre-Seigneur ce que saint Ignace appelle une *application des sens.*

Cette méthode d'oraison consiste, — le mot lui-même l'indique, — à faire usage des sens spirituels de notre âme : à *voir*, *goûter*, *sentir*, *toucher* en quelque sorte spirituellement, afin de nous pénétrer intimement du mystère que nous méditons.

Nous *verrons* la grotte de Bethléem... Elle est pauvre, froide et nue... C'est le refuge des animaux pendant la nuit ; elle abrite maintenant le Roi des rois... Jésus vient de faire son entrée dans le monde, Marie repose sur Lui son premier regard !... Que d'amour, que de respect dans ce premier regard de Marie sur Jésus !... Que d'adoration dans tout son être !... Jésus la regarde aussi !...

Qui dira le premier regard de Jésus sur sa Mère ? Que de pureté, d'innocence, de simplicité, d'amour, dans le regard de l'Enfant Dieu ! — Joseph est là

aussi, priant à l'écart, il s'approche, il regarde Jésus, il l'adore.

Nous aussi, nous nous approcherons, nous nous arrêterons longtemps à regarder ce divin Enfant, ce Dieu si grand, réduit à de telles proportions !... Nous penserons qu'une merveille analogue se reproduit dans la Sainte Eucharistie. — Et après l'avoir regardé, adoré, nous lui donnerons notre cœur, nous l'aimerons.

Puis nous *goûterons*, nous *sentirons* le parfum de pureté qui embaume cette étable... Jésus, Marie, Joseph ! Quelle pureté, quelle humilité, quel amour ! Ce sont des petits, des humbles, des pauvres, que Jésus appelle auprès de Lui...

Enfin, si la grâce nous y invite, nous nous approcherons bien près de cette crèche, nous *toucherons* cette paille, ces langes et, si nous l'osons, nous poserons nos lèvres sur les pieds du divin Enfant, sans toutefois nous départir du profond respect que nous lui devons. — Quels que soient les charmes et les douceurs de Jésus Enfant, n'oublions pas qu'ils voilent la grandeur et la majesté divines.

Et nous *entendrons* les Anges annonçant aux bergers la naissance de Jésus. Nous écouterons leurs cantiques... nous ne nous arrêterons pas à méditer toutes leurs paroles, nous ne prendrons que celles-ci : *Invenietis infantem pannis involutum et positum in præsepio.* Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. Un enfant... *simplicité* ; enveloppé de langes... *dépendance* ; couché dans une crèche... *pauvreté*.

INVENIETIS INFANTEM. — *Simplicité.* Quoi de plus simple qu'un enfant ? — Sa simplicité ravit le cœur. On lit jusqu'au fond d'un regard d'enfant. — La simplicité, mes chères Sœurs, doit être très particulièrement votre vertu caractéristique. Saint François de Sales vous en parle à chaque instant dans ses *Entretiens.*

Nous verrons si nous avons cette simplicité d'enfant avec nos Supérieures, ce cœur droit, sans détour, sans replis, sans arrière-pensée ; cet extérieur ouvert, simple avec le prochain, et nous demanderons au divin Enfant de nous rendre simples comme Lui.

PANNIS INVOLUTUM. — *Dépendance.* Quels sont nos langes ? C'est peut-être telle occupation, tel emploi, tel assujettissement. C'est surtout notre Règle, l'obéissance. — Nous laissons-nous bien bander dans nos langes ? Sommes-nous pliables, souples comme un enfant entre les mains de nos Supérieures ? N'écartons-nous pas nos langes... telle prescription, tel avis, telle recommandation, qui nous paraît incommode, gênante ?... Nous prierons le divin Enfant de nous rendre dépendantes, de nous apprendre à rester comme Lui bien enveloppées dans nos langes, de les *aimer.*

POSITUM IN PRÆSEPIO. — *Pauvreté.* Quelle pauvreté ! — Une crèche, un peu de paille, voilà le berceau du divin Enfant ! Il n'avait pas sés commodités, ses aises !...

Nous nous demanderons si — en bien des circonstances — nous ne recherchons pas les nôtres... si nous ne les *désirons* pas... et nous nous rappellerons que Jésus naissant n'a voulu avoir d'autre berceau qu'une *pauvre* crèche, pour nous apprendre, dès son entrée dans la vie, le dégagement de toutes choses, l'esprit de pauvreté, d'humilité, de simplicité.

Nous passerons ainsi notre oraison dans la contemplation de ce grand mystère. Nous y recueillerons les leçons de Jésus Enfant ; nous lui témoignerons beaucoup de reconnaissance et beaucoup d'amour ; nous le prierons de nous donner son esprit de simplicité, de dépendance, de pauvreté, et nous lui promettrons de renoncer à tout ce qui nous empêcherait d'être toutes à Lui dans la pratique de ces douces vertus.

DEUXIÈME MÉDITATION

LA FUITE EN ÉGYPTE

Nous dirons d'abord ce matin, mes chères Sœurs, un petit mot de la prière. — La prière, nous l'avons vu, c'est le mouvement du cœur vers Dieu ; elle peut, suivant les besoins de l'âme, revêtir diverses formes. Saint Ignace en indique plusieurs dans son livre des Exercices. Nous verrons en deux mots celle qu'il nomme la *seconde* manière de prier. — On prend un texte quelconque de la sainte liturgie et

on le savoure lentement, parole par parole. Supposons, par exemple, un texte des plus connus : le Pater — Notre Père !... Père, oh ! que ce nom est doux !... non pas père en général, mais *mon* Père — et je continue ainsi, tant que je trouve de la suavité. — Puis je passe au suivant : Le Ciel !... C'est votre demeure, ô mon Dieu, c'est aussi la mienne... Pour moi, la patrie, c'est le Ciel... Je veux vivre comme une enfant de l'éternité !... Et ainsi de suite. — Puis, quand le temps de l'action de grâces ou de l'oraison est passé, j'achève le reste de la prière et je me suis ainsi entretenue avec Dieu d'une manière excellente.

Quel est l'état de nos âmes, mes chères Sœurs ? Sommes-nous dans la paix, la dilatation, C'est bien. — S'il y a des combats dans une retraite, c'est bien aussi, c'est bon signe.

La suite des Exercices nous amène à considérer la *Fuite en Egypte.* — Jésus est à peine né, et soudain la persécution s'élève contre Lui... Hérode apprend qu'un roi des Juifs vient de naître — il charge les Mages de l'instruire au sujet de l'Enfant ; mais ceux-ci, avertis en songe, rentrent dans leur pays par un autre chemin. — La jalousie du Prince prend ombrage et il ordonne le massacre de tous les enfants âgés de deux ans et au-dessous. — Dieu ne manquait pas de moyens de sauver son divin Fils, Il choisit le plus *humble :* la fuite !... Il envoie un Ange : « Prends l'enfant et sa mère et fuis en Égypte. » Aussitôt Joseph éveille Marie. Elle se

hâte, prend l'Enfant Jésus, et la Sainte Famille part pour l'Égypte.

Nous tirerons deux leçons de cette touchante histoire. Deux points : tout d'abord L'ABNÉGATION DE NOTRE JUGEMENT A L'ÉGARD DES DÉCRETS DE LA PROVIDENCE, et ensuite L'ABNÉGATION DE NOTRE PROPRE JUGEMENT EN FACE DES DÉCISIONS DE NOS SUPÉRIEURES.

I

On pourrait faire ici une application des sens : voir l'Enfant-Dieu qui dort d'un paisible sommeil. L'Ange arrive — : « Levez-vous. » — Joseph se lève à l'instant. Que d'objections il aurait pu faire : Le divin Enfant est si petit, sa mère si jeune ! comment partir à cette heure ? au milieu de la nuit, si promptement ? Mais pourquoi ? N'y a-t-il pas d'autre moyen ?... et mille autres raisons qu'il aurait pu donner. — Il n'en donne aucune — il se lève et il part. — Et nous ? — Dieu nous donne ses ordres, et souvent nous prétendons en remontrer à la Providence. Quelle folie !... Quel manque de respect !... Dire à Dieu : Pourquoi faites-vous ainsi ? N'est-ce pas une impertinence ?...

Ah ! laissons faire la divine Providence, soumettons-nous à ses décrets — nous ne pourrons d'ailleurs pas les changer. Dieu n'agit que par son Cœur, Il n'est mû que par son amour ; douter de son Cœur qui a tout fait pour nous, quelle ingratitude !...

Il faut nous mettre, mes chères Sœurs, dans cet esprit d'abandon à la divine Providence... C'était

l'esprit propre de saint François de Sales... C'était là qu'il puisait son inaltérable égalité d'humeur.

Reconnaissons bien que nous avons agi avec impertinence vis-à-vis de Dieu... Combien de fois lui avons-nous opposé les raisons et les pourquoi les plus déraisonnables !...

II

Joseph éveille la Très Sainte Vierge. — Ici encore, que d'objections eussent été faciles : Saint Joseph était le *moindre* de la Sainte Famille. Marie aurait pu lui dire : Mais est-ce bien vrai ? L'Ange ne m'a rien dit... pourquoi ne s'est-il pas adressé à moi ?... — Et ce n'aurait pas été en effet la première fois, car bien souvent dans sa vie les Anges lui ont parlé. — Marie se tait, elle obéit !... Quelle belle abnégation de jugement !...

Et nous qui en savons si peu, qui avons de si courtes vues nous avons tant de raisons à donner !... Ce serait faire mauvais voyage de prendre cette route... Ah ! si l'on m'avait consultée !... je connais bien mieux le chemin... je sais une route plus directe, plus rapide... Ah ! c'est bien l'obéissance aveugle que l'on demande de moi !...

Oui, vraiment, c'est bien l'obéissance aveugle ! et toujours nous apportons nos jugements, toujours nos lumières, toujours nos décrets *à nous*. Ah ! que nous perdons de temps sur la route, quand il n'y aurait qu'à marcher tout droit ! — Que de

degrés d'amour et de perfection *perdus* pour si peu de chose !

Sachons désormais faire abnégation de tous nos pourquoi, de toutes nos raisons. et sachons nous dire en toute occasion : *Mon rôle à moi, c'est d'obéir.*

TROISIÈME MÉDITATION

L'Obéissance de Jugement

Nous avons, mes chères Sœurs, à songer à nos résolutions ; il faut le faire sans agitation, sans anxiété, avec calme, sous le regard de Dieu. Nous ne sommes peut-être pas encore en état de voir, nous ne savons pas encore bien ce que Dieu demande de nous, quels sont les points, le point *précis* sur lequel il nous faudra travailler. Dans ce cas, mettre nos bonnes inspirations par écrit, prier et la lumière se fera.

Nous avons médité ce matin sur l'admirable exemple d'abnégation de jugement dans l'obéissance, que nous donne la Sainte Famille. Nous avons vu que les décrets de la Providence nous sont déclarés par les événements, et nous avons reconnu combien souvent nous avons été impertinentes et ingrates envers la bonté divine, lorsque nous avons opposé nos raisons, nos pourquoi à sa sainte Volonté. Reconnaissons encore cet amour de choix avec lequel Dieu dispose tout pour notre plus grand bien.

Nous reviendrons dans l'oraison qui va suivre, sur l'OBÉISSANCE DE JUGEMENT PAR RAPPORT AUX ORDRES DE NOS SUPÉRIEURES. — Elle est la plus difficile et elle n'est pas moins nécessaire.

Que nos supérieures commandent selon ou contre nos vues, nous devons obéir. — Il n'y a pas moyen d'arriver à la perfection, sans obéissance de jugement... il n'y a pas davantage moyen de pratiquer l'humilité. C'est une grande présomption, c'est un grand acte d'orgueil que de mettre notre manière de voir au-dessus des décisions de nos Supérieures. — C'est, en quelque sorte, nous faire supérieures nous-mêmes et mettre celles qui ont le droit et le devoir de nous commander, celles qui détiennent l'autorité de la part de Dieu, c'est les mettre au rang d'inférieures.

Sans obéissance de jugement, pas d'obéissance de volonté ou du moins d'obéissance durable. Dieu ne demande pas de nous l'obéissance des prisonniers, des forçats, Il veut l'obéissance *du cœur*... c'est avec *notre cœur* que nous devons obéir. — Et ici, je me permets en passant, de vous engager, mes chères Sœurs, à lire l'admirable lettre de saint Ignace sur l'obéissance. Elle sera très profitable à vos âmes.

Si nous obéissons par force, par contrainte, si nous conservons dans notre intérieur des pensées de désapprobation, nous ne pourrons avoir dans l'exercice de l'obéissance, la dilatation, la promptitude requises : ce qui est violent ne saurait durer. De plus, notre gêne paraîtra à l'extérieur, notre physionomie parlera pour nous, dans le cas où nous garderions le silence de mort qui est déjà bien com-

promis. Enfin, nous serons très exposées aux manques de respect ; nous manquerons d'ouverture vis-à-vis de nos Supérieures, nous manquerons de cohésion avec elles, et ce ne sera pas sans une perte *très réelle* pour nos âmes.

Nous avons nommé hier l'obéissance aveugle[1]. Comment la pratiquer ? — Rigoureusement l'obéissance aveugle est un privilège, elle ne voit pas les obstacles. — C'est une grâce que tous ne peuvent avoir, le résultat de cette obéissance est une sorte de miracle. — La vie des Saints nous offre des exemples nombreux de cette obéissance. Vous connaissez celui du petit saint Maur allant sauver saint Placide qui se noyait — il aurait pu penser qu'il se noierait avec lui.

Le frère Ximénès, coadjuteur dans la Compagnie, âme très élevée en même temps que naïve, roulait une énorme pierre avec un autre Frère. L'Angelus sonne... Que faire ? Il pouvait penser : si je me mets à genoux la pierre va redescendre, elle peut causer des accidents graves. — C'eût été raisonnable de penser ainsi : non, il lâche la pierre et dit son Angelus. — Pour lui c'était tout simple...

Saint Alphonse Rodriguez... son Supérieur lui dit de partir ; il prend son bâton, son petit paquet, et il part. — « Mais, lui dit-on, si vous n'aviez pas trouvé de vaisseau pour vous embarquer ? — Je

1. On appelle obéissance aveugle, celle qui dans les actes commandés ne regarde que la volonté de Dieu et non les raisons du commandement. Les exemples rapportés ici sont des cas *extraordinaires*, mais cette obéissance peut aussi bien s'exercer dans des cas *ordinaires*.

me serais jeté à la nage, puisque mon Supérieur m'avait dit de partir. »

Ceux qui ont ainsi le privilège de l'obéissance aveugle vont de l'avant sans regarder, et le bon Dieu les récompense ordinairement par des miracles. — Alors, devons-nous nous mettre ainsi à la praquer ? Non... Je me fais comprendre : dans les cas difficiles, l'obéissance aveugle est un privilège comme l'oraison de quiétude, comme l'oraison d'union. Nous aurons beau nous dire : Je veux m'y mettre, si le bon Dieu ne nous en a pas fait le don, nous n'y arriverons pas. De même, si nous n'avons pas le privilège de l'obéissance aveugle, nous n'avons pas le moyen de la pratiquer telle qu'elle est.

Mais, s'il n'est pas donné à tout le monde de pratiquer l'obéissance aveugle au sens strict, toute âme religieuse doit s'habituer à une grande obéissance de jugement. Il y a des esprits qui voient toujours des difficultés, qui ont toujours des représentations à faire... ils en feront même pour balayer une chambre. On leur dit : Commencez par là — non, il vaudrait mieux commencer par ici.

Du temps de saint Thomas d'Aquin, il y avait un célèbre théologien franciscain, Duns Scott, qui chaque fois que saint Thomas émettait une opinion, trouvait aussitôt quelque objection à y opposer... Sans doute, si nous avons des raisons graves, il nous est permis de faire des représentations respectueuses — comme aussi on peut recourir aux Supérieurs majeurs. — Mais en général, retenons ceci : il ne faut pas croire facilement à notre jugement, il nous trompe le plus souvent. Pourquoi

a-t-on fait cela ? — Mais il me semble que l'on n'aurait pas dû faire ceci !... C'est ici que le mauvais esprit s'introduirait facilement, surtout si on se laissait aller à communiquer ses impressions. Ce serait *très dangereux.*

Défions-nous beaucoup de notre manière de voir ; nos Supérieures ont des lumières que nous n'avons pas, elles savent des choses que nous ne savons pas et qu'elles ne sont pas obligées de nous dire...

Est-ce à dire pour cela que les Supérieures ne se trompent jamais et qu'elles sont infaillibles ? Non. — Mais le bon Dieu saura tirer le bien du mal pour l'âme obéissante. — L'obéissant ne se trompera *jamais* en exécutant les ordres donnés.

Mais si l'on voit que l'ordre n'est pas sage, faut-il croire que quelque chose est blanc quand nous voyons que c'est noir ?... Non, mais il faut faire comme si c'était blanc — toujours obéir à moins qu'il y ait péché à le faire. — C'est ainsi que nous garderons une grande paix, une paix toute divine et une grande union à Dieu.

Saint François Régis avait fondé au Puy des œuvres magnifiques et qui semblaient ne pouvoir subsister sans lui. Le Père Recteur lui ordonne de ne plus s'en occuper. Quelques-uns disaient au Saint : « Ecrivez donc au P. Provincial. » Saint François Régis n'en fit rien et Dieu sauva très bien ses œuvres. — En général, les Saints ne sont pas portés à faire des réclamations, même quand ils en auraient le droit et qu'ils pourraient les faire très respectueusement.

Le Père Lefebvre étant en Espagne pendant les grosses chaleurs, reçoit de saint Ignace l'ordre qui l'appelle à Rome. Il était malade, et le voyage était pour lui un danger grave... on le lui fait observer. « Il n'est pas nécessaire que je vive, dit-il, mais il faut que j'obéisse. » — Il alla à Rome, il mourut, mais il avait obéi, et saint François de Borgia vit son âme monter au ciel. — Pas tant de retours sur nous-mêmes, pas tant de précautions... Dieu nous assistera plus spécialement de sa grâce, notre vie sera plus méritoire et plus paisible.

QUATRIÈME MÉDITATION

VIE DE L'ENFANT JÉSUS EN ÉGYPTE

Cette après-midi, mes chères Sœurs, nous avons un peu quitté la personne du divin Maître, nous ne nous en sommes pas occupées directement. Nous le retrouverons ce soir tout petit enfant en Égypte ; nous étudierons sa vie cachée, les vertus dont il nous donne plus particulièrement l'exemple pendant ces années d'exil. Nous en prendrons deux seulement : le *silence* et la *simplicité*.

I

Silence. — Regardons notre divin Maître. Non seulement, Il ne dit pas de paroles inutiles, mais Il

ne parle pas avant l'heure où les enfants doivent parler et, quand la parole lui vient, Il s'en sert d'une manière utile. Quelle grande leçon ! — Quelle difficile leçon ! — S'il n'y a pas de silence dans une maison religieuse, il n'y a pas de recueillement, pas de charité. — Je sais bien que vous ne violez pas la règle du silence, qu'elle est bien gardée dans cette maison, mais vous avez aussi vos parloirs. Il est bien à craindre qu'une âme qui vient volontiers aux grilles, qui s'y plaît, qui se répand beaucoup au dehors ne soit pas une âme intérieure. — Ne *provoquez* pas les parloirs, ne les *prolongez* pas.

Vous connaissez ce trait de la vie de saint Dominique : le démon le conduisit un jour dans les diverses salles du Monastère et dans chacune, il témoignait du malaise, du mécontentement. Arrivant au parloir Satan fit paraître une grande joie. « Ah ! dit-il, c'est ici que je triomphe et que je rattrape *tout ce que je perds ailleurs.* »

Sainte Marguerite-Marie avait de telles répugnances pour le parloir que sa Supérieure fut obligée de lui donner l'ordre de s'y rendre. — Elle aimait la vie silencieuse, retirée.

On peut encore manquer au silence par la correspondance. — Pourquoi écrire si souvent, si longuement ?... Mais, dirons-nous, nous trouvons tant à dire... nous faisons tant de bien !... — Défions-nous de notre éloquence épistolaire... La pauvreté est aussi intéressée dans la question : bien que la dépense ne soit pas importante, elle est cependant *à considérer.* — Je n'insiste pas, je propose les choses, il est bon de les rappler.

Silence intérieur. — Là, encore, un point difficile, c'est la famille. — Nous avons les difficultés, les peines de nos parents et facilement nous nous les exagérons. De là toutes sortes de combinaisons, de plans, de moyens, qui, au lieu de tirer les nôtres de leurs embarras, leur causent bien souvent un grand préjudice. — *Pauvre* pitié ! *stérile* pitié ! *funeste* pitié !... Si nous nous tenions unies à Dieu, Il donnerait des secours plus abondants et nous leur serions alors vraiment utiles. — Restons dans l'esprit de notre vocation, c'est un esprit de douce charité, mais aussi de *détachement complet.*

On manque encore au silence intérieur, en s'apitoyant sur son propre sort. — J'ai reçu un choc, une petite parole pénible... ou bien je n'ai pas reçu l'accueil aimable que je désirais, et voilà le marasme, la tristesse, la peine... On repasse dans son esprit toutes les circonstances, les particularités qui nous ont blessée. On compare son sort à celui des autres, et voilà les petites jalousies, les amertumes, l'occupation de soi, l'occupation des autres, les jugements sévères sur celle-ci, sur celle-là... toutes ces *fièvres* de la vie religieuse !... A l'heure dernière que de temps gagné, que de *grâces reçues*, si nous avions été fidèles à rejeter tous ces retours sur nous-mêmes, tous ces entretiens avec notre amour-propre froissé, blessé, mécontent ! — Comprenons, mes chères Sœurs, l'importance du silence intérieur pour arriver à l'union divine.

II

SIMPLICITÉ. — Quelle bonne, quelle douce et

agréable simplicité que celle du divin Enfant avec Marie et Joseph !... Dans la vie religieuse nous devons pratiquer aussi l'enfance spirituelle. *Nisi efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum :* Si vous ne devenez semblables à de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des Cieux. — Quelle agréable obligation !...

La simplicité est la vertu caractéristique de l'enfance. — Peut-être est-elle plus méritoire pour vous, mes chères Sœurs, car la duplicité est plus particulièrement dans la nature de la femme. — Pas de petites diplomaties, ayons le cœur sur la main, large, ouvert, bienveillant, sans replis, sans arrière-pensée.

Il est une tendance à l'esprit soupçonneux, ombrageux, que favorise la vie retirée. Que d'erreurs il fait commettre !... Que d'illusions il nourrit !... Les têtes se montent sur le moindre regard, la moindre parole, et voilà tout un enchaînement de conjectures absolument fausses. — Il n'y avait rien, rien du tout. — Le R. P. Roothaan, faisant sa visite d'une de nos Maisons, voit la Communauté et remarque un novice soucieux, triste, abattu. « Qu'avez-vous, mon Frère ? — Mon Père, je suis très heureux, j'aime ma vocation, mais il y a un point noir dans ma vie... Le Père Ministre ne m'aime pas et on veut me renvoyer ». L'enquête se fait. Le Père Ministre interrogé : « C'est un *véritable petit saint !...* »

L'esprit soupçonneux nous portera aussi à des jugements téméraires — il est si facile de glisser sur cette pente : On a dit ceci... on pense cela de moi. — Ah ! que le démon est habile !... Et voilà des

souffrances intolérables, des illusions douloureuses qui nous exposent à nous décourager. — Que faire à cela ? Il n'y a aucun remède, sinon d'ouvrir son âme.

La simplicité est encore opposée à l'esprit de parti. — Avons-nous de la sympathie naturelle pour cette personne ? Nous en ferons à tout propos le panégyrique. — Cette autre nous déplaît-elle ? cette voix nous donne-t-elle sur les nerfs ? Sommes-nous portées à l'antipathie ? — Nous n'aurons pour elle que des sentences sévères. — Et si nous avons un emploi, la charité pourra y être gravement intéressée. Nous aurons des partialités : notre charité cependant est due à tout le monde !... Nous devons donner *davantage* à celle que nous supportons plus difficilement, sans quoi nous ne lui donnerons pas *autant*, parce que nous avons des lunettes qui nous trompent.

On pourrait ainsi multiplier les leçons. Vous en ferez vous-mêmes l'application, mes chères Sœurs, en contemplant ces petites vertus de silence, de simplicité, dans la personne de notre divin Maître. — Nous les aimerons donc, ces petites vertus, nous les aimerons beaucoup ; ainsi nous les pratiquerons mieux et nous maintiendrons notre âme dans une grande paix, laquelle favorisera merveilleusement notre vie intérieure.

SIXIÈME JOUR

MÉDITATION PRÉLIMINAIRE

VIE DE LA SAINTE FAMILLE A NAZARETH

Nous avons parlé, mes chères Sœurs, de la simplicité dans nos rapports mutuels ; disons un mot aujourd'hui de la simplicité dans nos rapports avec Dieu. Elle se traduit d'abord par la *confiance.*

Si l'âme a des rapports faciles avec Dieu, si elle est touchée de sa bonté, de son amour, cette confiance ne lui sera pas difficile. Si, au contraire, elle se sent comme repoussée de Deiu, éloignée de Lui, elle sera portée à la crainte, à la méfiance. Le grand remède dans ce cas est de recourir à *l'esprit de foi.* Aller à Dieu, non parce qu'Il nous attire par ses divines perfections, parce que nous le sentons bon, aimable ; mais parce que la foi nous le montre tel : infiniment bon, aimable et miséricordieux.

Il y aura dans cette manière d'agir beaucoup plus de gloire pour Dieu et plus de profit pour l'âme, les actes qui s'appuient sur la foi, sur les motifs surnaturels, étant bien plus excellents que ceux qui se pratiquent par un attrait sensible ou naturel.

Donc, confiance tendre, filiale, vis-à-vis de Dieu

et dans nos rapports avec Lui, en même temps qu'un grand *respect*. Nous avons déjà parlé de ce dernier devoir : quels que soient d'ailleurs notre amour, notre intimité, notre union avec le divin Maître, n'oublions jamais la distance infinie qui existe entre Dieu et nous, ses pauvres créatures ; et par conséquent, ne nous permettons jamais ces familiarités qui pourraient altérer le souverain respect que nous lui devons.

Cela dit, entrons dans le sujet de notre oraison : les vertus de Jésus, Marie, Joseph, à Nazareth. Contemplons cet intérieur si simple, si paisible, si modeste. Qu'y voyons-nous ? *Union des cœurs*, *subordination*, *travail*.

I

Union des cœurs. — Elle était parfaite. — Sur quoi reposait-elle ? Qu'est-ce qui la formait ? — Les vertus naturelles, les similitudes de goût, de caractère y étaient sans doute, mais elles n'étaient pas le principe de l'union qui régnait entre les trois personnes de la Sainte Famille. Ce qui la produisait c'était *l'union à Dieu*. Chaque membre de cette Famille sainte était tout à Dieu : pensée, affection, action, tout était pour Dieu, tout tendait au même but : la gloire de Dieu. — Tel doit être aussi le principe de notre union avec le prochain. Toutes les pensées, toutes les affections, toutes les actions dirigées vers un même centre, ayant un seul mobile : *l'union à Dieu*. De là à l'union des cœurs en Dieu il n'y a qu'un pas, cela se tient.

II

Subordination. — Obéissance. — Qui est-ce qui commande ? C'est Joseph, le *moindre* des trois !... Sans doute nos Supérieures peuvent être douées de vertus, de talent, de sainteté. Mais est-ce pour ces qualités naturelles, pour leurs capacités que nous devons leur obéir ?... Non certes, mais seulement parce qu'elles sont *l'autorité*, les représentantes de Dieu.

Et ce qui se dit de l'obéissance aux Supérieures doit s'entendre de l'obéissance aux officières, à toute a*utorité communiquée.* Nous en avons déjà beaucoup parlé, nous n'y reviendrons pas, car ce que nous en avons dit trouve parfaitement son application ici. — Ce n'est pas la capacité de la personne qui commande qui doit dicter notre subordination, c'est *l'autorité* qui lui a été départie. Donc obéissance, subordination complète, *intérieure* et *extérieure* envers quiconque a droit à notre soumission.

III

Travail. — Tout le monde travaillait à Nazareth. — Le travail était la loi de la Sainte Famille. Elle y était obligée par nécessité ; elle était pauvre. C'est aussi la loi d'une communauté religieuse. Travailler sans lenteur, de bon cœur, avec continuité. Eviter cependant l'agitation, l'empressement. Nous devons nous donner au travail *avec ardeur*,

nous ne devons pas nous y livrer de telle sorte qu'il nous absorbe tout entières. — Travailler sous le regard de Dieu pour lui plaire, en union avec Lui. — Travailler avec *dévouement*, ne craignant pas d'avoir la plus large part de fatigue.

Nous contemplerons longuement l'intérieur de la Sainte Famille, mes chères Sœurs, et nous demanderons à Jésus, Marie, Joseph de nous apprendre à vivre comme eux, toujours unies à Dieu dans la soumission et la fidélité.

PREMIÈRE MÉDITATION

LES CONSEILS ÉVANGÉLIQUES PRATIQUÉS A NAZARETH

Il arrive quelquefois, mes chères Sœurs, que précisément au moment où l'on cherche la volonté de Dieu, où l'on désire le plus la connaître, on a moins de lumières. L'âme se trouble alors, pensant que Dieu ne veut pas l'assister. — Ceci est une illusion. — Il faut attendre avec patience, tranquillité que Dieu nous éclaire. Souvent le démon nous arrête, nous trouble par des raisonnements fallacieux.

Quelquefois aussi, — sous prétexte de bien dire ce qui se passe en soi, — on pense trop à son intérieur. Il y a là encore une grande illusion. C'est un gaspillage de temps, une occupation de soi-même.

Le bon Dieu fera plus que tout ce que nous voudrions faire. Si vous mettez trop d'activité, vous vous agiterez beaucoup, vous parlerez beaucoup, et vous ne vous ferez pas connaître.

Pour rendre une physionomie, il suffit de quelques traits ; il y a des chefs-d'œuvre qui sont de simples ébauches. Ainsi en est-il de notre âme : pour la connaître, il suffit de voir sa physionomie. Trop de détails nuisent à l'ensemble.

Quand nous devons rendre compte, préparons-nous succinctement. La reddition de compte faite, ne recherchons pas si nous n'avons rien oublié, ne disons pas : Je n'ai pas dit ceci, cela... Si vous ne l'avez pas dit, c'est qu'il ne fallait pas le dire... Le bon Dieu n'a pas besoin de vous.

C'est bientôt la fin de la retraite, employons bien le temps.

Nous reviendrons encore sur la vie de Jésus à Nazareth. Il y a tant à apprendre en regardant le divin Maître !... Nous verrons ce matin pourquoi Notre-Seigneur a voulu vivre caché pendant si longtemps ; pourquoi Il n'a donné que trois ans à l'enseignement de l'Évangile, à l'établissement de son Église, tandis qu'Il en a passé trente dans l'obscurité, dans la vie cachée. — C'est pour nous en montrer le *mérite*. — Il a voulu avoir un rôle inutile en apparence afin de nous apprendre à estimer, à aimer, ce qui nous diminue aux yeux des créatures. Jésus ne perdait pas son temps à Nazareth, Il ne sauvait pas moins les âmes,... c'était toujours l'œuvre de son Père !...

Nous étudierons la pratique des *conseils évan-*

géliques à Nazareth. — Le vêtement religieux a son avantage, la clôture a aussi sa raison d'être, la Règle a une valeur non moins grande ; mais ce qui constitue la vie religieuse, *l'essence* même de la vie religieuse, c'est la pratique des conseils évangéliques : *pauvreté, chasteté, obéissance.*

I

La pauvreté a Nazareth. — Comme Dieu agit à l'encontre de l'esprit humain !... Jésus, Marie, Joseph, ceux qu'Il aime le plus, Il leur donne comme richesse, comme apanage la pauvreté !... Nous prenons notre sujet à Nazareth, mais c'est toute sa vie que le divin Maître a été pauvre. Il a choisi la pauvreté la plus complète. Suivez-le à Bethléem, en Égypte, à Nazareth, dans sa vie publique, au Calvaire, et jusque dans son tombeau qui ne lui appartenait pas !...

Quelles leçons sur la pauvreté, mes chères Sœurs !... Elle est aimée dans cette maison, elle est bien pratiquée ; nous tâcherons de l'aimer toujours davantage, de fermer l'oreille à toutes les raisons de l'esprit humain qui aime le bien-être, qui cherche ses commodités, ses aises.

Nous pratiquerons *l'abnégation complète* dans la table, les cellules, le vêtement. Le vrai pauvre peut-il se plaindre quand on ne lui donne pas tout ce qu'il désire ?... Heureux est-il au contraire quand quelque chose lui manque...

Nous serons pauvres dans l'habitation. — Que

notre cellule soit au Nord ou au Midi, qu'importe ? — Le divin Maître n'avait pas où reposer sa tête. — Pauvres dans nos vêtements : c'est toujours *trop* pour moi.

Je pratiquerai encore la pauvreté dans l'emploi de mon temps... Pas d'inutilités. On donne quelquefois tant de temps à des bagatelles, à des *niaiseries* ! — Pas de rêveries, pas de lenteur. — Je ne perdrai pas de temps en lectures, en écritures inutiles ou superflues. Le nécessaire en cela, et *rien de plus.* — Je n'ai rien ; je tâcherai de ne pas prendre des airs exigeants dans la maladie,... je ne désirerai pas les remèdes extraordinaires. — Je demanderai mes permissions *en pauvre* et je demanderai seulement le *vraiment nécessaire.*

Bien dépouillée, je serai plus libre de mes mouvements vers Dieu, je serai bien immolée, et c'est la raison d'être de la pauvreté.

II

La chasteté a Nazareth. — Un père nourricier très pur, une Mère immaculée, Jésus la pureté infinie !... Le divin Maître a été l'objet des plus odieuses calomnies, on l'a traité de fou, de séducteur, de perturbateur du peuple, on l'a accusé d'aimer la bonne chère, jamais on n'a fait de calomnies sur sa Personne adorable au sujet de la sainte vertu de pureté. — De nos jours, encore Notre-Seigneur ne permet même pas aux blasphémateurs les plus

éhontés, de l'attaquer de ce côté, tellement Il a voulu être environné de cette auréole.

La gardienne de votre chasteté, c'est la clôture d'abord, mes chères Sœurs ; c'est aussi la réserve, la modestie... C'est encore et surtout la garde vigilante de votre imagination ; écarter les souvenirs du monde, les conversations qui vous y ramèneraient. Celui qui se porte, porte son ennemi le plus redoutable ! — Que Notre-Seigneur soit content de nous ! — Nous aurons des combats sans doute, — les orages sont nécessaires, les tentations forment la vertu. — Nous aurons donc des tentations, nous aurons des peines très vives, des embarras de conscience. Ne nous troublons pas, mais gardons notre fidélité jusque dans les plus petits détails.

III

L'obéissance a Nazareth. — Nous en avons déjà beaucoup parlé ; nous dirons cependant quelque chose encore des *privilèges* de l'obéissance. 1° *Elle nous met dans la pleine sécurité*, et il n'y en a pas ailleurs. — Nous sommes absolument *certains* qu'en obéissant, nous faisons la volonté divine. — Jamais on ne s'égare en obéissant. — L'enfer est pavé de volontés propres, le Ciel n'en contient pas... Obéissance donc par rapport à la direction de ma conscience, obéissance par rapport à ma piété, à ma manière d'aller à Dieu.

2° L'obéissance donne à chacun de mes actes le plus *haut* degré de mérite, car toute la perfection

consiste dans le *renoncement*. Ainsi en peu d'années, je remporterai de grandes victoires.

Il est dit de saint Stanislas qu'il a fait beaucoup en *peu* d'années... il l'a fait parce qu'il a tout fait par obéissance.

Nous méditerons ces choses ; nous verrons ce qu'il faut pour que notre vie soit vraiment immolée. — Nous verrons Jésus-Hostie, Jésus victime dès le premier instant de sa vie. — La pratique de nos trois vœux fera de nous de véritables hosties saintes, et nous serons très véritablement victimes avec Lui.

DEUXIÈME MÉDITATION

LA DOUCEUR FRUIT DE L'AMOUR

Nous avons encore à voir, mes chères Sœurs, dans la vie privée de Jésus à Nazareth, la pratique de bien des vertus. Nous ne pourrons les méditer toutes, nous en prendrons une des plus attrayantes : la *douceur*, la *bonté*.

Il ne semble pas qu'à Nazareth le divin Maître eût beaucoup à exercer la bonté, et pourtant on allait à Lui comme à Celui qui consolait toujours !... Voyons surtout comment Il la pratiquait dans sa vie publique. — Il est doux, Il est bon envers tout le monde ; — envers ceux qui le méritent le moins, envers ceux qui l'abandonnent et le trahissent, envers ses bourreaux, envers Judas !...

La bonté, mes chères Sœurs, a son principe dans l'amour. Nous verrons dans notre oraison quelques-uns des effets de l'amour.

I. *L'amour console.* — II. *Il transforme.* — III. *Il blesse.*

I

L'AMOUR CONSOLE nos souffrances du côté de Dieu, il adoucit nos peines. — Quelles que soient nos épreuves, si nous aimons Dieu, nous ne trouverons jamais sa main trop lourde. Le connaissant, nous ne pouvons douter de son amour, de sa tendresse. — Lorsque les Apôtres, sur le lac de Génézareth, voient approcher le divin Maître, ils ne savent qui il est. Mais saint Jean le reconnaît parce qu'il l'aime : « C'est le Seigneur ! » Ses yeux n'ont rien découvert, mais son cœur lui a tout révélé. Les révélations du cœur sont les plus puissantes. Celui qui aime ne peut douter.

Il y a une autre consolation : quand la main qui frappe est une main *aimée*, elle ne fait jamais mal. — Si nous aimons vraiment Dieu, jamais Il ne nous fera mal ; notre souffrance sera consolée, adoucie, nous *aimerons* notre souffrance.

Si Dieu nous frappe, c'est parce qu'Il nous aime, qu'Il s'intéresse à nous, nous le savons bien, nous en sommes persuadées ; et si une âme pouvait avoir de la peine, ce serait de penser que Dieu ne s'intéresse pas à elle, qu'elle coule une vie douce et tranquille...

Si nous aimons, l'abnégation de jugement aux décrets de la Providence nous sera facile. — Quoi de plus doux que de s'abandonner entre les mains d'un Père qui nous aime ?... Notre cœur sera soumis — nous sentirons bien la souffrance, mais notre souffrance sera *consolée* par la pensée de Celui qui nous la donne.

II

L'AMOUR TRANSFORME.— En nous, tout est petit, le cœur comme notre nature ; il est borné, rétréci, étroit. — Le Cœur divin est grand au contraire, Il est large, sa dimension c'est l'infini. Toutes les perfections sont réunies dans le Cœur du divin Maître... Une des propriétés de l'amour, c'est de combler les distances. Il rend semblables. On l'a dit de saint Paul : *Cor Pauli, Cor Christi.*

Cela étant, voyons l'effet produit par rapport au prochain. — Si vous mettez une goutte de vinaigre dans une coquille de noix, elle en sera tout imprégnée, toute pénétrée. Mettez-en un verre dans un lac, l'eau n'en sera pas même altérée. — Ainsi en est-il de notre cœur. Nous avons à subir bien des chocs de caractère, bien des heurts, et notre petit cœur en est tout aigri, contristé, froissé. — L'amour divin agrandit le cœur et le rend insensible à toutes ces petites choses. Quand le cœur est grand, il ne sent même pas ces impressions, ces susceptibilités et sensibilités.

L'amour divin transforme encore d'une autre

manière : — il nous fera voir *Dieu* dans le prochain. — Supposons plusieurs personnes qui visitent une église. L'une regarde l'extérieur : c'est un beau monument ! L'autre regarde l'autel, le tabernacle et fait un acte d'adoration. — La première s'arrête à la façade, la seconde ne voit que le tabernacle. — La première considère l'architecture, les moulures, mais qu'est-ce que la façade à côté du tabernacle ? Ainsi de nos rapports avec le prochain. — Si nous regardons la façade, nous trouverons sans doute que cette personne a bien des défauts... Allons à l'intérieur, au tabernacle : mon Maître est là et n'est-il pas tout aimable ?... Quels que soient les défauts, le Maître est là et je l'adore, je l'aime !... Notre-Seigneur est-il moins présent dans une pauvre église de village que dans une belle cathédrale ?...

Ah ! si nous aimions un peu plus Notre-Seigneur, comme nous verrions moins les déficits !... Nous verrions tout de suite le Maître ; et comme il nous suffirait !... Ainsi l'amour divin nous rendrait suaves envers tout le monde, nous nous appliquerions, à faciliter les rapports mutuels, et nous verrions nos efforts couronnés de succès.

III

L'AMOUR BLESSE délicieusement le cœur. La sainte Église a établi une fête de la transverbération du cœur de sainte Thérèse. Vous savez, mes chères Sœurs, que cette grande Sainte, se trouvant en oraison, vit un chérubin qui transperçait son cœur

avec un dard enflammé, et ce trait divin lui fut dès lors une cause de douleur humainement inexplicable. C'était un effet extraordinaire de l'amour divin particulier à sainte Thérèse ; mais un effet analogue, quoique ordinaire, existe dans toute âme qui aime Notre-Seigneur.

L'amour n'est jamais satisfait, il veut toujours aimer davantage. — Voyez saint François de Sales convertissant les hérétiques : jamais il ne se décourage ; il est blessé, la blessure divine l'aiguillonne. Sainte Chantal est blessée d'amour, elle ne recule devant aucune peine, aucun sacrifice. Ainsi en est-il de tous les Saints... Saint François Xavier aperçoit dans une vision tout ce qu'il aura à souffrir... Cela lui suffit-il ? « Encore plus, Seigneur, encore plus »...

La blessure de l'amour aiguillonne toujours. — Faut-il aller à Matines ? Encore que je sois lasse, souffrante, j'y vais. — J'ai la Règle à observer, et il me semble que légitimement je pourrais demander des dispenses... Je garde ma Règle... Je me tiens debout, toujours à ma Règle, toujours à mon devoir. — Ai-je un emploi dont je dois m'acquitter ?... Je le remplirai sans regarder s'il m'en coûte ; et ainsi de tout le reste. — Faut-il me dévouer, me sacrifier, m'immoler, rendre service ? Je suis prête, toujours, à toute heure...

Ainsi ce sont les merveilles de l'amour divin qui environnent une vie. — Oh ! mes chères Sœurs, demandez, demandez toujours plus le saint amour divin. Qu'il s'empare de vous et transforme toute votre vie !

TROISIÈME MÉDITATION

LES DEUX ÉTENDARDS

Nous ferons ce matin la méditation qui porte le titre, dans le texte de saint Ignace, de Contemplation des deux étendards.

Le saint paraît y ajouter une importance particulière puisqu'il recommande de la répéter plusieurs fois.

Elle a pour but, non pas de nous faire choisir l'étendard de Notre-Seigneur. C'est chose faite depuis notre baptême. Mais de nous prémunir contre les embûches de Satan, toujours en activité pour nous attirer sous le sien.

D'une part, nous considérons la manière dont le démon dresse ordinairement ses embûches et d'autre part, nous nous rendons compte de l'esprit de Notre-Seigneur qui doit sans cesse nous animer. C'est la double fin de cet exercice. Il est présenté sous forme symbolique afin de parler davantage à nos âmes.

I

Le premier point nous met en face d'une armée campée près de Babylone dans une grande plaine. Babylone représente la cité du mal. Au centre de cette armée est un chef, que l'on aperçoit sur un trône de flamme et de fumée : on voit qu'il s'agit

de Satan et que l'enfer est son royaume... Malheur à qui s'engage à sa suite.

Il a un aspect d'ignominie et de terreur. Bientôt, sa voix se fait entendre. C'est la voix impérieuse d'un personnage tyrannique.

On n'est pas sous un régime de paix et de liberté à sa suite. L'âme ignore ce qu'est la joie intime des enfants de Dieu.

Il ordonne à ses partisans de se répandre partout, de n'oublier aucune contrée, aucune demeure, aucune âme.

C'est ainsi que l'on doit sans cesse rester sur ses gardes. Qui que l'on soit, quel degré de vertu que l'on ait atteint, on pourrait devenir victime de ses embûches...

En quoi consisteront-elles ? Satan le dit à ses satellites : « Portez les âmes à l'amour des biens d'ici-bas, des richesses matérielles, des autres biens aussi, suivant la nature des personnes auxquelles vous vous adressez. »

A des âmes religieuses, suggérez des brèches à la pauvreté, l'amour de leurs aises, la recherche des affections purement humaines... de la considération etc...

De la sorte, elles seront détournées du surnaturel et peu à peu elles en viendront à l'offense de Dieu.

A nous de voir le côté faible par où le démon pourrait nous attirer dans ses embûches. Pour mieux nous en rendre compte, interrogeons notre passé. Quel a été principalement, jusqu'ici, pour nous, la pierre d'achoppement ?... Comment nous

sommes-nous laissé entraîner à rechercher autre chose que Dieu seul ?

Demandons lumière et courage pour couper, arracher ce qui pourrait nous induire au mal ou au *moins bien ;* car Satan se contente du moins bien quand il ne peut pas obtenir le mal.

II

Ici la vue se repose. Elle a à sa portée devant elle une armée au centre de laquelle s'aperçoit un chef, Notre-Seigneur, sur un lieu *peu élevé,* Notre-Seigneur beau et plein de douceur.

Il fait bon près de Lui, à sa suite ! O mon âme, Il sera bien toujours et en tout notre unique partage !

Lui aussi envoie ses représentants partout. Il n'oublie aucun pays, aucune demeure, aucune âme ! « Porte secours à tout le monde ». C'est sa recommandation.

Donc confiance ! Confiance, quel que soit notre état, quelle que paraisse être notre pénurie spirituelle, et même notre indignité d'âme !

Si le secours extérieur était en déficit, Notre-Seigneur, y suppléerait par une surabondance d'assistance *intérieure.* « Tu ne manqueras de secours que quand je manquerai de puissance », disait Jésus à sainte Marguerite-Marie.

Il faut prier ; profiter du secours extérieur qui est à notre portée et ensuite demeurer dans la confiance et la paix... Nos progrès se mesureront au degré de notre confiance.

Quelle sera la consigne de Jésus à ses représentants ? Quel esprit devront-ils suggérer ?

L'amour de la pauvreté, du dépouillement, de l'immolation de soi-même, jusqu'à l'amour même du mépris...

Oh ! qu'il faut prier pour comprendre cette doctrine, s'animer de cet esprit !

Mais c'est bien celui du Maître !

QUATRIÈME MÉDITATION

LA PASSION

La journée de demain, mes chères Sœurs, doit encore être une journée de deuil, de larmes, de pénitence. Nous allons nous occuper de la Passion de Notre-Seigneur et il est bien juste que nous nous associions à ses douleurs, à ses souffrances de toutes sortes, et que, le voyant tant souffrir, nous prenions notre petite part des douleurs qu'Il supporte pour nous. — Donc demain, nous écarterons encore de notre âme, selon la remarque qui nous a été faite les premiers jours, tout sentiment de joie et d'allégresse. — Demain, c'est un jour spécialement consacré à honorer la Passion, à faire pénitence. Si nous avons quelque permission particulière, nous en userons demain avec une double raison.

Si quelqu'une se sent attirée à méditer l'Agonie, elle pourra le faire en son particulier. En public,

nous prendrons la Passion au moment où Notre-Seigneur sort de la grotte et s'avance vers ses disciples.

I

Surgite eamus : Levez-vous, allons ! — Tout à l'heure, Il était dans le trouble, dans l'angoisse, dans des souffrances telles qu'elles lui causaient une sueur de sang. — Tout à l'heure, Il était comme plongé dans ses répugnances, Il demandait que le calice passe, et Il avait eu besoin d'être fortifié par un Ange ; maintenant le voilà calme, courageux : c'est l'effet de la prière. Générosité dans le sacrifice. Debout, en avant ! et Il s'avance en effet vers la petite troupe conduite par le traître...

Sommes-nous toujours courageuses lorsqu'il faut marcher au sacrifice ? n'avons-nous pas beaucoup de lenteurs ? n'écoutons-nous pas nos répugnances pour différer, pour diminuer tout au moins et restreindre le sacrifice ?... Il faut prier !...

Et en même temps que Notre-Seigneur se livre, *Il s'oublie.* — Il s'oublie pour penser aux autres, Il s'oublie pour dire aux satellites : « Qui cherchez-vous ? — Jésus de Nazareth. — C'est moi. » Et voilà que tous tombent à terre. C'était une grâce pour leurs âmes. Se tournant vers Judas : « Mon ami, pourquoi êtes-vous venu ici ? » Voilà comment Il accueille le traître... jusqu'à la dernière minute, il essaie de toucher cette âme endurcie. — Il s'ou-

blie pour penser à ses disciples tout tremblants, tout effrayés. Il sait que son arrestation peut leur être funeste, et Il protège leur liberté. « Si c'est moi que vous cherchez, laissez ceux-ci s'en aller. » — Il s'oublie pour ceux qui vont le maltraiter. Pierre donnant une preuve de cette fidélité dont il avait fait tant d'étalage, lève une épée et frappe. Un serviteur du grand-prêtre est atteint à l'oreille qui tombe à terre. Mais Jésus la remet en place. — Ainsi *Jésus s'oublie* !...

Comment nous comporterons-nous dans nos peines ?... Sommes-nous attentives à ne pas les faire supporter aux autres ?... Hélas ! ne suffit-il pas de bien peu de chose pour rendre notre visage triste, morose ?... Savons-nous nous oublier pour le prochain ?... Sacrifier nos goûts, nos répugnances ?... Oubli de soi, générosité. *Fête* du sacrifice !...

II

Jésus est conduit devant les tribunaux d'Anne et de Caïphe. — Il est traîné par une troupe de soldats grossiers qui le maltraitent, le chargent d'injures, Lui, le Tout-Puissant, et le voilà au rang des criminels !... Il comparaît, on entend les faux témoins qui déposent contre Lui. — *Jésus se tait*... Il entend les fausses accusations, il reçoit les outrages et *Il se tait* ! — Cependant Caïphe l'interroge et le somme de dire qui Il est ; et Jésus répond au Grand-Prêtre. — Respect de l'autorité, même dans un juge inique et criminel...

Jésus accepte donc toutes les accusations menteuses qui se font contre Lui et *Il se tait*. Et nous ?... Comment recevons-nous les observations, les avis, les avertissements ?... Ah ! comme nous avons horreur de l'humiliation, comme nous sommes habiles à revendiquer pour nous l'honneur et l'estime !... Comme nous sommes adroites à nous justifier, à crier à l'injustice... Et quand donc avons-nous été traîtées injustement ?... Et qu'est-ce donc qui nous serait dû ?...

Jésus la sainteté même *se tait*, et nous !...

III

Enfin, Jésus est conduit à la prison où Il doit passer la nuit. — Mais auparavant Il lui faudra subir tous les mauvais traitements, les outrages atroces de cette troupe vénale, qui sait bien plaire à son maître en outrepassant les dernière limites...

Demandons-nous pourquoi c'est Jésus qui souffre, alors que c'est *nous* qui sommes coupables !... Et encore comment il est possible que le voyant en un tel état, nous ayons pour notre corps tant de soins, tant de délicatesses ?

Et voilà que Jésus entre dans la prison. — Il y reste seul, et peu à peu Il voit venir le jour... Il salue ce jour... ce sera le dernier, Il le sait bien..., le jour de l'immolation, du sacrifice, le jour où Il sauvera nos âmes, et Il le salue !

Nous aussi, quand nous voyons se lever le jour

du sacrifice, de l'immolation, le jour du sacrifice *prévu*, saluons-le comme *le plus beau* de nos jours. — Et saluons aussi tous nos jours, parce qu'en chacune de nos journées, nous trouverons des occasions de nous immoler à la gloire et pour l'amour du divin Maître.

SEPTIÈME JOUR

PREMIÈRE MÉDITATION

ECCE HOMO

Voilà encore, mes chères Sœurs, une journée consacrée à la méditation sur les souffrances de notre divin Maître. C'est un temps bien précieux...

Tâchons de bien comprendre, de bien apprécier le prix de la Croix. C'est dans la méditation de la Passion que l'on apprend à aimer la Croix ; elle a alimenté la ferveur des Saints. — Il ne faut pas contrarier les vues du Saint-Esprit sur nous. Si le Saint-Esprit nous pousse de ce côté, il faut céder, il n'y a rien de meilleur.

Parfois, sous prétexte de mieux faire, on se crée des industries, des moyens ; on cherche des voies prétendues plus hautes. C'est un tort, l'attrait de la Passion est excellent. — Quelquefois c'est un mystère en particulier qui se grave en notre esprit... on peut rester ainsi des années occupé du même mystère. Il y en a qui ont l'attrait du Calvaire, du jardin de l'Agonie... Il faut rester là, tant que le Saint-Esprit nous y retient.

Il n'est pas possible de dire combien Notre-

Seigneur tient à ce souvenir... Aimons le Crucifix, aimons à le regarder, il nous fera ressouvenir de l'amour de Notre-Seigneur dans sa Passion. — Nous en demanderons la grâce par la prière, par la pénitence... nous pourrons aussi lire la passion dans le Saint Evangile ; lire autant qu'on a besoin pour entretenir en soi le souvenir des souffrances de Notre-Seigneur. — Nous n'oublierons pas la Sainte Vierge... Marie a suivi Jésus au Calvaire, Marie a compris la souffrance dans le cœur de Jésus... Nous lui demanderons de la comprendre avec elle... L'Église a voulu consacrer deux offices entiers à honorer Marie, Mère des douleurs.

Ce matin, nous prenons notre divin Maître, au moment où nous en sommes de sa Passion. — Il est devant Pilate. — On lui fait monter le grand escalier, la *Scala Santa* que l'on vénère aujourd'hui à Rome. Il est épuisé par les souffrances, la perte de son sang... Il arrive au sommet. Le Gouverneur le montre au peuple : *Ecce homo* !... Voilà l'homme ! Nous regarderons ce manteau rouge... ce diadème... ce roseau...

I

Nous remarquerons tout d'abord *l'état de souffrance* du divin Maître. — Sous ce manteau d'ignominie il n'y a que des plaies... pas une partie saine... Quelle douleur ! quel épuisement !... Il ne peut plus se tenir debout... sa tête est couronnée d'épines... et pourtant il est innocent, Lui, le juste ; le coupable,

c'est moi. Les bourreaux ne sont pas si coupables que moi. *Il a été broyé à cause de nos crimes.*

Je me rappellerai la longue chaîne de mes fautes : en voilà le prix !... — Oh ! qu'Il m'a aimée — et comme je dois détester mes péchés et me montrer toujours plus généreuse, en chérissant toute souffrance !... L'épouse doit être unie à l'Époux divin et partager son sort. — Si j'essayais de me plaindre je ne serais pas digne du divin Époux... Je dirai donc au bon Dieu : Aidez-moi ; mais *je ne me plaindrai pas.*

II

Au second point je réfléchirai à *l'état d'ignominie* où se trouve le divin Maître. — Il est devenu l'opprobre des hommes et la risée de cette plèbe misérable, de cette plèbe aveugle... Encore si la foule protestait — mais non — quand on lui demande lequel doit être délivré de Barrabas ou de Jésus, c'est Jésus qu'elle livre au supplice !...

« Crucifiez-le, crucifiez-le ! » — Voilà ce qu'entend le divin Maître devant tout Jérusalem réuni. — Il a été traité comme on ne traiterait pas la plus indigne créature. — On lui a mis un bandeau sur les yeux... il n'y a pas d'insultes, pas d'outrages qu'il n'ait subis ; et maintenant Il entend ces clameurs... Et Il se tait !...

Il expie mon orgueil. — Je ne sais pas accepter la moindre humiliation, et cependant il n'y a rien en moi qui mérite la gloire...

Pilate accepte, il cède... il se lave les mains et livre la victime... Jésus prend sa croix et s'apprête à monter au Calvaire... — Voilà comme Il m'a aimée !...

Oh ! que de fois je n'ai pas voulu le suivre sur ce chemin du Calvaire !... Il est temps de commencer. — Me voici, mon bon Maître, — je veux vous suivre désormais, — toujours vous suivre à la souffrance, — à l'ignominie, — à la mort !...

DEUXIÈME MÉDITATION

LA SOUFFRANCE

Il y a dans les souffrances de Notre-Seigneur dont nous avons encore à nous occuper, une grande force et une grande lumière.

Grande force : celui qui serait insensible à la douleur de son prochain, montrerait qu'il n'a pas de cœur. On fait l'aumône à un malheureux par simple compassion ; ce sentiment est bon, La pitié doit exister surtout envers un innocent qui souffre malgré son innocence et contre toute justice... c'est un premier droit à notre pitié. Mais si celui qui souffre souffre *pour nous*, c'est une seconde raison de s'émouvoir de sympathie pour lui, et voilà pourquoi la Passion de Notre-Seigneur est le sujet le plus propre à exciter l'amour du divin Maître et à nous porter à l'imiter.

Saint Louis de Gonzague mourant désire avoir la tête nue, et comme l'infirmier lui remet son couvre-chef il l'enlève de nouveau. « Pourquoi, lui demande-t-on ? — Mon Sauveur est mort la tête nue »...

Saint François d'Assise, malade, refuse une boisson rafraîchissante, en souvenir du fiel et du vinaigre qui furent offerts à Notre-Seigneur sur la Croix.

Les souffrances du divin Maître sont donc une grande force, elles sont aussi une *grande lumière.* De grandes clartés tombent de la Croix. La Croix nous fait comprendre la raison d'être de la douleur. Pourquoi la Sainte Vierge a-t-elle tant souffert ? — A cause de sa grande mission. — Les Saints ont tous passé par la douleur.

La passion de Notre-Seigneur est donc une lumière ; sans elle nous ne pourrions comprendre le mystère de la souffrance. Quand nous la regardons au pied du Crucifix ou que nous contemplons l'*Ecce Homo*, elle semble désirable, douce, facile à supporter... mais quand la souffrance nous atteint réellement : *transeat*, que le calice passe...

Pourquoi Dieu a-t-il voulu que ses enfants aient tant à souffrir ? — Quels sont ses motifs ? — Il n'est pas possible d'indiquer les raisons particulières, propres à chacune, — Dieu seul les connaît — mais il est des motifs généraux qui s'appliquent à tout le monde.

I

Dieu fait souffrir POUR DÉTACHER SES ENFANTS DES BIENS D'ICI-BAS, pour les obliger à se retourner vers Lui, qui est leur centre. Mal reçus par la créature, rebutés par elle, nous nous retournons plus facilement vers Dieu. Si la vie présente est si pénible, le regard s'élève et l'on pense à l'éternité. La souffrance est donc nécessaire à toute âme chrétienne ; elle est nécessaire *même pour nous* dans la vie religieuse. Quand notre cœur est blessé, meurtri, endolori, il est plus accessible à la grâce. S'il a tant de propension à prendre racine dans le sol, ne faut-il pas que la douleur l'en détache ?...

Dieu nous rend donc un très grand service quand Il nous fait souffrir, parce qu'Il nous détache de tout ce qui n'est pas Lui. C'est une grande miséricorde d'avoir à souffrir... « J'ai pleuré, voilà pourquoi j'ai cru, » a dit un illustre auteur. « Il y a des choses qu'on ne voit bien qu'avec des yeux qui ont pleuré, » a dit un autre.

II

Dieu nous fait souffrir POUR AUGMENTER NOS MÉRITES, non seulement sur cette terre en vue de notre salut, mais pour nous obtenir une plus belle place dans l'éternité, un nouveau degré de gloire. On ne peut rien comparer à cela... L'éternité tout entière passée plus près de Dieu, plus près de son

Cœur, dans une intimité plus étroite, dans ce colloque où Dieu dira sa parole... et où l'âme lui dira aussi son cantique de reconnaissance et d'amour ! Dieu a voulu que l'amour dans le Ciel fût l'amour d'amitié....

Dieu veut donc nous donner l'occasion de beaucoup mériter pour nous rendre plus heureux. Plus il y a d'occasions de mériter, de souffrir, plus il y aura de gloire et d'amour. — Saint Thomas d'Aquin se trouvant un jour en oraison devant son Crucifix, le vit s'animer et lui dire : « Thomas, tu as bien écrit de moi, que veux-tu que je te donne ? — Seigneur, pas autre chose que vous. » La souffrance, nous donne Dieu plus complètement. — Que peut-on concevoir au-dessus ?

III

Dieu nous fait souffrir POUR NOUS FAIRE ÉVITER DES DANGERS... Saint Ignace revenant de Palestine cherche un navire à Chypre pour s'embarquer. Il y avait là un navire grec. On ne veut pas l'y recevoir, il n'a pas d'argent — un navire turc n'en veut pas davantage. Enfin le patron d'une petite barque vénitienne le reçoit pour l'amour de Dieu. Et voilà que les deux vaisseaux et la petite barque s'éloignent de terre et prennent le large. Une tempête éclate, les deux navires sont engloutis dans les eaux. La petite barque dont les allures étaient plus lentes ne subit aucun dommage. Saint Ignace était sauvé...

Que de fois nous avons murmuré contre la souffrance et les contre-temps !... Si nous prenions ce chemin, cet autre !... oui, ce serait magnifique un jour, deux jours — mais après !... Nous ne voyons pas les dangers qui nous attendent, Dieu les voit, et Il fait comme les mères qui contrarient leurs enfants, mais pour leur plus grand bien, en leur retirant l'instrument avec lequel ils se blesseraient.

Après une grande épreuve, on tourne la tête, on voit, on comprend alors les desseins de Dieu. Nous verrons là-haut dans toute sa beauté le bienfait de la *grande souffrance*, parce que nous *comprendrons* le plan de Dieu.

Il y aurait bien à dire encore sur le bienfait de la souffrance, sur son prix... J'en ai bégayé quelque chose, mais cela suffit pour justifier l'abandon complet aux desseins de la Providence et pour nous faire comprendre et goûter la beauté de ce mot d'ordre : La Volonté de Dieu avant tout. *Non mea voluntas, sed tua fiat.*

TROISIÈME MÉDITATION

BONTÉ DES CŒURS DE JÉSUS ET DE MARIE

Ayons un grand soin de la paix de notre âme, mes chères Sœurs. Le démon veut la troubler... Servons-nous des armes de la sainte obéissance. Les responsabilités ne nous regardent pas. — Dieu agrée toujours l'acte de l'obéissance.

Nous ferons notre oraison au Calvaire. — Il y a une heure que Notre-Seigneur a rendu le dernier soupir. Nous allons apprendre à mieux connaître le Cœur de Jésus et le Cœur de Marie. Nulle part ailleurs le Cœur de Jésus et le Cœur de Marie ne se font mieux connaître qu'au Calvaire.

Saint Pierre Fourier, sur le point de mourir, aimait à dire ces paroles : *Habemus bonum Dominum et bonam Dominam.* Nous avons un bon Père et une bonne Mère ; et il avait supplié ceux qui l'assistaient de les lui rappeler souvent. — Notre méditation ne sera qu'une démonstration par les faits de cette double vérité : bonté du Cœur de Jésus ; bonté du Cœur de Marie. Nous diviserons la matière selon la méthode de saint Ignace, qui consiste à considérer successivement les personnes, les paroles et les actions.

I

Habemus bonum dominum. — Rappelons-nous cette scène du Calvaire. Notre-Seigneur souffre par tout son corps... ses pieds et ses mains sont percés, oh ! comme Il souffre dans son *Corps* !...

Son Cœur agonise... Il souffre en pensant à ceux qui sont là : Jean, Madeleine, mais sa Mère surtout... à ceux qui ne sont pas là : les Apôtres, les disciples. — Oh ! son Cœur, comme il souffre ! Il voit sa Mère au pied de la Croix et Il ressent toutes ses douleurs. Le Cœur de Jésus est affligé à cause du Cœur de Marie, et le Cœur de Marie à cause du Cœur de

Jésus... Passion et compassion de ces deux Cœurs qui se répercutent l'un dans l'autre. — Disons-nous bien ! Il m'a aimée et Il s'est livré pour moi... comme Il est bon ! *Habemus bonum Dominum.*

Écoutons ses paroles... Il prie pour ses bourreaux : *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* Il les excuse au moment où Il meurt de leurs mains ! — Il parle au bon larron : *Aujourd'hui, tu seras avec moi en paradis..* C'est une parole d'espérance, de force, de consolation, donnée à ce pauvre mourant ! — C'est encore une parole de consolation qu'Il nous dit en la personne de saint Jean... Notre-Seigneur a tout donné pour nous, Il nous donne encore *sa Mère* — Puis il dit : *Sitio* ! j'ai soif des âmes... j'en vois tant qui se perdent... retirez-les de leurs égarements. — *Mon Père, je remets mon âme entre vos mains.* — *Tout est consommé* ! et le divin Maître rend son âme sur cette parole !... N'y a-t-il pas une ineffable bonté dans toutes ces paroles de Jésus ?... Il laisse échapper sa bonté à flots... *Habemus bonum Dominum* !

Il tient la tête penchée et rend le dernier soupir. — Un soldat s'approche pour rompre les jambes des suppliciés, mais il se contente d'ouvrir le côté du divin Maître. — Tout cela nous dit encore la bonté du Cœur de Jésus... il est ouvert, il ne se fermera plus : entrez, pauvres pécheurs, voilà votre asile ; — entrez, pauvres affligés, pauvres voyageurs, voilà votre consolation, votre repos ; — vous tous qui avez besoin de force, de consolation, entrez, mon Cœur vous est ouvert. — Oh ! comme nous

avons un bon Maître et comme il faut avoir confiance et l'aimer !

II

Et bonam Dominam. — Nous avons une bonne Mère, Saint Pierre Fourier était à l'agonie — sur son front la plus grande sérénité. — Suivant sa demande, son confesseur lui répétait souvent : *Habemus bonum Dominum et bonam Dominam.* Mais la mort n'arrivait pas encore, et le prêtre — un peu lassé peut-être — se contentait parfois de dire la première partie de la phrase ! *Habemus bonum Dominum.* — Tout à coup, ramassant ses dernières forces, le saint termine l'invocation : *et bonam Dominam.* — Ce furent ses dernières paroles.

Considérons l'attitude de Marie au pied de la Croix. — C'est la Mère de Jésus,... son Cœur avait été fait tout exprès pour aimer Jésus, et maintenant, je suis devenue enfant de Marie par adoption, comme Jésus l'était par nature, et Marie m'aime comme elle aima Jésus !... Marie est debout au pied de la croix, *Stabat* !... Sans doute sa douleur est immense, mais quelle que fût la peine qu'elle endurât, il y avait en elle des énergies sans fin. — On ne la voit pas en syncope, elle n'est point par terre, elle n'est point renversée... Son Cœur est fort parce qu'il aime... c'est ce qui la soutient... Oh ! que la Mère de Jésus est une bonne Mère !...

Nous nous rappellerons toutes les grâces que nous

devons à l'amour et à la bonté de Marie, et nous continuerons ainsi notre oraison, nous entretenant de la bonté du Cœur de Jésus, de la tendresse maternelle du Cœur de Marie, et nous excitant à une grande confiance envers ce bon Maître et cette Mère Immaculée de laquelle nous sommes les enfants. — *Habemus bonum Dominum et bonam Dominam.*

QUATRIÈME MÉDITATION

JÉSUS EST MIS AU TOMBEAU

Nous finirons cette journée, mes chères Sœurs, près du tombeau de Notre-Seigneur. Nous nous représenterons la scène.

I

Le divin Maître est encore attaché à la Croix... Il est couvert de plaies... sur sa tête inclinée, la couronne d'épines... son cœur ouvert laisse tomber goutte à goutte le sang et l'eau.

Nous le contemplerons longtemps sur l'autel de son sacrifice et nous nous dirons : Il est *victime*, je dois être *hostie*...

Puis nous porterons nos regards sur la Très Sainte Vierge. Nous la verrons contempler elle aussi son divin Fils avec un sentiment profond de douleur.

Elle est anxieuse de savoir ce qu'on va faire de son corps adorable. Mais elle a confiance. Voici bientôt Joseph et Nicodème qui ont obtenu du Gouverneur la permission de détacher le corps de Jésus et de l'ensevelir dans un sépulcre.

Nous apprendrons de Marie, Mère de douleurs, à tout abandonner à la divine Providence : les choses qui nous inquiètent le plus, les événements dont le succès nous semble douteux ou compromis !... Nous les laisserons à la conduite de la Providence, nous confiant en sa sagesse, en son amour.

II

Notre second point sera la mise au tombeau de Notre-Seigneur. — Nous verrons Joseph et Nicodème le détacher de la Croix et le remettre à sa Mère. Nous penserons aux sentiments qui se pressaient dans le Cœur de Marie pendant qu'elle tenait dans ses bras son divin Fils immolé pour nous. Puis nous verrons ces amis du Sauveur l'embaumer avec respect, l'envelopper dans un linceul et le porter, aidés de Marie et des saintes femmes, dans le sépulcre, avec quel respect, avec quel dévouement !

Nous jetterons un dernier regard sur le Corps immobilisé de Jésus et nous lui demanderons la grâce d'ensevelir avec Lui notre vie naturelle, nos inclinations mauvaises, la *créature du péché*, tout ce qui, en nous, est opposé à sa vie divine.

Nous contemplerons aussi la Sainte Vierge...

Elle eût bien voulu rester auprès de son divin Fils, ne pas quitter le Sépulcre... mais désormais elle nous appartient... Elle regarde une dernière fois le saint Sépulcre et s'en va... Elle remonte au Calvaire, y retrouve la Croix toute teinte du sang de Jésus, la couronne d'épines, les clous, tous les instruments de son supplice ; elle les adore et continue le chemin de la Croix, parcourant les différentes stations où Notre-Seigneur avait passé quelques heures auparavant, et où elle retrouvait le souvenir de ses souffrances.

Nous nous associerons à sa douleur et nous lui demanderons la grâce d'en conserver toujours le souvenir dans notre cœur.

HUITIÈME JOUR

PREMIÈRE MÉDITATION

LA RÉSURRECTION

Nous sommes ce matin, mes très chères Sœurs, dans la troisième phase des Exercices, la vie unitive, et nous devons ouvrir notre âme aux sentitiments d'amour, de joie... Jésus est plus aimable que jamais dans l'état ressuscité. — Il faut tendre toujours à la dilatation. Si le cœur est comprimé, son élan est gêné. L'état normal, c'est la santé... l'état normal de l'âme c'est le contentement, une douce sérénité. Il faut tout faire pour augmenter en nous cette dilatation ; *aujourd'hui* surtout, car c'est vraiment le jour de la joie, d'une sainte allégresse. Si le spectacle de la nature épanouit notre âme et nous réjouit, nous ferons bien d'en profiter, comme de tout ce qui peut nous aider dans le même sens.

La vraie source de notre joie doit être le triomphe de notre divin Maître. Si nous l'aimons vraiment, son bonheur sera le nôtre, et nous n'aurons pas de peine à le ressentir. — Il se montre doublement

triomphant : 1° *Il triomphe de la mort ;* 2° *Il triomphe de ses ennemis.*

I

Jésus triomphe de la mort. — C'est la mort qui l'a fait souffrir toute sa vie. Il naît pour mourir... Toutes ses fatigues, ses voyages, l'Agonie, la Passion, le Calvaire, tout cela c'était pour mourir... Enfin, c'est fait... le Sépulcre est scellé ; il semble que la mort soit triomphante... Il semble que tout est fini !...

Et voilà que le troisième jour arrive et Jésus ressuscite glorieux !... Il passe à travers la pierre, et la mort n'aura plus aucun empire sur Lui !... C'est la vie, et une vie toute nouvelle !... Chacun des sens du divin Maître jouit d'une satisfaction particulière, tout son Corps est transformé... Il a toutes les qualités d'un esprit : subtilité, agilité... Il est même revêtu d'un éclat radieux. Ce Corps tout à l'heure défiguré, couvert de plaies, le voilà extrêmement brillant, plus beau que le soleil.

Il triomphe de la mort *dans son Corps*... Il triomphe encore plus *dans son Ame.* — Pendant la vie du divin Maître, elle jouissait sans doute de la vision béatifique, mais cette faveur ne l'empêchait pas de souffrir... Nous avons médité ses indicibles angoisses au jardin de l'Agonie, au Calvaire ; maintenant, la félicité, le bonheur inondent l'Ame de Notre-Seigneur. Toutes ses facultés : intelligence, cœur, volonté y prennent part. — Tout est joie et félicité dans son Être divin...

Il excitait notre pitié quand Il était humilié, sanglant sur son gibet... maintenant, Il est d'autant plus glorieux qu'Il a été plus humilié. — Nous aussi nous serons dans la joie, et cette joie sera d'autant plus grande que nous aurons été plus semblables à Jésus crucifié.

Il triomphe encore de la mort d'une autre manière : c'est *dans la personne de sa divine Mère.* — La mort semblait triompher dans la Mère en même temps que dans le Fils. Avec lui, Marie avait tout perdu sur la terre... Jésus vient la visiter la première !... Quelle joie !... Quel ravissement !... Ce bonheur la compénètre si bien qu'il ne la quittera plus, même au jour de l'Ascension, lorsque Notre-Seigneur se séparera d'elle pour monter au Ciel... Il faut féliciter notre Mère, et, comme nous avons pris part à sa douleur, nous prendrons part à sa joie : *Regina cœli lætare* !

II

Jésus triomphe de ses ennemis. — Ils étaient sûrs de le tenir... Si longtemps ils l'avaient poursuivi, maintenant tout semblait fini pour Lui ; ils avaient mis des gardes autour du tombeau pour le garder même dans la mort... Mais non !... Il renverse les gardes et sort du Sépulcre.

Et voilà que ses ennemis eux-mêmes commencent son triomphe. Ils vont publiant partout qu'Il n'est plus dans le tombeau... On essaie de donner un autre cours aux bruits qui circulent, mais per-

sonne ne s'y trompe. — Quelle admirable manière de se venger !... Puis les disciples, les saintes femmes attestent qu'Il est ressuscité. — Le Crucifié est désormais glorieux !...

A la suite des disciples, des millions d'adorateurs se prosterneront devant le divin ressuscité !... Ce triomphe se poursuit toujours — avec diverses péripéties, sans doute, et nous sommes témoins à cette heure d'une nouvelle lutte contre le divin Maître. — Comme autrefois, ses ennemis croient le tenir... ils ont essayé de faire taire toutes les voix qui chantaient sa gloire... ils se disent que ce sera fini pour tout de bon. — Non... le Christ ressuscité ne meurt plus...

Nous prendrons part à la gloire du divin Maître. — Même dans une cellule, même dans la vie la plus cachée, nous pouvons beaucoup glorifier Notre-Seigneur. — Si nous marchons à la perfection, à la mort à nous-mêmes, si nous sommes généreuses dans le renoncement, le sacrifice, nous prendrons large part à ce triomphe de Notre-Seigneur.

Une jeune protestante anglaise, la seule de sa famille qui se fût convertie, étant sur le point de mourir, disait au prêtre qui l'assistait : « Je meurs sans regret, la vie a été sévère pour moi. Ma mère est morte protestante, mais elle était de bonne foi ; j'ai espoir qu'elle sera sauvée. Cependant j'ai un double sujet de douleur : mon pauvre père !... Le reverrai-je jamais ! — Et puis une autre souffrance : C'est que Dieu ayant tout fait pour moi, j'ai *si peu* fait pour Lui !... »

Nous pouvons nous adresser cette parole, mes

chères Sœurs... Désormais nous serons plus généreuses, nous mettrons au service du divin Maître un *acharnement* qui n'aura pas de défaillances et nous rendrons ainsi à Notre-Seigneur quelque chose de ce qu'Il nous a donné.

DEUXIÈME MÉDITATION

DES DIVERS ÉTATS DE L'AME

Nous ferons cette oraison aujourd'hui, mes chères Sœurs, sur les différents états d'âme où nous pouvons nous trouver, pour apprendre comment nous devons nous y comporter.

I

Nous étudierons d'abord la JOIE SPIRITUELLE. — Elle est tellement l'esprit de l'Église que même dans les temps de pénitence, l'Avent, le Carême, elle nous invite à nous réjouir à certains moments. Ainsi pendant l'Avent, nous avons le dimanche *Gaudete ;* pendant le Carême, le dimanche *Lætare.* — L'Église recommande la *joie spirituelle* sous toutes ses formes. Il faut la maintenir à tout prix dans nos âmes.

L'ennemi de la joie, c'est le démon. — Saint Ignace explique dans les Exercices, à l'endroit du *discernement des esprits,* que c'est le propre de Dieu

et de ses Anges lorsqu'ils agissent dans une âme bien disposée, d'en bannir le trouble et la tristesse que l'ennemi s'efforce d'y introduire, et d'y répandre la véritable allégresse et la vraie joie spirituelle.

La joie spirituelle est celle qui a sa source dans les causes *surnaturelles* et non dans un objet sensuel. Elle affecte spécialement le cœur et ne se communique aux sens que d'une manière très secondaire. — Une belle musique, par exemple, de belles paroles, des fleurs, un radieux lever du soleil peuvent donner de la joie, mais tout cela n'est pas la joie spirituelle en elle-même. — Cette joie peut être pure, mais elle n'est pas la joie spirituelle. — Nous pourrons par ces choses nous élever à Dieu ; car, par les satisfactions qui nous viennent des créatures, on peut arriver à la joie spirituelle, mais elle n'est pas directe, immédiate.

Au contraire, on éprouve quelquefois une douce paix, ou bien on est touché jusqu'aux larmes, ou bien on est saisi par un mouvement d'enthousiasme pour ce qui est la vertu, le renoncement, le sacrifice... ou bien encore, on éprouve le besoin de chanter. — Saint François d'Assise éprouvait parfois une si grande joie, à la pensée qu'il était du nombre des élus, qu'il sentait le besoin de chanter son bonheur. — Voilà ce que c'est que la joie spirituelle. — Elle est très profitable à l'âme. Le démon est l'ennemi de notre joie, parce qu'il est l'ennemi du progrès de notre âme.

Le grand moyen d'entretenir la joie spirituelle dans notre vie, c'est d'y bien entretenir la ferveur...

II

La désolation est une diminution de foi, d'espérance et de charité. — L'âme devient tout appesantie, sans goût pour les choses divines, triste, tiède, paresseuse et comme séparée de Dieu. — Quelquefois cette désolation atteint des degrés extrêmes... elle est alors caractérisée par des états particuliers : tentations pénibles, obsédantes, de blasphème, de désespoir.

Quand on pleure ses péchés du fond du cœur, avec un regret intense, ce n'est jamais de la désolation. — Pleurer ses péchés, c'est de la consolation. c'est exprimer son amour ; — mais l'inquiétude, la tristesse, le découragement doivent être exclus des sentiments que nous devons à Dieu.

Qui demande la désolation, demande la tentation, demande le danger. — Sainte Catherine de Sienne l'a demandée, sous l'effet d'une particulière inspiration du Saint-Esprit. L'Esprit-Saint souffle où Il veut, mais, pour nous, ne croyons pas trop facilement aux mouvements qui nous porteraient de ce côté-là. Et puis dans la désolation prions.

III

Règles de conduite. — Comment faut-il faire pour nous guérir de cet état de désolation ? Il faut prier et employer les moyens qui nous seront prescrits. — Le bon Dieu vous guérira à condition

que vous y mettiez du vôtre. — Le moyen de guérir n'est pas de croire que tout est perdu : Le bon Dieu m'abandonne !... je n'ai plus qu'à me résigner... ou... qu'à me jeter par la fenêtre.

1° Il faut agir directement en sens inverse de la tentation. Ne pas négliger ses exercices de piété... Ils sont plus difficiles... C'est une raison pour les faire plus fidèlement... pour les *augmenter* même un peu. Ne pas négliger nos pratiques ordinaires de mortification : Je puis à peine me porter, par conséquent je vais demander dispense de tel exercice... Attendons pour partir que la cloche ait un peu sonné, etc... Non, au contraire : Je ferai plutôt *deux* mortifications au lieu d'une... je serai exacte, ponctuelle, et ainsi je mériterai le retour de la grâce.

2° Examiner quelle a été la *cause* de notre état douloureux et agir directement contre... C'est peut-être notre faute... — Nous le verrons par les négligences que nous remarquerons dans notre conduite. — Dieu nous *avertit* par la désolation.

Une des causes assez fréquentes de désolation, c'est le *manque d'ouverture* dans la direction, dans la confession. — C'est aussi quelquefois la recherche de soi-même... Le bon Dieu le fait sentir après coup...

Autre cause : le bon Dieu permet la désolation pour nous donner une *vraie connaissance* de nous-mêmes. — Quand le surnaturel nous compénètre, que nous sentons en nous une dévotion tendre, un amour intense, que nous nous sentons comme portées et soulevées, nous arrivons très facilement

à penser : Si toutes nos Sœurs étaient comme moi !... Quel Monastère !... Nous ne nous avouons pas cela, mais enfin il peut y avoir un commencement de cette opinion *épouvantablement fausse*... Nous disons bien que nous sommes misérables, mais si quelqu'un nous le dit !... Ah ! que cela fait mal !... Dans toutes les âmes il y a une *secrète suffisance*, et c'est pour nous en guérir que Dieu nous envoie la désolation.

Une autre cause encore : c'est pour nous faire *mériter*. Il y a bien du mérite à traîner ce lourd fardeau qui m'écrase... à me tenir debout quand même, à avancer dans la nuit... — Avec l'obéissance je sais toujours où je dois marcher... Ce qui est bien sûr, c'est que Dieu agit toujours et nous soutient toujours par sa grâce. Nous avons toujours une grâce *plus* que suffisante... Quand il y a de notre faute, supprimons la cause de notre mal. Gardons la paix et surtout ne nous décourageons pas. Gardons-nous bien de rien céder au démon, réagissons, ne changeons rien à notre règlement... au contraire, portons-nous avec une volonté plus énergique à la pratique de la vertu.

Il est bon d'avertir que l'on peut confondre cet état avec un certain état organique... Très souvent, en effet, la désolation peut être causée par l'état de la santé.

De même qu'il y a une manière d'agir pour faire disparaître la *désolation*, il y a aussi une manière de conserver la *consolation*. — D'abord, il ne faut pas s'enorgueillir, ne pas entrer en estime de soi... s'efforcer au contraire de s'humilier, de

s'abaisser, pensant de combien peu de choses nous sommes capables, lorsque nous sommes privées de la consolation. Rendre grâces à Dieu : s'il y a quelque chose de bon en moi, je ne dois pas me l'attribuer.

En second lieu, dans la joie, pourvu qu'elle ne soit pas trop vive, trop exubérante, qu'elle ne nous fasse pas sortir d'un calme *pondéré*, il faut régler sa vie, voir ce que Dieu demande de nous.

TROISIÈME MÉDITATION

CONTEMPLATION DE L'AMOUR DIVIN

Nous avons déjà vu bien des choses dans les Exercices, mes chères Sœurs ; il en reste beaucoup encore. Nos anciens Pères disent que chaque fois qu'ils font les Exercices, ils y trouvent de nouvelles lumières. Lorsqu'on peut consacrer trente jours aux Exercices, la durée de chaque période est nécessairement beaucoup plus longue. Il est facile alors d'étudier à loisir les différentes règles concernant la manière de conformer son jugement à celui de l'Église, les scrupules, la distribution des aumônes, la tempérance, etc. Mais il ne nous est pas possible, avec le temps dont nous disposons, de nous occuper en détail de toutes ces choses. Vous pourrez en votre particulier, revoir ce que nous avons déjà vu et aussi ce qui reste encore.

Saint Ignace, dans les Additions, nous engage à préparer notre oraison dès le soir, et à nous la remettre en mémoire de suite le lendemain matin. Ceci, comme la plupart des recommandations qui nous sont faites dans les Exercices, ne regarde pas seulement le temps de la retraite ; nous devons le pratiquer toute notre vie.

Contemplation de l'amour divin. — Cet exercice sur l'amour divin comprend bien des choses. Nous en ferons un résumé sur lequel nous pourrons attacher nos pensées : *En quoi consiste l'amour divin* et *comment il peut grandir en nous.*

I

En quoi consiste l'amour divin. — Saint Ignace dit que l'amour ne consiste pas seulement dans les pensées et les paroles, mais qu'il doit se montrer surtout dans les œuvres. — L'amour est donc *affectif* et *effectif*. — Il est affectif, c'est-à-dire dans le cœur, dans le sentiment purement intérieur ou exprimé par des paroles. — Bien que l'amour qui ne se manifeste pas par des œuvres doive paraître suspect, cependant l'*acte d'amour de Dieu* a en soi une grande valeur.

Est-il émis par une âme coupable ? il la purifie, la réconcilie avec Dieu, selon cette parole de la Sainte Écriture : *Ego diligentes me diligo.* J'aime ceux qui ont de l'amour pour moi.

Supposez un grand pécheur, une âme noircie de

crimes, si, avec la grâce divine, elle fait un acte de contrition parfaite, elle obtient à l'instant son pardon et devient blanche comme la neige. — L'acte de contrition *parfaite* contient en lui-même un acte d'amour de Dieu.

Si, au lieu d'une âme souillée par le péché, vous avez une âme déjà pure, en voie de sanctification, l'effet de l'amour divin sera non moins merveilleux. En un instant, si son amour est assez parfait, elle devient *deux fois* plus sainte et plus digne aux yeux de Dieu.

Qui pourrait dire les étapes de sainteté parcourues par la Très Sainte Vierge au moyen du seul amour effectif, par les actes répétés d'amour, alors que, pourvue de l'usage de la raison, elle était encore incapable d'agir ?... Chaque battement de son Cœur était un acte d'amour, et cette charité divine était si pure et si intense que la sainteté de Marie en était sans cesse redoublée. Le vénérable P. de la Colombière a fait tout un beau sermon sur la perfection acquise par Marie dès avant sa naissance.

Ce moyen de sanctification rapide est à la portée de tout le monde. Qui ne peut souvent produire des actes de charité divine soit mentalement, soit verbalement ? Peu importe la forme, pourvu que l'acte comprenne vraiment le *don du cœur* au bon Dieu.

Que notre cœur s'occupe donc de Dieu, qu'il soit le plus possible orienté vers Lui. Dans ce but, que notre âme demeure recueillie, silencieuse, paisible.

Quelle quantité effroyable de grâces nous perdons lorsque nous nous laissons distraire de la pensée de Dieu — lorsque nous nous répandons au dehors — lorsque nous suivons les mille caprices de notre imagination — lorsque nous vivons dans le trouble ou l'agitation !...

Notre vie dans le cloître est entièrement réglée de manière à favoriser l'entretien de l'âme avec son Dieu. — Notre Directoire n'est pas autre chose que la voie qui conduit à l'union divine.

Quelle source de charité, d'amour de Dieu, de sanctification accélérée !

II

COMMENT L'AMOUR DIVIN PEUT-IL ENCORE GRANDIR EN NOUS ? — L'amour de Dieu n'est pas seulement affectif, dans le cœur : il est aussi *effectif, dans les œuvres.* — Ce sont les œuvres qui en sont la plus *sûre* manifestation et qui en forment le principal mérite.

Les œuvres, mais lesquelles ? — A quoi faut-il s'appliquer de préférence pour faire de grands progrès dans l'amour divin ?

1° Il faut s'appliquer avant tout à *faire la Volonté de Dieu.* — Ce qu'il y a en soi de plus difficile comme ce qu'il y a de plus noble et de plus élevé n'est rien, mis en comparaison des choses *voulues* par Dieu..

Comme l'illusion serait facile !... Des prières,

des pénitences, des travaux entrepris contrairement aux indications divines, ne sont capables d'engendrer aucun progrès spirituel. — Notre-Seigneur disait à sainte Marguerite-Marie, qui avait pris un nombre de coups de discipline, au-delà des limites de l'obéissance : « Tout ce qui a été en plus a été pour le démon. »

2° Dans le cercle des vouloirs divins, ce qui nous *coûte* le plus tend d'une façon plus directe à la gloire de Dieu.

Il y a dans la souffrance, l'humiliation, la croix, une *efficacité* merveilleuse pour faire croître l'amour de Dieu.

C'est le motif pour lequel des Saints ont eu l'inspiration de faire toujours ce qui leur était le plus pénible.

Si dans les emplois qui nous sont confiés, dans les ordres qui nous sont donnés, il est quelque chose qui nous soit matière à plus de souffrance, remercions Dieu, notre âme y gagnera...

Si dans notre santé, nous avons une source de continuelles douleurs, regardons cet état comme une faveur du Ciel...

Si dans notre cœur, dans notre âme il y a des régions endolories, des parties malades ; — si nous portons avec nous un perpétuel tourment, que la Croix du bon Maître soit la bienvenue...

O bona Crux ! *Crux pretiosa* !

O bonne et précieuse Croix, après avoir racheté le monde, tu me donnes les inestimables trésors de l'amour de mon Dieu !...

Mon Dieu, recevez ma liberté tout entière, recevez ma mémoire, mon intelligence, ma volonté sans restriction. Tout ce que j'ai, tout ce qui est en ma possession, je le tiens de vous, je vous le rends et le livre au bon plaisir de votre Volonté. Donnez-moi seulement, Seigneur, votre amour avec votre grâce et je suis assez riche. Amen.

QUATRIÈME MÉDITATION

CLOTURE DES EXERCICES

Lorsqu'on a parcouru un beau jardin, on aime en emporter quelques fleurs afin de les odorer le reste de la journée, dit saint François de Sales, sinon dans ces termes, du moins dans la pensée. — Les saints Exercices forment un magnifique parterre... Que de belles choses on y découvre !... Que de fleurs délicatement parfumées !... Sur le point d'en sortir, il nous reste à composer notre bouquet spirituel.

Nous ne saurions mieux choisir que de prendre les quatre pensées, connues de beaucoup, par lesquelles un de nos généraux, le Révérend Père Roothaan, résumait tout l'esprit des saints Exercices :

Dieu seul toujours en vue,
Jésus-Christ toujours pour modèle,
Marie toujours en aide,
Et moi toujours en sacrifice.

I

DIEU SEUL TOUJOURS EN VUE. — Dieu est mon principe. Il est ma fin. — Lumière de mon intelligence, force de ma volonté, félicité de mon cœur, j'ai tout en Lui. Hors de Lui, je ne trouve que vide et désenchantement. Il doit être le but de tous mes désirs, le terme de tous mes efforts.

Je m'efforcerai de vivre en sa présence et d'en faire le mobile de toutes mes actions.

Dans mes peines, Il sera ma consolation ; dans mes travaux, Il sera mon repos ; dans mes combats, Il sera ma force pour aller au triomphe. — Pour moi désormais la créature ne sera *rien*. Elle n'aura pas un seul de mes regards. Dieu *seul* en toute chose et par le moyen de toute chose, ce sera le programme de ma vie, l'âme de tous mes mouvements.

Dieu est mon Créateur, je viens de Lui. — Il est mon Rédempteur : mon âme lui a coûté assez cher. — Il est mon Roi souverain, je me suis engagée sous ses drapeaux. — Il est l'époux de mon âme, mon unique partage en ce monde et au delà. — Je ne veux ni l'oublier un instant, ni lui soustraire une fibre de mon cœur.

II

JÉSUS-CHRIST TOUJOURS POUR MODÈLE. — Jésus-Christ !... A ce nom qui ne serait touché jusqu'aux larmes !... Est-il un Maître comme Lui, un Bienfaiteur qui puisse lui être comparé de loin ?...

Il est venu ici-bas pour me montrer le chemin qui mène au Ciel, qui conduit sûrement à la possession de Dieu. Par où je dois passer, Il a passé le premier... Il n'est pas de sentier si rude à parcourir, qu'Il n'ait Lui-même parcouru avant moi. Pour me faciliter la pratique de l'humilité, Il a voulu être couvert d'opprobres ; — pour m'aider aux renoncements de la pauvreté, Il a voulu vivre pauvre, n'ayant pas où reposer sa tête ; — pour m'alléger le joug de l'obéissance, Il s'est fait obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la Croix ; — pour m'apprendre la charité dans la sacrifice, Il s'est immolé dans la plus douloureuse des oblations.

« Marche dans les traces de mes pas », disait le saint roi Ladislas à son serviteur qui souffrait du froid à sa suite. Et le serviteur mettant le pied là où son maître avait mis le sien, ressentait une douce chaleur.

Sur les pas de Jésus, sur la trace de ses pas, la souffrance n'est presque plus la souffrance, et la peine est à moitié changée en allégresse...

Oh ! ne perdons pas de vue Jésus notre divin Modèle !... Tenons-nous près, *bien près* de Lui. — Plus la route sera difficile, plus notre regard doit demeurer fixé sur le Guide miséricordieux de notre pauvre âme ; sur l'Époux divin qui nous admet à partager son sort ici-bas, pour nous faire asseoir à côté de son trône dans l'éternité.

III

Marie toujours en aide. — L'idéal que j'ai

entrevu et qui fera désormais la passion de tous mes rêves est aussi difficile qu'il est beau... Notre-Seigneur connaissait ma faiblesse, Il a voulu me donner une surabondance de secours.

Un de ces jours, je prêtais l'oreille aux paroles qui tombaient du gibet sur lequel expirait mon Maître, et j'entendais ces mots prononcés avec un profond accent de tendresse : « Voilà ta Mère ! » C'était le testament de Jésus. — En mourant, il me donnait sa Mère !... sa Mère pour m'aimer, pour veiller sur moi, pour me protéger de sa toute-puissante intercession !...

Oh ! que je dois aimer Marie à mon tour et avoir confiance en elle ! — Dans beaucoup d'ordres religieux, on aime à attribuer chaque vocation à l'intervention de la Très Sainte Vierge.

Que de fois déjà dans le passé, la Sainte Vierge a été à mon secours !... Elle le sera sans cesse et dans la proportion où je l'aurai aimée, louée, invoquée. — Ses fêtes, son culte, sa pensée me seront de plus en plus chers désormais ; elle sera vraiment *ma Mère.*

IV

Reste une pensée encore : Et moi toujours en sacrifice. — Comme mon Époux divin... Sa naissance, sa vie, sa mort n'ont formé qu'un seul *tout* qui a été un holocauste perpétuel en l'honneur de Dieu son Père et pour le salut des hommes.

Au jour où sainte Marguerite-Marie fit sa profes-

sion, elle écrivit sa donation totale sur un billet qu'elle signa de son sang. L'acte solennel et irrévocable se terminait par ces mots : « Tout de Dieu, rien de moi ; tout à Dieu, rien à moi ; tout pour Dieu; rien pour moi. »

Telle sera ma constante ambition : — m'immoler toujours plus parfaitement dans la pratique de la vie commune, — dans l'exacte et joyeuse obéissance, — dans l'humiliation et le renoncement personnel. — Hostie vivante, sacrifice perpétuel du moi, afin d'aimer, de réparer, de glorifier ; afin d'être la servante de mon Dieu crucifié. Amen.

TABLE DES MATIÈRES

Veille de la Retraite

Dispositions générales 5

PREMIER JOUR

1re Méditation
I. — Mon âme 7
II. — Ma vie 8
III. — Mon éternité 9
2e Méditation. — Fin de l'Homme 10
I. — Je me dois à Dieu pour le glorifier 11
II. — Je me dois à Dieu pour sauver mon âme... 13
3e Méditation. — L'Indifférence 15
I. — Pratique de l'indifférence 18
II. — Raisons de l'indifférence 22
4e Méditation. — Le bon Emploi du Temps 23
I. — Faire ce que Dieu veut 25
II. — Le faire pour lui plaire 27

Lecture

Imitation, l. I, ch. xx : *De l'amour de la solitude et du silence.*

DEUXIÈME JOUR

1re Méditation. — La Fin de l'Ame religieuse ... 29
I. — Choisies dans le passé, nous sommes des privilégiées 30

II. — Choisies dans le présent, nous devons être des âmes d'élite 31
III. — Choisies dans l'avenir, nous sommes des prédestinées..... 32

2e Méditation. — Le péché..... 34
I. — Sa malice 34
II. — Ses effets..... 36

3e Méditation. — La Pénitence 38
I. — Sa nécessité 38
II. — Ses effets..... 39
III. — Sa pratique 41

4e Méditation. — L'Enfer 43
Ce que nous aurions à perdre en nous damnant. 43

Lecture

Imitation, l. I, ch. xxiv : *Du jugement de Dieu et des peines des pécheurs.*

TROISIÈME JOUR

1re Méditation. — L'Enfant prodigue 49
I. — Son départ 50
II. — Ses égarements 51
III. — Son retour 52

2e Méditation. — Le Jugement général..... 53
I. — Les préliminaires 55
II. — L'examen de la cause 56
III. — La sentence 57

3e Méditation. — Le Péché véniel..... 58
I. — Il s'attaque à Dieu 59
II. — Il s'attaque à l'âme 62

4e Méditation. — Le Lendemain de la Vie..... 66
Commentaire de la parabole du mauvais riche et du pauvre Lazare..... 66

Lecture

Imitation, l. I, ch. XXIII : *De la méditation de la mort.*

QUATRIÈME JOUR

1re Méditation. — La sainte Communion 71
I. — La foi 72
II. — L'humilité 73
III. — L'union 74
2e Méditation. — L'Appel du Roi Jésus 75
I. — Qui nous appelle ? 77
II. — Quelle est l'entreprise ?..... 78
III. — Quelle réponse devons-nous faire ? 79
3e Méditation. — Prière et Vigilance 81
I. — L'examen général..... 83
II. — L'examen particulier 84
4e Méditation. — L'Incarnation 86
I. — La terre 87
II. — Le Ciel 88
III. — La petite mansarde de Nazareth 89

Lecture

Imitation, l. III, ch. XIII : *De l'obéissance à l'exemple de Jésus-Christ.*

CINQUIÈME JOUR

1re Méditation.— La Naissance de Notre-Seigneur 91
I. — Simplicité 93
II. — Dépendance 93
III. — Pauvreté..... 93
2e Méditation. — La Fuite en Égypte..... 94
I. — L'abnégation de notre jugement à l'égard des décrets de la Providence..... 96
II. — L'abnégation de notre jugement en face des décisions de nos Supérieures..... 97

3e Méditation. — L'Obéissance de Jugement.... 98
I. — L'obéissance de jugement par rapport aux ordres de nos Supérieures 99
4e Méditation. — Vie de l'Enfant Jésus en Égypte 103
I. — Silence..... 103
II. — Simplicité 105

Lecture

Imitation, l. III, ch. xxv : *En quoi consistent la vraie paix et le vrai progrès de l'âme.*

SIXIÈME JOUR

Méditation Préliminaire. — Vie de la Sainte Famille a Nazareth..... 109
I. — Union des cœurs 110
II. — Subordination 111
III. — Travail 111
1re Méditation. — Les Conseils évangéliques pratiqués a nazareth 112
I. — La Pauvreté à Nazareth 114
II. — La Chasteté à Nazareth 115
III. — L'Obéissance à Nazareth 116
2e Méditation. — La Douceur, fruit de l'Amour. 117
I. — L'amour console 118
II. — Il transforme 119
III. — Il blesse 120
3e Méditation. — Les deux Étendards..... 122
4e Méditation. — La Passion 125
I. — Prise de Jésus 126
II. — Il est traîné devant les Tribunaux 127
III. — Il est mis en prison..... 128

Lecture

Imitation, l. II, ch. viii : *De l'amour de Jésus sur toutes choses.*

SEPTIÈME JOUR

1re Méditation. — L'Ecce Homo..... 131
I. — État de souffrance..... 132
II. — État d'ignominie..... 133
2e Méditation. — La Souffrance..... 134
I. — Dieu nous fait souffrir pour nous détacher des biens d'ici-bas..... 136
II. — Pour augmenter nos mérites..... 136
III. — Pour nous faire éviter les dangers..... 137
3e Méditation. — Bonté des Cœurs de Jésus et de Marie..... 138
I. — Nous avons un bon Père..... 139
II. — Et une bonne Mère..... 141
4e Méditation. — Jésus est mis au Tombeau.... 142
I. — Jésus est détaché de la Croix..... 142
II. — Il est mis au tombeau..... 143

Lecture

Imitation, l. II, ch. XXII : *De la voie royale de la Sainte Croix.*

HUITIÈME JOUR

1re Méditation. — La Résurrection..... 145
I. — Jésus triomphe de la mort..... 146
II. — Jésus triomphe de ses ennemis..... 147
2e Méditation. — Des divers états de l'Ame.... 149
I. — La joie spirituelle..... 149
II. — La désolation..... 151
III. — Règles de conduite..... 151
3e Méditation. — Contemplation de l'Amour divin..... 154
I. — En quoi consiste l'amour divin..... 155
II. — Comment il peut grandir en nous..... 157

4e Méditation. — Clôture des Exercices..... 159
I. — Dieu seul toujours en vue..... 160
II. — Jésus-Christ toujours pour modèle..... 160
III. — Marie toujours en aide 161
IV. — Et moi toujours en sacrifice 162

Lecture

Imitation, l. II, ch. IV : *De la simplicité et pureté d'intention* et VIII : *De l'amitié familière avec Jésus*, ou l. IV, ch. XVII : *Du désir ardent de recevoir la sainte Communion.*

ACHEVÉ D'IMPRIMER, LE 19 AVRIL MCMXXIII, PAR L'IMPRIMERIE DE L'EST, A BESANÇON, POUR GABRIEL BEAUCHESNE, A PARIS

060.32
V 977

23978

VULLIEZ-SERMET, S. J.

AUTHOR
Sujets D'oraison pour une

TITLE
Retraite de huit jours

DATE LOANED	BORROWER'S NAME	ROOM NUMBER
	Hazemann MAY 1	
	STORAGE - COSA	

23978